


U d'/of OTTAWA
39003003293734





LE GENDRE

DE

M. POIRIER

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase
le 8 avril 1854, et reprise à la Comédie-Française, par les comédiens ordinaires
de l'Empereur, le 3 mai 1864.

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DES MÊMES AUTEURS

Format grand in-18

ÉMILE AUGIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'AVENTURIÈRE, comédie en quatre actes, en vers.
UN BEAU MARIAGE, comédie en cinq actes, en prose.
CEINTURE DORÉE, comédie en trois actes, en prose.
LA CIGUE, comédie en deux actes, en vers.
LA CONTAGION, comédie en cinq actes, en prose.
DIANE, drame en cinq actes, en vers.
LES EFFRONTÉS, comédie en cinq actes, en prose.
LE FILS DE GIBOYER, comédie en cinq actes, en prose.
LES FOURCHAMBAULT, comédie en cinq actes.
GABRIELLE, comédie en cinq actes, en vers.
L'HABIT VERT, proverbe en un acte, en prose.
L'HOMME DE BIEN, comédie en trois actes, en vers.
LA JEUNESSE, comédie en cinq actes, en vers.
LIONS ET RENARDS, comédie en cinq actes, en prose.
LES LIONNES PAUVRES, comédie en cinq actes, en prose.
MADAME CAVERLET, pièce en quatre actes.
MAÎTRE GUÉRIN, comédie en cinq actes, en prose.
LE MARIAGE D'OLYMPE, comédie en trois actes, en prose.
LES MÉPRISES DE L'AMOUR, comédie en cinq actes, en vers.
PAUL FORESTIER, comédie en quatre actes, en vers.
PHILIBERTE, comédie en trois actes, en vers.
LE POST-SCRIPTUM, comédie en un acte, en prose.

POÉSIES COMPLÈTES, 1 volume.

JULES SANDEAU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CATHERINE . . . . 1 vol.
NOUVELLES . . . . 1 —
SACS ET PARCHEMINS. 1 —
UN HÉRITAGE . . . . 1 —
LA MAISON DE PENARVAN. . . . . 1 —
UN DÉBUT DANS LA MAGISTRATURE. . . . . 1 —
OLIVIER. . . . . 1 —
LE JOUR SANS LENDEMAIN . . . . 1 —
MADEMOISELLE DE KEROUARE. . . . . 1 —
MADEMOISELLE DE LA SEIGLIÈRE, comédie en quatre actes.
LA MAISON DE PENARVAN, comédie en quatre actes.
MARCEL, comédie en un acte, en prose.

ÉMILE AUGIER ET JULES SANDEAU

LA PIERRE DE TOUCHE, comédie en cinq actes, en prose.
LA CHASSE AU ROMAN, comédie en trois actes, en prose.
LE GENDRE DE M. POIRIER, comédie en quatre actes, en prose.
JEAN DE THOMMERAY, comédie en cinq actes, en prose.

Paris — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac

LE GENDRE

DE

M. POIRIER

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

ÉMILE AUGIER & JULES SANDEAU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION



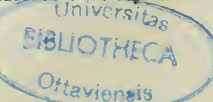
PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

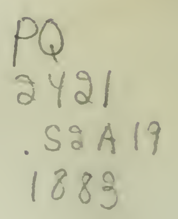
1883



PERSONNAGES

	GYMNASE.	TH.-FRANÇAIS.
POIRIER.	MM. LESUEUR.	MM. PROVOST.
GASTON, marquis de Presles. . .	BERTON.	BRESSANT.
HECTOR, duc de Montmeyran. . .	DUPUIS.	LAFONTAINE.
VERDELET.	VILLARS.	BARRÉ.
ANTOINETTE.	Mme ROSE CHÉRI.	Mlle FAVART.
SALOMON, Créanciers. . . .	MM. A. BLONDEL.	MM. CHÉRY.
CHAVASSUS, Créanciers. . . .	BORDIER.	VERDELLET.
COGNE, Créanciers. . . .	ANTOINE.	MONTET.
VATEL, Créanciers. . . .	THIBAUT.	EUG. PROVOST.
LE PORTIER	DOISY.	TRONCHET.
UN DOMESTIQUE.	LOUIS.	SEVESTE.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de M Poirier.



LE GENDRE

DE

M. POIRIER



ACTE PREMIER

Un salon très-riche — Portes latérales, fenêtres au fond, donnant sur un jardin. Cheminée avec feu.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN DOMESTIQUE, LE DUC.

LE DOMESTIQUE.

Je vous répète, brigadier, que monsieur le marquis ne peut pas vous recevoir ; il n'est pas encore levé.

LE DUC.

A neuf heures ! (A part.) Au fait, le soleil se lève tard pendant la lune de miel. (Haut.) A quelle heure déjeune-t-on ici ?

LE DOMESTIQUE.

A onze heures... Mais qu'est-ce que ça vous fait ?

LE DUC.

Vous mettrez un couvert de plus.

LE DOMESTIQUE.

Pour votre colonel ?

LE DUC.

Oui, pour mon colonel. C'est le journal d'aujourd'hui ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, 15 février 1846.

LE DUC.

Donnez !

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas encore lu.

LE DUC.

Vous ne voulez pas me donner le journal? Alors vous voyez bien que je ne peux pas attendre. Annoncez-moi.

LE DOMESTIQUE.

Qui, vous?

LE DUC.

Le duc de Montmeyran.

LE DOMESTIQUE.

Farceur !

SCÈNE II.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON.

Tiens, c'est toi?... (Ils s'embrassent.)

LE DOMESTIQUE, à part.

Fichtre... j'ai dit une bêtise...

LE DUC.

Cher Gaston !

GASTON.

Cher Hector ! parbleu ! je suis content de te voir !

LE DUC.

Et moi donc !

GASTON.

Tu ne pouvais arriver plus à propos !

LE DUC.

A propos?

GASTON.

Je te conterai cela .. Mais, mon pauvre garçon, comme te voilà fait ! Qui reconnaitrait, sous cette casaque, un des princes

de la jeunesse, l'exemple et le parfait modèle des enfants prodigues ?

LE DUC.

Après toi, mon bon. Nous nous sommes rangés tous les deux : toi, tu t'es marié ; moi, je me suis fait soldat, et quoi que tu penses de mon uniforme, j'aime mieux mon régiment que le tien.

GASTON, regardant l'uniforme du duc.

Bien obligé !

LE DUC.

Oui, regarde-la, cette casaque. C'est le seul habit où l'ennui ne soit pas entré avec moi. Et ce petit ornement que tu feins de ne pas voir... (Il montre ses galons.)

GASTON.

Un galon de laine.

LE DUC.

Que j'ai ramassé dans la plaine d'Isly, mon bon.

GASTON.

Et quand auras-tu l'étoile des braves ?

LE DUC.

Ah ! mon cher, ne plaisantons plus là-dessus : c'était bon autrefois ; aujourd'hui, la croix est ma seule ambition, et pour l'avoir je donnerais gaiement une pinte de mon sang.

GASTON.

Ah çà ! tu es donc un troupier fini ?

LE DUC.

Hé ! ma foi, oui ! j'aime mon métier. C'est le seul qui convienne à un gentilhomme ruiné, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas l'avoir pris plus tôt. C'est amusant, vois-tu, cette existence active et aventureuse ; il n'y a pas jusqu'à la discipline qui n'ait son charme ; c'est sain, cela repose l'esprit d'avoir sa vie réglée d'avance, sans discussion possible et par conséquent sans irrésolution et sans regret. C'est de là que viennent l'insouciance et la gaieté. On sait ce qu'on doit faire, on le fait, et on est content.

GASTON.

A peu de frais.

LE DUC.

Et puis, mon cher, ces idées patriotiques dont nous nous moquions au café de Paris et que nous traitions de chauvinisme nous gonflent diablement le cœur en face de l'ennemi. Le premier coup de canon défonce les blagues et le drapeau n'est plus un chiffon au bout d'une perche, c'est la robe même de la patrie.

GASTON.

Soit ; mais ton enthousiasme pour un drapeau qui n'est pas le tien...

LE DUC.

Bah ! on n'en voit plus la couleur au milieu de la fumée de la poudre.

GASTON.

Enfin, tu es content, c'est l'essentiel. Es-tu à Paris pour longtemps?

LE DUC.

Pour un mois, pas plus. Tu sais comment j'ai arrangé ma vie?

GASTON.

Non, comment?

LE DUC.

Je ne t'ai pas dit?... C'est très-ingénieux : avant de partir, j'ai placé chez un banquier les bribes de mon patrimoine. Cent mille francs environ, dont le revenu doit me procurer tous les ans trente jours de mon ancienne existence, en sorte que j'ai soixante mille livres de rente pendant un mois de l'année et six sous par jour pendant les onze autres. J'ai naturellement choisi le carnaval pour mes prodigalités : il a commencé hier, j'arrive aujourd'hui et ma première visite est pour toi.

GASTON.

Merci ! Ah çà ! je n'entends pas que tu loges ailleurs que chez moi.

LE DUC.

Oh ! je ne veux pas te donner d'embarras...

GASTON.

Tu ne m'en donneras aucun, il y a justement dans l'hôtel un petit pavillon, au fond du jardin.

LE DUC.

Tiens, franchement, ce n'est pas toi que je crains de gêner, c'est moi. Tu comprends... tu vis en famille... ta femme, ton beau-père...

GASTON.

Ah! oui, tu te figures, parce que j'ai épousé la fille d'un ancien marchand de draps, que ma maison est devenue le temple de l'ennui, que ma femme a apporté dans ses nippes une horde farouche de vertus bourgeoises, et qu'il ne reste plus qu'à écrire sur ma porte : Ci-gît Gaston, marquis de Presles! Détrompe-toi, je mène un train de prince, je fais courir, je joue un jeu d'enfer, j'achète des tableaux, j'ai le premier cuisinier de Paris, un drôle qui prétend descendre de Vatel et qui prend son art au grand sérieux; je tiens table ouverte (entre parenthèses, tu dîneras demain avec tous nos amis et tu verras comment je traite); bref, le mariage n'a rien supprimé de mes habitudes, rien... que les créanciers.

LE DUC.

Ta femme, ton beau-père, te laissent ainsi la bride sur le cou?

GASTON.

Parfaitement. Ma femme est une petite pensionnaire, assez jolie, un peu gauche, un peu timide, encore tout ébaubie de sa métamorphose, et qui, j'en jurerais, passe son temps à regarder dans son miroir la marquise de Presles. Quant à M. Poirier, mon beau-père, il est digne de son nom. Modeste et nourrissant comme tous les arbres à fruit, il était né pour vivre en espalier. Toute son ambition était de fournir aux desserts d'un gentilhomme : ses vœux sont exaucés.

LE DUC.

Bah! il y a encore des bourgeois de cette pâte-là?

GASTON.

Pour te le peindre en un mot, c'est George Dandin à l'état de beau-père... Sérieusement, j'ai fait un mariage magnifique.

LE DUC.

Je pense bien que tu ne t'es mésallié qu'à bon escient.

GASTON.

Je t'en fais juge : tu sais dans quelle position je me trouvais? Orphelin à quinze ans, maître de ma fortune à vingt,

j'avais promptement exterminé mon patrimoine et m'étais mis en devoir d'amasser un capital de dettes, digne du neveu de mon oncle. Or, au moment où, grâce à mon activité, ce capital atteignait le chiffre de cinq cent mille francs, mon septuagénaire d'oncle n'épousait-il pas tout à coup une jeune personne romanesque dont il se voyait adoré? Corvisart l'a dit, à soixante-dix ans on a toujours des enfants. J'avais compté sans mes cousins; il me fallut décompter.

LE DUC.

Tu passais à l'état de neveu honoraire.

GASTON.

Je songeai à reprendre du service actif dans le corps des gendres; c'est alors que le ciel mit monsieur Poirier sur mon chemin.

LE DUC.

Où l'as-tu rencontré?

GASTON.

Il avait des fonds à placer et cherchait un emprunteur; c'était une chance de nous rencontrer : nous nous rencontrâmes. Je ne lui offrais pas assez de garanties pour qu'il fît de moi son débiteur; je lui en offrais assez pour qu'il fît de moi son gendre. Je pris des renseignements sur sa moralité; je m'assurai que sa fortune venait d'une source honnête, et, ma foi, j'acceptai la main de sa fille.

LE DUC.

Avec quels appointements?

GASTON.

Le bonhomme avait quatre millions, il n'en a plus que trois.

LE DUC.

Un million de dot!

GASTON.

Mieux que cela : tu vas voir. Il s'est engagé à payer mes dettes, et je crois même que c'est aujourd'hui que ce phénomène sera visible : ci, cinq cent mille francs. Il m'a remis, le jour du contrat, un coupon de rentes de vingt-cinq mille francs : ci, cinq cents autres mille francs.

LE DUC.

Voilà le million; après?

GASTON.

Après? Il a tenu à ne pas se séparer de sa fille et à nous défrayer de tout dans son hôtel; en sorte que, logé, nourri, chauffé, voituré, servi, il me reste vingt-cinq mille livres de rentes pour l'entretien de ma femme et le mien.

LE DUC.

C'est très-joli.

GASTON.

Attends donc!

LE DUC.

Il y a encore quelque chose?

GASTON.

Il a racheté le château de Presles, et je m'attends, d'un jour à l'autre, à trouver les titres de propriété sous ma serviette.

LE DUC.

C'est un homme délicieux!

GASTON.

Attends donc!

LE DUC.

Encore?

GASTON.

Après la signature du contrat, il est venu à moi, il m'a pris les mains, et, avec une bonhomie touchante, il s'est confondu en excuses de n'avoir que soixante ans; mais il m'a donné à entendre qu'il se dépêcherait d'en avoir quatre-vingts. Au surplus, je ne le presse pas .. il n'est pas gênant, le pauvre homme. Il se tient à sa place, se couche comme les poules, se lève comme les coqs, règle les comptes, veille à l'exécution de mes moindres désirs; c'est un intendant qui ne me vole pas: je le remplacerais difficilement.

LE DUC.

Décidément, tu es le plus heureux des hommes.

GASTON.

Attends donc! Tu pourrais croire qu'aux yeux du monde, mon

mariage m'a délustré, m'a décati, comme dirait M. Poirier : rassure-toi, je suis toujours à la mode ; c'est moi qui donne le ton. Les femmes m'ont pardonné, et, enfin, comme j'avais l'honneur de te le dire, tu ne pouvais arriver plus à propos.

LE DUC.

Pourquoi ?

GASTON.

Tu ne me comprends pas, toi, mon témoin naturel, mon second obligé ?

LE DUC.

Un duel !

GASTON.

Oui, mon cher, un joli petit duel, comme dans le bon temps... Eh bien ! qu'en dis-tu ? Est-il mort, ce marquis de Presles, et faut-il songer à le porter en terre ?

LE DUC.

Avec qui te bats-tu, et à quel propos ?

GASTON.

Avec le vicomte de Pontgrimaud, à propos d'une querelle de jeu.

LE DUC.

Une querelle de jeu ? alors cela peut s'arranger.

GASTON.

Est-ce au régiment que l'on apprend à arranger les affaires d'honneur ?

LE DUC.

Tu l'as dit, c'est au régiment. C'est là qu'on apprend l'emploi du sang ; tu ne me persuaderas pas qu'il en faille pour terminer une querelle de jeu ?

GASTON.

Et si cette querelle de jeu n'était qu'un prétexte ? s'il y avait autre chose derrière ?

LE DUC.

Une femme ?

GASTON.

Voilà !

LE DUC.

Une intrigue ! déjà ! ce n'est pas bien.

GASTON.

Que veux-tu!.... une passion de l'an dernier que je croyais morte de froid, et qui, après mon mariage, a eu son été de la Saint-Martin. Tu vois que ce n'est ni bien sérieux ni bien inquiétant.

LE DUC.

Et peut-on savoir?

GASTON.

Je n'ai pas de secrets pour toi... C'est la comtesse de Monjay.

LE DUC.

Je t'en fais mon compliment; mais c'est furieusement grave. J'avais songé à lui faire la cour; j'ai reculé devant les périls d'une telle liaison, périls qui n'ont rien de chevaleresque. Tu n'ignores pas que la comtesse n'a pas de fortune personnelle?

GASTON.

Qu'elle attend tout de son vieux mari, et qu'il aurait le mauvais goût de la déshériter, s'il lui découvrait une faiblesse? Je sais tout cela.

LE DUC.

Et de gaieté de cœur, tu as repris une pareille chaîne?

GASTON.

L'habitude, un reste d'amour, l'attrait du fruit défendu, le plaisir de couper l'herbe sous le pied à ce petit drôle de Pontgrimand, que je déteste...

LE DUC.

Tu lui fais bien de l'honneur!

GASTON.

Que veux-tu? il m'agace les nerfs, ce petit monsieur, qui se croît de noblesse d'épée parce que monsieur Grimaud, son grand-père, était fournisseur aux armées. C'est vicomte, on ne sait comment ni pourquoi, et ça veut être plus légitimiste que nous; ça se porte à tout propos champion de la noblesse, pour avoir l'air de la représenter... Si on fait une égratignure à un Montmorency, ça crie comme si on l'écorchait lui-même... Bref, il y avait entre nous deux une querelle dans l'air; elle a crevé hier soir à une table de lansquenet. Il en sera quitte pour un coup d'épée... ce sera le premier qu'on aura reçu dans sa famille.

LE DUC.

T'a-t-il envoyé ses témoins?

GASTON.

Je les attends... Tu m'assisteras avec Grandlieu.

LE DUC.

C'est entendu.

GASTON.

Tu t'installes chez moi, c'est entendu aussi?

LE DUC.

Eh bien, soit.

GASTON.

Ah çà! quoique en carnaval, tu ne comptes pas rester déguisé en héros?

LE DUC.

Non. J'ai écrit de là-bas à mon tailleur...

GASTON.

Tiens, j'entends des voix... C'est mon beau-pere; tu vas le voir au complet, avec son ami Verdelet, son ancien associé... Parbleu... tu as de la chance.

SCÈNE III.

LES MÊMES, POIRIER, VERDELET.

GASTON.

Bonjour, monsieur Verdelet, bonjour.

VERDELET.

Votre serviteur, messieurs.

GASTON.

Un de mes bons amis, mon cher monsieur Poirier, le duc de Montmeyran.

LE DUC.

Brigadier aux chasseurs d'Afrique.

VERDELET, à part

A la bonne heure!

POIRIER.

Très-honoré, monsieur le duc!

GASTON.

Plus honoré que vous ne pensez, cher monsieur Poirier: monsieur le duc veut bien accepter ici l'hospitalité que je me suis empressé de lui offrir.

VERDELET, à part.

Un rat de plus dans le fromage.

LE DUC.

Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir accepté une invitation que mon ami Gaston m'a faite un peu étourdiment peut-être.

POIRIER.

Monsieur... le marquis, mon gendre, n'a pas besoin de me consulter pour installer ses amis ici; les amis de nos amis...

GASTON.

Très-bien, monsieur Poirier. Hector occupera le pavillon du jardin. Est-il en état?

POIRIER.

J'y veillerai.

LE DUC.

Je suis confus, monsieur, de l'embarras...

GASTON.

Pas du tout! monsieur Poirier sera trop heureux...

POIRIER.

Trop heureux!...

GASTON.

Vous aurez soin, n'est-ce pas, qu'on tienne aux ordres d'Hector le petit coupé bleu?...

POIRIER.

Celui dont je me sers habituellement.

LE DUC.

Alors je m'oppose...

POIRIER.

Oh! il y a une place de fiacres au bout de la rue.

VERDELET, à part.

Cassandre! ganache!

GASTON, au duc.

Et maintenant, allons visiter mes écuries... J'ai reçu hier un arabe dont tu me diras des nouvelles... Viens.

LE DUC, à Poirier.

Vous permettez, monsieur... Gaston est impatient de me montrer son luxe, et je le conçois : c'est une façon pour lui de me parler de vous.

POIRIER.

Monsieur le duc comprend toutes les délicatesses de mon gendre.

GASTON, bas au duc.

Tu vas me gâter mon beau-père. (Fausse sortie, sur la porte.) A propos, monsieur Poirier, vous savez que j'ai demain un grand dîner; est-ce que vous nous ferez le plaisir d'être des nôtres?

POIRIER.

Non, merci... je dînerai chez Verdelet.

GASTON.

Ah! monsieur Verdelet! je vous en veux de m'enlever mon beau-père chaque fois que j'ai du monde ici...

VERDELET, à part.

Impertinent!

POIRIER.

A mon âge, on gêne la jeunesse.

VERDELET, à part.

Géronte, va!

GASTON.

A votre aise, mon cher monsieur Poirier. (Il sort avec le duc.)

SCÈNE IV.

POIRIER, VERDELET.

VERDELET.

Je trouve ton gendre obséquieux avec toi. Tu me l'avais bien dit, que tu saurais te faire respecter.

POIRIER.

Je fais ce qui me plaît. J'aime mieux être aimé que craint.

VERDELET.

Ça n'a pas toujours été ton principe. Du reste, tu as réussi : ton gendre a pour toi des bontés familières qu'il ne doit pas avoir pour les autres domestiques.

POIRIER.

Au lieu de faire de l'esprit, mêle-toi de tes affaires.

VERDELET.

Je m'en mêle, parbleu ! Nous sommes solidaires ici, nous ressemblons un peu aux jumeaux siamois, et, quand tu te mets à plat-ventre devant ce marquis, j'ai de la peine à me tenir debout.

POIRIER.

A plat-ventre ! Ne dirait-on pas?... ce marquis ! Crois-tu donc que son titre me jette de la poudre aux yeux? J'ai toujours été plus libéral que toi, tu le sais bien, je le suis encore. Je me moque de la noblesse comme de ça ! Le talent et la vertu sont les seules distinctions sociales que je reconnaisse et devant lesquelles je m'incline.

VERDELET.

Diable ! ton gendre est donc bien vertueux?

POIRIER.

Tu m'ennuies. Ne veux-tu pas que je lui fasse sentir qu'il me doit tout?

VERDELET.

Oh ! oh ! il te prend sur le tard des délicatesses exquises. C'est le fruit de tes économies. Tiens, Poirier, je n'ai jamais approuvé ce mariage, tu le sais; j'aurais voulu que ma chère filleule épousât un brave garçon de notre bord; mais puisque tu ne m'as pas écouté...

POIRIER.

Ah ! ah ! écouter monsieur ! il ne manquerait plus que cela !

VERDELET.

Pourquoi donc pas?

POIRIER.

Oh ! monsieur Verdelet ! vous êtes un homme de bel esprit et de beaux sentiments... Vous avez lu des livres amusants... Vous avez sur toutes choses des opinions particulières; mais en matière de sens commun, je vous rendrais des points.

VERDELET.

En matière de sens commun... tu veux dire en matière commerciale. Je ne conteste pas : tu as gagné quatre millions tandis que j'amassais à peine quarante mille livres de rentes.

POIRIER.

Et encore, grâce à moi.

VERDELET.

D'accord! Cette fortune me vient par toi, elle retournera à ta fille, quand ton gendre t'aura ruiné.

POIRIER.

Quand mon gendre m'aura ruiné?

VERDELET.

Oui, dans une dizaine d'années.

POIRIER.

Tu es fou!

VERDELET.

Au train dont il y va, tu sais trop bien compter pour ne pas voir que cela ne peut pas durer longtemps.

POIRIER.

Bien, bien, c'est mon affaire.

VERDELET.

S'il ne s'agissait que de toi, je ne soufflerais mot.

POIRIER.

Et pourquoi ne souffleriez-vous mot? vous ne me portez donc aucun intérêt? cela vous est égal qu'on me ruine? moi qui ai fait votre fortune!

VERDELET.

Qu'est-ce qui te prend?

POIRIER.

Je n'aime pas les ingrats!

VERDELET.

Diantre! tu te rattrapes sur moi des familiarités de ton gendre. Je te disais donc que s'il ne s'agissait que de toi, je prendrais ton mal en patience, n'étant pas ton parrain ; mais je suis celui de ta fille.

POIRIER.

Et j'ai fait un beau pas de clerc en vous donnant ce droit sur elle.

VERDELET.

Ma foi! tu pouvais lui choisir un parrain qui l'aurait moins aimée!

POIRIER.

Oui... je sais... vous l'aimez plus que je ne fais moi-même... C'est votre prétention... et vous le lui avez persuadé, à elle...

VERDELET.

Nous retombons dans cette litanie? Va ton train.

POIRIER.

Oui, j'irai mon train. Croyez-vous qu'il me soit agréable de me voir expulsé, par un étranger, du cœur de mon enfant?

VERDELET.

Elle a pour toi toute l'affection...

POIRIER.

Ce n'est pas vrai, tu me supplantes! elle n'a de confiance et de câlineries que pour toi.

VERDELET.

C'est que je ne lui fais pas peur, moi. Comment veux-tu que cette petite ait de l'épanchement pour un hérisson comme toi? Elle ne sait par où te dorloter, tu es toujours en boule.

POIRIER.

C'est toi qui m'as réduit au rôle de père rabat-joie, en prenant celui de papa-gâteau. Ça n'est pas bien malin de se faire aimer des enfants quand on obéit à toutes leurs fantaisies, sans se soucier de leurs véritables intérêts. C'est les aimer pour soi, et non pour eux.

VERDELET.

Doucement, Poirier; quand les vrais intérêts de ta fille ont été en jeu, ses fantaisies n'ont rencontré de résistance que chez moi. Je l'ai assez contrariée, la pauvre Toinon, à l'occasion de son mariage, tandis que tu l'y poussais bêtement.

POIRIER.

Elle aimait le marquis. Laisse-moi lire mon journal. (Il s'assied et parcourt le Constitutionnel.)

VERDELET.

Tu as beau dire que l'enfant avait le cœur pris, c'est toi qui le lui as fait prendre. Tu as attiré monsieur de Presle chez toi.

POIRIER, se levant.

Encore un d'arrivé! Monsieur Michaud, le propriétaire de forges, est nommé pair de France.

VERDELET.

Qu'est-ce que ça me fait?

POIRIER.

Comment! ce que ça te fait? Il t'est indifférent de voir un des nôtres parvenir, de voir que le gouvernement honore l'industrie en appelant à lui ses représentants! N'est-ce pas admirable, un pays et un temps où le travail ouvre toutes les portes? Tu peux aspirer à la pairie, et tu demandes ce que cela te fait?

VERDELET.

Dieu me garde d'aspirer à la pairie! Dieu garde surtout mon pays que j'y arrive!

POIRIER.

Pourquoi donc? Monsieur Michaud y est bien!

VERDELET.

Monsieur Michaud n'est pas seulement un industriel, c'est un homme du premier mérite. Le père de Molière était tapissier : ce n'est pas une raison pour que tous les fils de tapissier se croient poëtes.

POIRIER.

Je te dis, moi, que le commerce est la véritable école des hommes d'État. Qui mettra la main au gouvernail, sinon ceux qui ont prouvé qu'ils savaient mener leur barque!

VERDELET.

Une barque n'est pas un vaisseau, un batelier n'est pas un pilote, et la France n'est pas une maison de commerce... J'enrage quand je vois cette manie qui s'empare de toutes les cervelles! On dirait, ma parole, que dans ce pays-ci le gouvernement est le passe-temps naturel des gens qui n'ont plus rien à faire.... Un bonhomme comme toi et moi s'occupe pendant trente ans de sa petite besogne; il y arrondit sa pelote, et un beau jour il ferme boutique et s'établit homme d'État... Ce

n'est pas plus difficile que cela ! il n'y a pas d'autre recette! Morbleu, messieurs, que ne vous dites-vous aussi bien : J'ai tant auné de drap que je dois savoir jouer du violon.

POIRIER.

Je ne saisis pas le rapport...

VERDELET.

Au lieu de songer à gouverner la France, gouvernez votre maison. Ne mariez pas vos filles à des marquis ruinés qui croient vous faire honneur en payant leurs dettes avec vos écus...

POIRIER.

Est-ce pour moi que tu dis cela?

VERDELET.

Non, c'est pour moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Bonjour, mon père; comment allez-vous? Bonjour, parrain. Tu viens déjeuner avec nous? tu es bien gentil!

POIRIER.

Il est gentil!... Qu'est-ce que je suis donc alors, moi qui l'ai invité?

ANTOINETTE.

Vous êtes charmant!

POIRIER.

Je ne suis charmant que quand j'invite Verdelet. C'est agréable pour moi!

ANTOINETTE.

Où est mon mari?

POIRIER.

A l'écurie. Où veux-tu qu'il soit?

ANTOINETTE.

Est-ce que vous blâmez son goût pour les chevaux?... Il sied bien à un gentilhomme d'aimer les chevaux et les armes.

POIRIER.

Soit : mais je voudrais qu'il aimât autre chose.

ANTOINETTE.

Il aime les arts, la peinture, la poésie, la musique.

POIRIER.

Peuh ! ce sont des arts d'agrément.

VERDELET.

Tu voudrais qu'il aimât des arts de désagrément peut-être : qu'il jouât du piano?

POIRIER.

C'est cela ; prends son parti devant Toinon, pour te faire bien venir d'elle. (A Antoinette.) Il me disait encore tout à l'heure que ton mari me ruine... Le disais-tu ?

VERDELET.

Oui, mais tu n'as qu'à serrer les cordons de ta bourse.

POIRIER.

Il est beaucoup plus simple que ce jeune homme s'occupe.

VERDELET.

Il me semble qu'il s'occupe beaucoup.

POIRIER.

Oui, à dépenser de l'argent du matin au soir. Je lui voudrais une occupation plus lucrative.

ANTOINETTE.

Laquelle ?... Il ne peut pourtant pas vendre du drap ou de la flanelle.

POIRIER.

Il en est incapable. On ne lui demande pas tant de choses : qu'il prenne tout simplement une position conforme à son rang ; une ambassade, par exemple.

VERDELET.

Prendre une ambassade ! Ça ne se prend pas comme un rhume.

POIRIER.

Quand on s'appelle le marquis de Presles, on peut prétendre à tout.

ANTOINETTE.

Mais on est obligé de ne prétendre à rien, mon père.

VERDELET.

C'est vrai : ton gendre a des opinions...

POIRIER.

Il n'en a qu'une, c'est la paresse.

ANTOINETTE.

Vous êtes injuste, mon père, mon mari a ses convictions.

VERDELET.

A défaut de conviction, il a l'entêtement chevaleresque de son parti. Crois-tu que ton gendre renoncera aux traditions de sa famille, pour le seul plaisir de renoncer à sa paresse?

POIRIER.

Tu ne connais pas mon gendre, Verdelet; moi, je l'ai étudié à fond, avant de lui donner ma fille. C'est un étourneau; la légèreté de son caractère le met à l'abri de toute espèce d'entêtement. Quant à ses traditions de famille, s'il y tenait beaucoup, il n'eût pas épousé mademoiselle Poirier.

VERDELET.

C'est égal, il eût été prudent de le sonder à ce sujet avant le mariage.

POIRIER.

Que tu es bête! j'aurais eu l'air de lui proposer un marché; il aurait refusé tout net. On n'obtient de pareilles concessions que par les bons procédés, par une obsession lente et insensible... Depuis trois mois il est ici comme un coq en pâte.

VERDELET.

Je comprends : tu as voulu graisser la girouette avant de souffler dessus.

POIRIER.

Tu l'as dit, Verdelet. (A Antoinette.) On est bien faible pour sa femme, pendant la lune de miel. Si tu lui demandais ça gentiment... le soir... tout en déroulant tes cheveux...?

ANTOINETTE.

Oh! mon père!

POIRIER.

Dame! c'est comme cela que madame Poirier m'a demandé de la mener à l'Opéra, et je l'y ai menée le lendemain... Tu vois!

ANTOINETTE.

Je n'oserai jamais parler à mon mari d'une chose si grave.

POIRIER.

Ta dot peut cependant bien te donner voix au chapitre.

ANTOINETTE.

Il lèverait les épaules, il ne me répondrait pas.

VERDELET.

Il lève les épaules quand tu lui parles?

ANTOINETTE.

Non, mais...

VERDELET.

Oh! oh! tu baisses les yeux... Il paraît que ton mari te traite un peu légèrement. C'est ce que j'ai toujours craint.

POIRIER.

Est-ce que tu as à te plaindre de lui?

ANTOINETTE.

Non, mon père.

POIRIER.

Est-ce qu'il ne t'aime pas?

ANTOINETTE.

Je ne dis pas cela.

POIRIER.

Qu'est-ce que tu dis, alors?

ANTOINETTE.

Rien.

VERDELET.

Voyons, ma fille, explique-toi franchement avec tes vieux amis. Nous ne sommes créés et mis au monde que pour veiller sur ton bonheur; à qui te confieras-tu si tu te caches de ton père et de ton parrain? Tu as du chagrin?

ANTOINETTE.

Je n'ai pas le droit d'en avoir, mon mari est très-doux et très-bon.

POIRIER.

Eh bien, alors?

VERDELET.

Est-ce que cela suffit? Il est doux et bon, mais il ne fait guère plus attention à toi qu'à une jolie poupée. n'est-ce pas?

ANTOINETTE.

C'est ma faute. Je suis timide avec lui ; je n'ose lui ouvrir ni mon esprit ni mon cœur. Je suis sûre qu'il me prend pour une pensionnaire qui a voulu être marquise.

POIRIER.

Cet imbécile !

VERDELET.

Que ne t'expliques-tu à lui ?

ANTOINETTE.

J'ai essayé plusieurs fois ; mais le ton de sa première réponse était toujours en tel désaccord avec ma pensée que je n'osais plus continuer. Il y a des confidences qui veulent être encouragées, l'âme a sa pudeur. Tu dois comprendre cela, mon bon Tony ?

POIRIER.

Eh bien ! et moi, est-ce que je ne le comprends pas ?

ANTOINETTE.

Vous aussi, mon père. Comment dire à Gaston que ce n'est pas son titre qui m'a plu, mais la grâce de ses manières et de son esprit, son humeur chevaleresque, son dédain des mesquineries de la vie ? comment lui dire enfin qu'il est l'homme de mes rêveries, si, au premier mot, il m'arrête par une plaisanterie ?

POIRIER.

S'il plaisante, c'est qu'il est gai, ce garçon.

VERDELET.

Non, c'est que sa femme l'ennuie.

POIRIER, à Antoinette.

Tu ennuies ton mari ?

ANTOINETTE.

Hélas ! j'en ai peur !

POIRIER.

Parbleu ! ce n'est pas toi qui l'ennuies, c'est son oisiveté. Un mari n'aime pas longtemps sa femme quand il n'a pas autre chose à faire que de l'aimer.

ANTOINETTE.

Est-ce vrai, Tony ?

POIRIER.

Puisque je te le dis, tu n'as pas besoin de consulter Verdelet.

VERDELET.

Je crois, en effet, que la passion s'épuise vite et qu'il faut l'administrer comme la fortune, avec économie.

POIRIER.

Un homme a des besoins d'activité qui veulent être satisfaits à tout prix et qui s'égarent quand on leur barre le chemin.

VERDELET.

Une femme doit être la préoccupation et non l'occupation de son mari.

POIRIER.

Pourquoi ai-je toujours adoré ta mère? c'est que je n'avais jamais le temps de penser à elle.

VERDELET.

Ton mari a vingt-quatre heures par jour pour t'aimer...

POIRIER.

C'est trop de douze.

ANTOINETTE.

Vous m'ouvrez les yeux.

POIRIER.

Qu'il prenne un emploi et les choses rentreront dans l'ordre.

ANTOINETTE.

Qu'en dis-tu, Tony?

VERDELET.

C'est possible! La difficulté est de le faire consentir.

POIRIER.

J'attacherai le grelot. Soutenez-moi tous les deux.

VERDELET.

Est-ce que tu comptes aborder la question tout de suite?

POIRIER.

Non, après déjeuner. J'ai observé que monsieur le marquis a la digestion gaie.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GASTON, LE DUC.

GASTON, présentant le duc à sa femme.

Ma chère Antoinette, monsieur de Montmeyran; ce n'est pas un inconnu pour vous.

ANTOINETTE.

En effet, monsieur, Gaston m'a tant de fois parlé de vous, que je crois tendre la main à un ancien ami.

LE DUC.

Vous ne vous trompez pas, madame; vous me faites comprendre qu'un instant peut suffire pour improviser une vieille amitié. (Bas au marquis.) Elle est charmante, ta femme.

GASTON, bas au duc.

Oui, elle est gentille. (A Antoinette.) J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, ma chère : Hector veut bien demeurer avec nous pendant tout son congé.

ANTOINETTE.

Que c'est aimable à vous, monsieur! J'espère que votre congé est long?

LE DUC.

Un mois, et je retourne en Afrique.

VERDELET.

Vous donnez là un noble exemple, monsieur le duc; c'est bien à vous de n'avoir pas considéré l'oisiveté comme un héritage de famille.

GASTON, à part.

Une pierre dans mon jardin! Il finira par le paver, ce bon monsieur Verdelet. (Entre un domestique apportant un tableau.)

LE DOMESTIQUE.

On vient d'apporter ce tableau pour monsieur le marquis.

GASTON.

Mettez-le sur cette chaise, près de la fenêtre... là! c'est bien! (Le domestique sort.) Viens voir cela, Montmeyran.

LE DUC.

C'est charmant! le joli effet de soir! Ne trouvez-vous pas, madame?

ANTOINETTE.

Oui, charmant!... et comme c'est vrai!... que tout cela est calme, recueilli! On aimerait à se promener dans ce paysage silencieux.

POIRIER, à Verdelet.

Pair de France.

GASTON.

Regarde-moi donc cette bande de lumière verte, qui court entre les tons orangés de l'horizon et le bleu froid du reste du ciel! comme c'est rendu!

LE DUC.

Et le premier plan!... quelle pâte, quelle solidité!

GASTON.

Et le miroitement presque imperceptible de cette flaque d'eau sous le feuillage... est-ce joli!

POIRIER.

Voyons ça, Verdelet... (s'approchant tous deux.) Eh bien! qu'est-ce que ça représente?

VERDELET.

Parbleu! ça représente neuf heures du soir, en été, dans les champs.

POIRIER.

Ça n'est pas intéressant, ce sujet-là, ça ne dit rien! J'ai dans ma chambre une gravure qui représente un chien au bord de la mer, aboyant devant un chapeau de matelot... à la bonne heure! ça se comprend, c'est ingénieux, c'est simple et touchant.

GASTON.

Eh bien, monsieur Poirier... puisque vous aimez les tableaux touchants, je vous en ferai faire un d'après un sujet que j'ai pris moi-même sur nature: Il y avait sur une table un petit oignon coupé en quatre, un pauvre petit oignon blanc! le couteau était à côté... Ce n'était rien et ça tirait les larmes des yeux.

VERDELET, bas à Poirier.

Il se moque de toi

POIRIER, bas à Verdelet.

Laisse-le faire.

LE DUC

De qui est ce paysage ?

GASTON.

D'un pauvre diable plein de talent, qui n'a pas le sou.

POIRIER.

Et combien avez-vous payé ça ?

GASTON.

Cinquante louis.

POIRIER.

Cinquante louis ! le tableau d'un inconnu qui meurt de faim ! A l'heure du dîner, vous l'auriez eu pour vingt-cinq francs.

ANTOINETTE.

Oh ! mon père !

POIRIER.

Voilà une générosité bien placée !

GASTON.

Comment, monsieur Poirier, trouveriez-vous mauvais qu'on protége les arts ?

POIRIER.

Qu'on protége les arts, bien ! mais les artistes, non... ce sont tous des fainéants et des débauchés. On raconte d'eux des choses qui donnent la chair de poule et que je ne me permettrai pas de répéter devant ma fille.

VERDELET, bas à Poirier.

Quoi donc ?

POIRIER, bas.

On dit, mon cher... (Il le prend à part et lui parle dans le tuyau de l'oreille.)

VERDELET.

Tu crois ces choses-là, toi ?

POIRIER.

Je l'ai entendu dire à des gens qui le savaient.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Madame la marquise est servie.

POIRIER, au domestique.

Vous monterez une fiole de mon Pomard de 1811... (au duc) année de la comète... monsieur le duc!... quinze francs la bouteille! Le roi n'en boit pas de meilleur. (Bas à Verdelet.) Tu n'en boiras pas... ni moi non plus.

GASTON, au duc.

Quinze francs la bouteille, en rendant le verre, mon bon.

VERDELET, bas à Poirier.

Il se moque toujours de toi, et tu le souffres?

POIRIER, bas.

Il faut être coulant en affaires.

(Ils sortent.)

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCENE PREMIÈRE.

TOUS LES PERSONNAGES.

(On sort de la salle à manger.)

GASTON.

Eh! bien, Hector, qu'en dis-tu? Voilà la maison! c'est ainsi tous les jours que Dieu fait. Crois-tu qu'il y ait au monde un homme plus heureux que moi?

LE DUC.

Ma foi! j'avoue que je te porte envie, tu me réconcilies avec le mariage.

ANTOINETTE, bas à Verdelet.

Quel charmant jeune homme, monsieur de Montmeyran!

VERDELET, bas.

Il me plaît beaucoup.

GASTON.

Monsieur Poirier, il faut que je vous le dise une bonne fois, vous êtes un homme excellent, croyez bien que vous n'avez pas affaire à un ingrat.

POIRIER.

Oh! monsieur le marquis!

GASTON.

Appelez-moi Gaston, que diable! Et vous, mon cher monsieur Verdelet, savez-vous bien que j'ai plaisir à vous voir?

ANTOINETTE.

Il est de la famille, mon ami.

GASTON.

Touchez donc là, mon oncle!

VERDELET, lui donnant la main.

(A part.) Il n'est pas méchant.

GASTON.

Conviens, Hector, que j'ai eu de la chance! Tenez, monsieur Poirier, j'ai un poids sur la conscience. Vous ne songez qu'à faire de ma vie une fête de tous les instants ; ne m'offrirez-vous jamais une occasion de m'acquitter? Tâchez donc une fois de désirer quelque chose qui soit en mon pouvoir.

POIRIER.

Eh bien, puisque vous êtes en si bonnes dispositions, accordez-moi un quart d'heure d'entretien; je veux avoir avec vous une conversation sérieuse.

LE DUC.

Je me retire.

POIRIER.

Au contraire, monsieur, faites-nous l'amitié de rester. Nous allons tenir en quelque sorte un conseil de famille ; vous n'êtes pas de trop, non plus que Verdelet.

GASTON.

Diantre, cher beau-pere, un conseil de famille ! voudriez-vous me faire interdire, par hasard?

POIRIER.

Dieu m'en garde, mon cher Gaston, asseyons-nous. (On s'assied.)

GASTON.

La parole est à monsieur Poirier.

POIRIER.

Vous êtes heureux, mon cher Gaston, vous le dites, et c'est ma plus douce récompense.

GASTON.

Je ne demande qu'à doubler la gratification.

POIRIER.

Mais, voilà trois mois donnés aux douceurs de la lune de miel, la part du roman me semble suffisante, et je crois l'instant venu de penser à l'histoire.

GASTON.

Palsembleu ! vous parlez comme un livre ; pensons à l'histoire, je le veux bien.

POIRIER.

Que comptez-vous faire?

GASTON.

Aujourd'hui?

POIRIER.

Et demain, et à l'avenir... vous devez avoir une idée.

GASTON.

Sans doute, mon plan est arrêté, je compte faire aujourd'hui ce que j'ai fait hier, et demain ce que j'aurai fait aujourd'hui, je ne suis pas un esprit versatile malgré mon air léger, et pourvu que l'avenir ressemble au présent, je me tiens satisfait.

POIRIER.

Vous êtes cependant trop raisonnable pour croire à l'éternité de la lune de miel.

GASTON.

Trop raisonnable, vous l'avez dit, et trop ferré sur l'astronomie... Mais vous n'êtes pas sans avoir lu Henri Heine.

POIRIER.

Tu dois avoir lu ça, Verdelet?

VERDELET.

Je l'ai lu, j'en conviens.

POIRIER.

Cet être-là a passé sa vie à faire l'école buissonniere.

GASTON.

Eh bien! Henri Heine, interrogé sur le sort des vieilles pleines lunes, répond qu'on les casse pour en faire des étoiles.

POIRIER.

Je ne saisis pas...

GASTON.

Quand notre lune de miel sera vieille, nous la casserons, et il y aura de quoi faire toute une voie lactée.

POIRIER.

L'idée est sans doute fort gracieuse.

LE DUC.

Elle n'a de mérite que son extrême simplicité.

POIRIER.

Mais sérieusement, mon gendre, la vie un peu oisive que vous menez ne vous semble-t-elle pas funeste au bonheur d'un jeune ménage?

GASTON.

Nullement.

VERDELET.

Un homme de votre valeur ne peut pas se condamner au désœuvrement à perpétuité.

GASTON.

Avec de la résignation...

ANTOINETTE.

Ne craignez-vous pas, mon ami, que l'ennui ne vous gagne?

GASTON.

Vous vous calomniez, ma chère.

ANTOINETTE.

Je n'ai pas la vanité de croire que je puisse remplir votre existence tout entière, et, je vous l'avoue, je serais heureuse de vous voir suivre l'exemple de monsieur de Montmeyran.

GASTON.

Me conseillez-vous de m'engager, par hasard?

ANTOINETTE.

Non, certes.

GASTON.

Mais pourquoi donc alors?

POIRIER.

Nous voudrions que vous prissiez une position digne de votre nom.

GASTON.

Il n'y a que trois positions que mon nom me permette : soldat, évêque ou laboureur. Choisissez.

POIRIER.

Nous nous devons tous à la France : la France est notre mère.

VERDELET.

Je comprends le chagrin d'un fils qui voit sa mère se remarier; je comprends qu'il n'assiste pas à la noce; mais, s'il a du

cœur, il ne boudera pas sa mère ; et si le second mari la rend heureuse, il lui tendra bientôt la main.

POIRIER.

L'abstention de la noblesse ne peut durer éternellement ; elle commence elle-même à le reconnaître, et déjà plus d'un grand nom a donné l'exemple : monsieur de Valchevrière, monsieur de Chazerolles, monsieur de Mont-Louis.

GASTON.

Ces messieurs ont fait ce qu'il leur a convenu de faire ; je ne les juge pas, mais il ne m'est pas permis de les imiter.

ANTOINETTE.

Pourquoi donc, mon ami?

GASTON.

Demandez à Montmeyran.

VERDELET.

L'uniforme de monsieur le duc répond pour lui.

LE DUC.

Permettez, monsieur : le soldat n'a qu'une opinion, le devoir,... qu'un adversaire, l'ennemi.

POIRIER.

Cependant, monsieur, on pourrait vous répondre...

GASTON.

Brisons là, monsieur Poirier; il n'est pas question ici de politique. Les opinions se discutent, les sentiments ne se discutent pas. Je suis lié par la reconnaissance : ma fidélité est celle d'un serviteur et d'un ami... Plus un mot là-dessus. (Au duc.) Je te demande pardon, mon cher; c'est la première fois qu'on parle politique ici, je te promets que ce sera la dernière.

LE DUC, bas à Antoinette.

On vous a fait faire une maladresse, madame.

ANTOINETTE.

Ah ! monsieur, je le sens trop tard !

GASTON.

Sans rancune, monsieur Poirier ; je me suis exprimé un peu vertement, mais j'ai l'épiderme délicat à cet endroit, et sans

le vouloir, j'en suis certain, vous m'aviez égratigné. Je ne vous en veux pas, touchez là.

POIRIER.

Vous êtes trop bon.

VERDELET, bas à Poirier.

Te voilà dans de beaux draps!

POIRIER, de même.

Le premier assaut a été repoussé, mais je ne lève pas le siége.

UN DOMESTIQUE.

Il y a dans le petit salon des gens qui prétendent avoir rendez-vous avec monsieur Poirier.

POIRIER.

Très-bien, priez-les de m'attendre un instant, je suis à eux. (Le domestique sort.) Vos créanciers, mon gendre.

GASTON.

Les vôtres, cher beau-père, je vous les ai donnés.

LE DUC.

En cadeau de noces.

VERDELET.

Adieu, monsieur le marquis.

GASTON.

Vous nous quittez déjà!

VERDELET.

Le mot est aimable. Antoinette m'a donné une petite commission.

POIRIER.

Tiens! laquelle?

VERDELET.

C'est un secret entre elle et moi.

GASTON.

Savez-vous bien que si j'étais jaloux...

ANTOINETTE.

Mais vous ne l'êtes pas.

GASTON.

Est-ce un reproche? Eh! bien, je veux être jaloux. Monsieur

Verdelet, au nom de la loi, je vous enjoins de me dévoiler ce mystère.

VERDELET.

A vous moins qu'à personne.

GASTON.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

VERDELET.

Vous êtes la main droite d'Antoinette, et la main droite doit ignorer...

GASTON.

Ce que donne la main gauche. Vous avez raison, j'ai été indiscret, et je me mets à l'amende. (Donnant sa bourse à Antoinette.) Joignez mon offrande à la vôtre, ma chère enfant.

ANTOINETTE.

Merci pour mes pauvres.

POIRIER, à par

Comme il y va !

LE DUC.

Me permettez-vous, madame, de vous voler aussi un peu de bénédictions. (Lui donnant sa bourse.) Elle est bien légère, mais c'est l'obole du brigadier.

ANTOINETTE.

Offerte par le cœur d'un duc.

POIRIER, à part.

Ça n'a pas le sou, et ça fait l'aumône !

VERDELET.

Et toi, Poirier, n'ajouteras-tu rien à ma récolte?

POIRIER.

Moi, j'ai donné mille francs au bureau de bienfaisance.

VERDELET.

A la bonne heure. Adieu, messieurs. Votre charité ne figurera pas sur les listes du bureau, mais elle n'en est pas plus mauvaise. (Il sort avec Antoinette.)

SCÈNE II.

LES MÊMES MOINS VERDELET.

POIRIER.

A bientôt, monsieur le marquis; je vais payer vos créanciers.

GASTON.

Ah çà! monsieur Poirier, parce que ces gens-là m'ont prêté de l'argent, ne vous croyez pas tenu d'être poli avec eux. — Ce sont d'abominables coquins... Tu as dû les connaître, Hector? le père Salomon, monsieur Chavassus, monsieur Cogne.

LE DUC.

Si je les ai connus!... Ce sont les premiers arabes auxquels je me sois frotté. Ils me prêtaient à cinquante pour cent, au denier deux comme disaient nos pères.

POIRIER.

Quel brigandage! Et vous aviez la sottise... Pardon, monsieur le duc... pardon!

LE DUC.

Que voulez-vous? Dix mille francs au denier deux font encore plus d'usage que rien du tout à cinq pour cent.

POIRIER.

Mais, monsieur, il y a des lois contre l'usure.

LE DUC.

Les usuriers les respectent et les observent, ils ne prennent que l'intérêt légal; seulement on leur fait un billet et on ne touche que moitié en espèces.

POIRIER.

Et le reste?

LE DUC.

On le touche en lézards empaillés, comme du temps de Molière... car les usuriers ne progressent plus, sans doute, pour avoir atteint la perfection tout d'abord.

GASTON.

Comme les Chinois.

POIRIER.

J'aime à croire, mon gendre, que vous n'avez pas emprunté à ce taux.

GASTON.

J'aimerais à le croire aussi, beau-père.

POIRIER.

A cinquante pour cent !

GASTON.

Ni plus ni moins.

POIRIER.

Et vous avez touché des lézards empaillés ?

GASTON.

Beaucoup.

POIRIER.

Que ne m'avez-vous dit cela plus tôt? Avant votre mariage, j'aurais obtenu une transaction.

GASTON.

C'est justement ce que je ne voulais pas. Il ferait beau voir que le marquis de Presles rachetât sa parole au rabais, et fît lui-même cette insulte à son nom.

POIRIER.

Cependant, si vous ne devez que moitié...

GASTON.

Je n'ai reçu que moitié, mais je dois le tout ; ce n'est pas à ces voleurs que je le dois, mais à ma signature.

POIRIER.

Permettez, monsieur le marquis, je me crois honnête homme ; je n'ai jamais fait tort d'un sou à personne, et je suis incapable de vous donner un conseil indélicat ; mais il me semble qu'en remboursant ces drôles de leurs déboursés réels, et en y ajoutant les intérêts composés à six pour cent, vous auriez satisfait à la plus scrupuleuse probité.

GASTON.

Il ne s'agit pas ici de probité, c'est une question d'honneur.

POIRIER.

Quelle différence faites-vous donc entre les deux ?

GASTON.

L'honneur est la probité du gentilhomme.

POIRIER.

Ainsi, nos vertus changent de nom quand vous voulez bien les pratiquer? Vous les décrassez pour vous en servir? Je m'étonne d'une chose, c'est que le nez d'un noble daigne s'appeler comme le nez d'un bourgeois.

GASTON.

C'est que tous les nez sont égaux.

LE DUC.

A six pouces près.

POIRIER.

Croyez-vous donc que les hommes ne le soient pas?

GASTON.

La question est grave.

POIRIER.

Elle est résolue depuis longtemps, monsieur le marquis.

LE DUC.

Nos droits sont abolis, mais non pas nos devoirs. De tous nos priviléges il ne nous reste que deux mots, mais deux mots que nulle main humaine ne peut rayer : *Noblesse oblige.* Et quoi qu'il arrive, nous resterons toujours soumis à un code plus sévère que la loi, à ce code mystérieux que nous appelons l'honneur.

POIRIER.

Eh bien, monsieur le marquis, il est heureux pour votre honneur que ma probité paie vos dettes. Seulement, comme je ne suis pas gentilhomme, je vous préviens que je vais tâcher de m'en tirer au meilleur marché possible.

GASTON.

Ah! vous serez bien fin, si vous faites lâcher prise à ces bandits, ils sont maîtres de la situation. (Antoinette rentre.)

POIRIER.

Nous verrons, nous verrons. (A part.) J'ai mon idée, je vais leur jouer une petite comédie de ma façon. (Haut.) Je ne veux pas les irriter en les faisant attendre plus longtemps.

LE DUC.

Non, diable, ils vous dévoreraient. (Poirier sort)

SCÈNE III.

GASTON, LE DUC, ANTOINETTE

GASTON.

Pauvre monsieur Poirier ! j'en suis fâché pour lui... cette révélation lui gâte tout le plaisir qu'il se faisait de payer mes dettes.

LE DUC.

Écoute donc : ils sont rares les gens qui savent se laisser voler. C'est un art de grand seigneur.

UN DOMESTIQUE.

Messieurs de Ligny et de Chazerolles demandent à parler à monsieur le marquis de la part de monsieur de Pontgrimaud.

GASTON.

C'est bien. (Le domestique sort.) Va recevoir ces messieurs, Hector. Tu n'as pas besoin de moi pour arranger la partie.

ANTOINETTE.

Une partie?

GASTON.

Oui, j'ai gagné une grosse somme à Pontgrimaud et je lui ai promis sa revanche. (A Hector.) Que ce soit demain, dans l'après-midi.

LE DUC, bas à Gaston.

Quand te reverrai-je ?

GASTON.

Madame de Montjay m'attend à trois heures. Eh bien, à trois heures, ici. (Le duc sort.)

SCÈNE IV.

GASTON, ANTOINETTE.

GASTON s'assied sur un canapé, ouvre une revue, bâille, et dit à sa femme.

Viendrez-vous ce soir aux Italiens ?

ANTOINETTE.

Oui, si vous y allez.

GASTON.

J'y vais... Quelle robe mettrez-vous?

ANTOINETTE.

Celle qui vous plaira.

GASTON.

Oh! cela m'est égal... je veux dire que vous êtes jolie avec toutes.

ANTOINETTE.

Vous qui avez si bien le sentiment de l'élégance, mon ami, vous devriez me donner des conseils.

GASTON.

Je ne suis pas un journal de modes, ma chère enfant; au surplus, vous n'avez qu'à regarder les grandes dames et à prendre modèle... Voyez madame de Nohan, madame de Villepreux...

ANTOINETTE.

Madame de Montjay...

GASTON.

Pourquoi madame de Montjay plus qu'une autre?

ANTOINETTE.

Parce qu'elle vous plaît plus qu'une autre

GASTON.

Où prenez-vous cela?

ANTOINETTE.

L'autre soir, à l'Opéra, vous lui avez fait une longue visite dans sa loge. Elle est très-jolie... A-t-elle de l'esprit?

GASTON.

Beaucoup. (Un silence.)

ANTOINETTE.

Pourquoi ne m'avertissez-vous pas, quand je fais quelque chose qui vous déplaît?

GASTON.

Je n'y ai jamais manqué.

ANTOINETTE.

Oh! vous ne m'avez jamais adressé une remontrance.

GASTON.

C'est donc que vous ne m'avez jamais rien fait qui m'ait déplu.

ANTOINETTE.

Sans aller bien loin, tout à l'heure, en insistant pour que vous prissiez un emploi, je vous ai froissé.

GASTON.

Je n'y pensais déjà plus.

ANTOINETTE.

Croyez bien que si j'avais su à quel sentiment respectable je me heurtais...

GASTON.

En vérité, ma chère enfant, on dirait que vous me faites des excuses.

ANTOINETTE.

C'est que j'ai peur que vous n'attribuiez à une vanité puérile...

GASTON.

Et quand vous auriez un peu de vanité, le grand crime!

ANTOINETTE.

Je n'en ai pas, je vous jure.

GASTON, se levant.

Alors, ma chère, vous êtes sans défauts; car je ne vous en voyais pas d'autres... Savez-vous bien que vous avez fait la conquête de Montmeyran? Il y a là de quoi être fière. Hector est difficile.

ANTOINETTE.

Moins que vous.

GASTON.

Vous me croyez difficile? Vous voyez bien que vous avez de la vanité, je vous y prends.

ANTOINETTE.

Je ne me fais pas d'illusion sur moi-même, je sais tout ce qui me manque pour être digne de vous... mais si vous vouliez prendre la peine de diriger mon esprit, de l'initier aux idées de votre monde, je vous aime assez pour me métamorphoser.

GASTON, lui baisant la main.

Je ne pourrais que perdre à la métamorphose, madame; je

serais d'ailleurs un mauvais instituteur. Il n'y a qu'une école où l'on apprenne ce que vous croyez ignorer : c'est le monde. Étudiez-le.

ANTOINETTE.

Oui, je prendrai modèle sur madame de Monjay.

GASTON.

Encore ce nom!... me feriez-vous l'honneur d'être jalouse? Prenez garde, ma chère, ce sentiment est du dernier bourgeois. Apprenez, puisque vous me permettez de faire le pédagogue, apprenez que dans notre monde le mariage n'est pas le ménage, nous ne mettons en commun que les choses nobles et élégantes de la vie. Ainsi, quand je suis loin de vous, ne vous inquiétez pas de ce que je fais; dites-vous seulement : il fatigue ses défauts pour m'apporter une heure de perfection ou à peu près.

ANTOINETTE.

Je trouve que votre plus grand défaut, c'est votre absence.

GASTON.

Le madrigal est joli, et je vous en remercie. Qui vient là? mes créanciers.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LES CRÉANCIERS.

GASTON.

Vous ici, messieurs? vous vous êtes trompés de porte. L'escalier de service est de l'autre côté.

SALOMON.

Nous n'avons pas voulu sortir sans vous voir, monsieur le marquis.

GASTON.

Je vous tiens quitte de vos remerciements.

COGNE.

Nous venons chercher les vôtres.

CHAVASSUS.

Vous nous avez assez longtemps traités de Gobseck.

COGNE.

De grippe-sous.

SALOMON.

De fesse-Mathieu.

CHAVASSUS.

Nous sommes bien aises de vous dire que nous sommes d'honnêtes gens.

GASTON.

Quelle est cette plaisanterie?

COGNE.

Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur, nous vous avons prêté notre argent à six pour cent.

GASTON.

Mes billets n'ont-ils pas été acquittés intégralement?

SALOMON.

Il s'en manque d'une bagatelle, comme qui dirait deux cent dix-huit mille francs.

GASTON.

Comment?

CHAVASSUS.

Il a bien fallu en passer par là.

SALOMON.

Votre beau-père voulait absolument qu'on vous mît à Clichy.

GASTON.

Mon beau-père voulait...

COGNE.

Oui, oui, il paraît que vous lui en faites voir de grises à ce pauvre homme.

SALOMON.

C'est bien fait, ça lui apprendra.

COGNE.

En attendant, ça nous coûte cher.

GASTON, à Antoinette.

Votre père, madame, a joué là une comédie indigne. (Aux créanciers.) Je reste votre débiteur, messieurs, j'ai vingt-cinq mille livres de rentes.

SALOMON.

Vous savez bien que vous ne pouvez pas y toucher sans le consentement de votre épouse, nous avons vu votre contrat.

COGNE.

Et vous ne rendez pas votre épouse assez heureuse...

GASTON.

Sortez!

SALOMON.

On ne chasse pas comme des chiens d'honnêtes gens qui vous ont rendu service (Antoinette écrit), qui ont cru que la signature du marquis de Presles valait quelque chose.

SALOMON.

Et qui se sont trompés.

LES CRÉANCIERS.

Oui, qui se sont trompés.

ANTOINETTE donnant à Salomon le billet qu'elle vient d'écrire.

Vous ne vous êtes pas trompés, messieurs, vous êtes payés.

GASTON prend le billet, le parcourt des yeux, et après l'avoir rendu aux créanciers :

Maintenant que vous êtes des voleurs... sortez, canailles, avant qu'on vous balaie.

LES CRÉANCIERS.

Trop bon, monsieur le marquis! mille fois trop bon!

SCÈNE VI.

ANTOINETTE, GASTON.

GASTON.

Tiens, toi, je t'adore! (Il la prend dans ses bras et l'embrasse avec véhémence.)

ANTOINETTE.

Cher Gaston!

GASTON.

Où diable monsieur ton père a-t-il pris le cœur qu'il t'a donné?

ANTOINETTE.

Ne jugez pas mon père trop sévèrement, mon ami!... Il est

bon et généreux, mais il a des idées étroites et ne connaît que son droit. C'est la faute de son esprit, et non celle de son cœur. Enfin, mon ami, si vous trouvez que j'ai fait mon devoir à propos, pardonnez à mon père le moment d'angoisses...

GASTON.

J'aurais mauvaise grâce à vous rien refuser.

ANTOINETTE.

Vous ne lui ferez pas mauvais visage? bien sûr?

GASTON.

Non, puisque c'est votre bon plaisir, chère marquise... marquise, entendez-vous?...

ANTOINETTE.

Appelez-moi votre femme... c'est le seul titre dont je puisse être fière!

GASTON.

Vous m'aimez donc un peu?

ANTOINETTE.

Vous ne vous en étiez pas aperçu, ingrat!

GASTON.

Si fait... mais j'aime à vous l'entendre dire... surtout dans ce moment-ci. (La pendule sonne trois heures.) Trois heures! (A part.) Diable!... madame de Montjay qui m'attend chez elle.

ANTOINETTE.

A quoi pensez-vous en souriant?

GASTON.

Voulez-vous faire un tour de promenade au bois avec moi?

ANTOINETTE.

Mais... je ne suis pas habillée.

GASTON.

Vous jetterez un châle sur vos épaules... Sonnez votre femme de chambre. (Antoinette sonne.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, POIRIER.

POIRIER.

Eh bien ! mon gendre, vous avez vu vos créanciers ?

GASTON, avec mauvaise humeur.

Oui, monsieur...

ANTOINETTE, bas à Gaston, lui prenant le bras.

Rappelez-vous votre promesse.

GASTON, d'un air aimable.

Oui, cher beau-père, je les ai vus. (Entre la femme de chambre.)

ANTOINETTE, à la femme de chambre.

Apportez-moi un châle et un chapeau, et dites qu'on attelle.

GASTON, à Poirier.

Permettez-moi de vous témoigner mon admiration pour votre habileté... vous avez joué ces drôles-là sous jambe. (Bas à Antoinette.) Je suis gentil?

POIRIER.

Vous prenez la chose mieux que je n'espérais... j'étais préparé à de fières ruades de votre honneur.

GASTON.

Je suis raisonnable, cher beau-père... Vous avez agi selon vos idées : je le trouve d'autant moins mauvais, que cela ne nous a pas empêchés d'agir selon les nôtres.

POIRIER.

Hein?

GASTON.

Vous n'avez soldé à ces faquins que leur créance réelle ; nous avons payé le reste.

POIRIER, à sa fille.

Comment, tu as signé ! (Antoinette fait signe que oui.) Ah ! Dieu du ciel ! qu'as-tu fait là?

ANTOINETTE.

Je vous demande pardon, mon père...

POIRIER.

Je me mets la cervelle à l'envers pour te gagner une somme rondelette, et tu la jettes par la fenêtre! Deux cent dix-huit mille francs!

GASTON.

Ne pleurez pas, monsieur Poirier, c'est nous qui les perdons, et c'est vous qui les gagnez. (La femme de chambre entre tenant un châle et un chapeau.)

ANTOINETTE.

Adieu, mon père, nous allons au bois.

GASTON.

Donnez-moi le bras, ma femme. (Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

POIRIER, seul.

Ah! mais il m'ennuie, mon gendre. Je vois bien qu'il n'y a rien à tirer de lui... Ce garçon-là mourra dans la gentilhommerie finale. Il ne veut rien faire, il n'est bon à rien... il me coûte les yeux de la tête... il est maître chez moi... Il faut que ça finisse. (Il sonne. — Entre un domestique.) Faites monter le portier et le cuisinier. (Le domestique sort.) Nous allons voir, mon gendre!.. J'ai assez fait le gros dos et la patte de velours. Vous ne voulez pas faire de concessions, mon bel ami? A votre aise! je n'en ferai pas plus que vous : restez marquis, je redeviens bourgeois. J'aurai du moins le contentement de vivre à ma guise.

SCÈNE IX.

POIRIER, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Monsieur m'a fait demander?

POIRIER.

Oui, François, monsieur vous a fait demander. Vous allez mettre sur-le-champ l'écriteau sur la porte.

LE PORTIER.

L'écriteau?

POIRIER.

A louer présentement un magnifique appartement au premier étage, avec écuries et remises.

LE PORTIER.

L'appartement de monsieur le marquis?

POIRIER.

Vous l'avez dit, François.

LE PORTIER.

Mais, monsieur le marquis ne m'a pas donné d'ordres

POIRIER.

Qui est le maître ici, imbécile? à qui est l'hôtel?

LE PORTIER.

A vous, monsieur?

POIRIER.

Faites donc ce que je vous dis, sans réflexion.

LE PORTIER.

Oui, monsieur. (Entre Vatel.)

POIRIER.

Allez, François. (Le portier sort.) Approchez, monsieur Vatel; vous préparez un grand dîner pour demain?

VATEL.

Oui, monsieur, et j'ose dire que le menu ne serait pas désavoué par mon illustre aïeul. Ce sera véritablement un objet d'art, et monsieur Poirier sera étonné.

POIRIER.

Avez-vous le menu sur vous?

VATEL.

Non, monsieur, il est à la copie; mais je le sais par cœur.

POIRIER.

Veuillez me le réciter.

VATEL.

Le potage aux ravioles à l'Italienne et le potage à l'orge à la Marie Stuart.

POIRIER.

Vous remplacerez ces deux potages inconnus par la bonne soupe grasse avec des légumes sur une assiette.

VATEL.

Comment, monsieur?

POIRIER.

Je le veux. Continuez!

VATEL.

Relevé. La carpe du Rhin à la Lithuanienne, les poulardes à la Godard... le filet de bœuf braisé aux raisins, à la Napolitaine, le jambon de Westphalie, rôtie madère.

POIRIER.

Voici un relevé plus simple et plus sain : la barbue sauce aux câpres... le jambon de Bayonne aux épinards, le fricandeau à l'oseille, le lapin sauté.

VATEL.

Mais, monsieur Poirier... je ne consentirai jamais...

POIRIER.

Je suis le maître ici... entendez-vous? continuez!

VATEL.

Entrées. Les filets de volaille à la concordat... les croustades de truffes garnies de foie à la royale, le faisan étoffé à la Montpensier, les perdreaux rouges, farcis à la bohémienne.

POIRIER.

A la place de ces entrées, nous ne mettrons rien du tout, et nous passerons tout de suite au rôti, c'est l'essentiel.

VATEL.

C'est contre tous les préceptes de l'art.

POIRIER.

Je prends ça sur moi : voyons vos rôtis.

VATEL.

C'est inutile, monsieur, mon aïeul s'est passé son épée au travers du corps pour un moindre affront, je vous donne ma démission.

POIRIER.

J'allais vous la demander, mon bon ami ; mais comme on a huit jours pour remplacer un domestique...

VATEL.

Un domestique! monsieur, je suis un cuisinier.

POIRIER.

Je vous remplacerai par une cuisinière. En attendant, vous êtes pour huit jours encore à mon service, et vous voudrez bien exécuter le menu.

VATEL.

Je me brûlerais la cervelle plutôt que de manquer à mon nom.

POIRIER, à part.

Encore un qui tient à son nom! (Haut.) Brûlez-vous la cervelle, monsieur Vatel, mais ne brûlez pas vos sauces... Bien le bonjour. (Vatel sort.) Et, maintenant, allons écrire quelques invitations à mes vieux camarades de la rue des Bourdonnais. Monsieur le marquis de Presles, on va vous couper vos talons rouges!

(Il sort en fredonnant le premier couplet de Monsieur et Madame Denis.)

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASTON, ANTOINETTE.

GASTON.

La bonne promenade, la bonne bouffée de printemps ! on se croirait en avril.

ANTOINETTE.

Vous ne vous êtes pas trop ennuyé, vraiment ?

GASTON.

Avec vous, ma chère ? Vous êtes tout simplement la plus charmante femme que je connaisse.

ANTOINETTE.

Des compliments, monsieur ?

GASTON.

Non pas ! la vérité sous sa forme la plus brutale. Quelle jolie excursion j'ai faite dans votre esprit ! que de points de vue inattendus ! que de découvertes ! je vivais auprès de vous sans vous connaître, comme un Parisien dans Paris.

ANTOINETTE.

Je ne vous déplais pas trop ?

GASTON.

C'est à moi de vous faire cette question. Je ressemble à un campagnard qui a hébergé une reine déguisée ; tout à coup la reine met sa couronne et le rustre confus s'inquiète de ne pas lui avoir fait plus de fête.

ANTOINETTE.

Rassurez-vous, bon villageois, votre reine n'accusait que son incognito.

GASTON.

Pourquoi l'avoir si longtemps gardé, méchante? Est-ce par coquetterie et pour faire nouvelle lune? Vous avez réussi; je n'étais que votre mari, je veux être votre amant.

ANTOINETTE.

Non, cher Gaston, restez mon mari; il me semble qu'on peut cesser d'aimer son amant, mais non pas d'aimer son mari.

GASTON.

A la bonne heure, vous n'êtes pas romanesque.

ANTOINETTE.

Je le suis à ma manière; j'ai, là-dessus, des idées qui ne sont peut-être plus de mode, mais qui sont enracinées en moi comme toutes les impressions d'enfance; quand j'étais petite fille, je ne comprenais pas que mon père et ma mère ne fussent pas parents; et le mariage m'est resté dans l'esprit comme la plus tendre et la plus étroite des parentés. L'amour pour un autre homme que mon mari, pour un étranger, me paraît un sentiment contre nature.

GASTON.

Voilà des idées de matrone romaine, ma chère Antoinette; conservez-les toujours pour mon honneur et mon bonheur.

ANTOINETTE.

Prenez garde! il y a le revers de la médaille! je suis jalouse, je vous en avertis. Comme il n'y a pour moi qu'un homme au monde, il me faut toute son affection. Le jour où je découvrirais qu'il la porte ailleurs, je ne ferais ni plainte ni reproche, mais le lien serait rompu; mon mari redeviendrait tout à coup un étranger pour moi... je me croirais veuve.

GASTON, à part.

Diable! (Haut.) Ne craignez rien à ce sujet, chère Antoinette... nous allons vivre comme deux tourtereaux, comme Philémon et Baucis, sauf la chaumière... Vous ne tenez pas à la chaumière?

ANTOINETTE.

Pas le moins du monde.

GASTON.

Je veux donner une fête splendide pour célébrer notre mariage, je veux que vous éclipsiez toutes les femmes et que tous les hommes me portent envie.

ANTOINETTE.

Faut-il tant de bruit autour du bonheur?

GASTON.

Est-ce que vous n'aimez pas les fêtes?

ANTOINETTE.

J'aime tout ce qui vous plaît : avons-nous du monde à dîner aujourd'hui?

GASTON.

Non, c'est demain; aujourd'hui nous n'avons que Montmeyran. Pourquoi cette question?

ANTOINETTE.

Dois-je faire une toilette?

GASTON.

Parbleu, je veux qu'en te voyant Hector ait envie de se marier. Va, chère enfant, cette journée te sera comptée dans mon cœur.

ANTOINETTE.

Oh! je suis bien heureuse! (Elle sort.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS SEUL, PUIS POIRIER.

GASTON.

Il n'y a pas à dire, elle est plus jolie que madame de Montjay... Que le diable m'emporte si je ne suis pas en train de devenir amoureux de ma femme!... L'amour est comme la fortune : pendant que nous le cherchons bien loin, il nous attend chez nous, les pieds sur les chenets. (Entre Poirier.) Eh bien! cher beau-père, comment gouvernez-vous ce petit désespoir? Êtes-vous toujours furieux contre votre panier percé de gendre? Avez-vous pris votre parti?

POIRIER.

Non, monsieur; mais j'ai pris un parti!

GASTON.

Violent?

POIRIER.

Nécessaire !

GASTON.

Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander?...

POIRIER.

Au contraire, monsieur, c'est une explication que je vous dois.... En vous donnant ma fille et un million, je m'imaginais que vous consentiriez à prendre une position.

GASTON.

Ne revenons pas là-dessus, je vous prie.

POIRIER.

Je n'y reviens que pour mémoire... Je reconnais que j'ai eu tort d'imaginer qu'un gentilhomme consentirait à s'occuper comme un homme, et je passe condamnation ; mais, dans mon erreur, je vous ai laissé mettre ma maison sur un ton que je ne peux pas soutenir à moi seul ; et puisqu'il est bien convenu que nous n'avons à nous deux que ma fortune, il me paraît juste, raisonnable et nécessaire de supprimer de mon train ce qu'il me faut rabattre de mes espérances. J'ai donc songé à quelques réformes que vous approuverez sans doute.

GASTON.

Allez, Sully ! allez, Turgot !... coupez, taillez, j'y consens ! Vous me trouvez en belle humeur, profitez-en !

POIRIER.

Je suis ravi de votre condescendance. J'ai donc décidé, arrêté, ordonné...

GASTON.

Permettez, beau-père : si vous avez décidé, arrêté, ordonné, il me paraît superflu que vous me consultiez.

POIRIER.

Aussi ne vous consulté-je pas ; je vous mets au courant, voilà tout.

GASTON.

Ah ! vous ne me consultez pas?

POIRIER.

Cela vous étonne?

GASTON.

Un peu mais, je vous l'ai dit, je suis en belle humeur.

POIRIER.

Ma première réforme, mon cher garçon...

GASTON.

Vous voulez dire mon cher Gaston, je pense? La langue vous a fourché.

POIRIER.

Cher Gaston, cher garçon... c'est tout un... De beau-pere à gendre, la familiarité est permise.

GASTON.

Et de votre part, monsieur Poirier, elle me flatte et m'honore... Vous disiez donc que votre première réforme?...

POIRIER.

C'est, monsieur, que vous me fassiez le plaisir de ne plus me gouailler. Je suis las de vous servir de plastron.

GASTON.

Là, là, monsieur Poirier, ne vous fâchez pas!

POIRIER.

Je sais très-bien que vous me tenez pour un très-petit personnage et pour un très-petit esprit... mais...

GASTON.

Où prenez-vous cela?

POIRIER.

Mais vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

GASTON.

Ah! fi! voilà qui est trivial... vous parlez comme un homme du commun.

POIRIER.

Je ne suis pas un marquis, moi!

GASTON.

Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

POIRIER.

Qu'on le croie ou non, c'est le cadet de mes soucis. Je n'ai aucune prétention à la gentilhommerie, Dieu merci! je n'en fais pas assez de cas pour cela.

GASTON.

Vous n'en faites pas de cas?

POIRIER.

Non, monsieur, non! Je suis un vieux libéral, tel que vous me voyez; je juge les hommes sur leur mérite, et non sur leurs titres; je me ris des hasards de la naissance; la noblesse ne m'éblouit pas, et je m'en moque comme de l'an quarante : je suis bien aise de vous l'apprendre.

GASTON.

Me trouveriez-vous du mérite, par hasard?

POIRIER.

Non, monsieur, je ne vous en trouve pas.

GASTON.

Non! Ah! Alors, pourquoi m'avez-vous donné votre fille?

POIRIER.

Pourquoi je vous ai donné...

GASTON.

Vous aviez donc une arrière-pensée?

POIRIER, *embarrassé.*

Une arrière-pensée?

GASTON.

Permettez! Votre fille ne m'aimait pas quand vous m'avez attiré chez vous; ce n'étaient pas mes dettes qui m'avaient valu l'honneur de votre choix; puisque ce n'est pas non plus mon titre, je suis bien obligé de croire que vous aviez une arrière-pensée.

POIRIER.

Quand même, monsieur!... quand j'aurais tâché de concilier mes intérêts avec le bonheur de mon enfant? quel mal y verriez-vous? qui me reprochera, à moi qui donne un million de ma poche, qui me reprochera de choisir un gendre en état de me dédommager de mon sacrifice, quand d'ailleurs il est aimé de ma fille; j'ai pensé à elle d'abord, c'était mon devoir, à moi, ensuite, c'était mon droit.

GASTON.

Je ne conteste pas, Monsieur Poirier, vous n'avez eu qu'un tort, c'est d'avoir manqué de confiance en moi.

POIRIER.

C'est que vous n'êtes pas encourageant.

GASTON.

Me gardez-vous rancune de quelques plaisanteries? Je ne suis peut-être pas le plus respectueux des gendres, et je m'en accuse, mais dans les choses sérieuses je suis sérieux. Il est très-juste que vous cherchiez en moi l'appui que j'ai trouvé en vous.

POIRIER, à part.

Comprendrait-il la situation?

GASTON.

Voyons, cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon? si tant est que je puisse être bon à quelque chose.

POIRIER.

Eh bien, j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries.

GASTON.

Encore! c'est donc votre marotte de danser à la cour?

POIRIER.

Il ne s'agit pas de danser. Faites-moi l'honneur de me prêter des idées moins frivoles. Je ne suis ni vain ni futile.

GASTON.

Qu'êtes-vous donc, ventre-saint-gris! expliquez-vous.

POIRIER, piteusement.

Je suis ambitieux!

GASTON.

On dirait que vous en rougissez; pourquoi donc? Avec l'expérience que vous avez acquise dans les affaires, vous pouvez prétendre à tout. Le commerce est la véritable école des hommes d'État.

POIRIER

C'est ce que Verdelet me disait ce matin.

GASTON.

C'est là qu'on puise cette hauteur de vues, cette élévation de sentiments, ce détachement des petits intérêts qui font les Richelieu et les Colbert.

POIRIER.

Oh! je ne prétends pas...

GASTON.

Mais qu'est-ce qui pourrait donc bien lui convenir à ce bon monsieur Poirier? Une préfecture? fi donc! Le conseil d'État, non! Un poste diplomatique? Ah! justement l'ambassade de Constantinople est à prendre...

POIRIER.

J'ai des goûts sédentaires: je n'entends pas le turc.

GASTON.

Attendez! (Lui frappant sur l'épaule.) Je crois que la pairie vous irait comme un gant.

POIRIER.

Oh! croyez-vous?

GASTON.

Mais, voilà le diable! vous ne faites partie d'aucune catégorie... vous n'êtes pas encore de l'Institut.

POIRIER.

Soyez donc tranquille! je paierai, quand il le faudra, trois mille francs de contributions directes. J'ai à la banque trois millions qui n'attendent qu'un mot de vous pour s'abattre sur de bonnes terres.

GASTON.

Ah! Machiavel! Sixte-Quint! vous les roulerez tous!

POIRIER.

Je crois que oui.

GASTON.

Mais j'aime à penser que votre ambition ne s'arrête pas en si bon chemin? Il vous faut un titre.

POIRIER.

Oh! oh! je ne tiens pas à ces hochets de la vanité : je suis, comme je vous le disais, un vieux libéral.

GASTON.

Raison de plus. Un libéral n'est tenu de mépriser que l'ancienne noblesse; mais la nouvelle, celle qui n'a pas d'aïeux...

POIRIER.

Celle qu'on ne doit qu'à soi-même!

GASTON.

Vous serez comte.

POIRIER.

Non. Il faut être raisonnable. Baron, seulement.

GASTON.

Le baron Poirier!... cela sonne bien à l'oreille.

POIRIER.

Oui, le baron Poirier!

GASTON. Il le regarde et part d'un éclat de rire.

Je vous demande pardon; mais là, vrai! c'est trop drôle! Baron! monsieur Poirier!... baron de Catillard!

POIRIER, à part.

Je suis joué!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DUC.

GASTON.

Arrive donc, Hector! arrive donc! Sais-tu pourquoi Jean Gaston de Presle a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry? Sais-tu pourquoi François Gaston de Presle est monté le premier à l'assaut de La Rochelle? Pourquoi Louis Gaston de Presle s'est fait sauter à La Hogue? Pourquoi Philippe Gaston de Presle a pris deux drapeaux à Fontenoy? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon? C'était pour que monsieur Poirier fût un jour pair de France ou baron.

LE DUC.

Que veux-tu dire?

GASTON.

Voilà le secret du petit assaut qu'on m'a livré ce matin.

LE DUC, à part.

Je comprends!

POIRIER.

Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions, en me privant de tout? C'est afin que monsieur le marquis Gaston de Presle, qui n'est mort ni à

Quiberon, ni à Fontenoy, ni à La Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien faire.

LE DUC.

Bien répliqué, monsieur!

GASTON.

Voilà qui promet pour la tribune!

LE DOMESTIQUE.

Il y a là des messieurs qui demandent à voir l'appartement.

GASTON.

Quel appartement?

LE DOMESTIQUE.

Celui de monsieur le marquis.

GASTON.

Le prend-on pour un muséum d'histoire naturelle?

POIRIER, au domestique.

Priez ces messieurs de repasser. (Le domestique sort.) Excusez-moi, mon gendre; entraîné par la gaieté de votre entretien, je n'ai pas pu vous dire que je loue le premier étage de mon hôtel.

GASTON.

Hein?

POIRIER.

C'est une des petites réformes dont je vous parlais.

GASTON.

Et où comptez-vous me loger?

POIRIER.

Au deuxième; l'appartement est assez vaste pour nous contenir tous.

GASTON.

L'arche de Noé!

POIRIER.

Il va sans dire que je loue les écuries et les remises.

GASTON.

Et mes chevaux? vous les logerez au deuxième aussi?

POIRIER.

Vous les vendrez.

GASTON.

J'irai donc à pied?

LE DUC.

Ça te fera du bien. Tu ne marches pas assez.

POIRIER.

D'ailleurs, je garde mon coupé bleu. Je vous le prêterai.

LE DUC.

Quand il fera beau.

GASTON.

Ah çà! monsieur Poirier!...

LE DOMESTIQUE, rentrant.

Monsieur Vatel demande à parler à monsieur le marquis.

GASTON.

Qu'il entre! (Entre Vatel en habit noir.) Quelle est cette tenue, monsieur Vatel? êtes-vous d'enterrement, ou la marée manque-t-elle?

VATEL.

Je viens donner ma démission à monsieur le marquis.

GASTON.

Votre démission? la veille d'une bataille!

VATEL.

Telle est l'étrange position qui m'est faite; je dois déserter pour ne pas me déshonorer; que monsieur le marquis daigne jeter les yeux sur le menu que m'impose monsieur Poirier.

GASTON.

Que vous impose monsieur Poirier? Voyons cela. (Lisant.) Le lapin sauté!

POIRIER.

C'est le plat de mon vieil ami Ducaillou.

GASTON.

La dinde aux marrons.

POIRIER.

C'est le régal de mon camarade Groschenet.

GASTON.

Vous traitez la rue des Bourdonnais?

POIRIER.

En même temps que le faubourg Saint-Germain.

GASTON.

J'accepte votre démission, Monsieur Vatel. (Vatel sort.) Ainsi demain mes amis auront l'honneur d'être présentés aux vôtres?

POIRIER.

Vous l'avez dit, ils auront cet honneur... Monsieur le duc sera-t-il humilié de manger ma soupe entre monsieur et madame Pincebourde?

LE DUC.

Nullement. Cette petite débauche ne me déplaira pas. Madame Pincebourde doit chanter au dessert?

GASTON.

Après dîner nous ferons un cent de piquet.

LE DUC.

Ou un loto.

POIRIER.

Ou un nain-jaune.

GASTON.

Et de temps en temps, j'espère, nous renouvellerons cette bamboche.

POIRIER.

Mon salon sera ouvert tous les soirs et vos amis seront toujours les bienvenus.

GASTON.

Décidément, monsieur Poirier, votre maison va devenir un lieu de délices, une petite Capoue. Je craindrais de m'y amollir, j'en sortirai pas plus tard que demain.

POIRIER.

J'en serai au regret... mais mon hôtel n'est pas une prison. Quelle carrière embrasserez-vous? la médecine ou le barreau?

GASTON.

Qui parle de cela?

POIRIER.

Les ponts et chaussées peut-être? ou le professorat? car vous ne pensez pas tenir votre rang avec neuf mille francs de rente?

LE DUC.

Neuf mille francs de rentes?

POIRIER, à Gaston.

Dame! la bilan est facile à établir: vous avez reçu cinq cent mille francs de la dot de ma fille. La corbeille de noces et les frais d'installation en ont absorbé cent mille. Vous venez d'en donner deux cent dix-huit mille à vos créanciers, il vous en reste donc cent quatre-vingt-deux mille, qui, placés au taux légal, représentent neuf mille livres de rente... Est-ce clair? Est-ce avec ce revenu que vous nourrirez vos amis de carpes à la Lithuanienne et de volailles à la concordat? Croyez-moi, mon cher Gaston, restez chez moi, vous y serez encore mieux que chez vous. Pensez à vos enfants... qui ne seront pas fâchés de trouver un jour dans la poche du marquis de Presles les économies du bonhomme Poirier. A revoir, mon gendre, je vais régler le compte de monsieur Vatel. (Il sort.)

SCENE IV.

LE DUC, LE MARQUIS.

Ils se regardent un instant. Le duc éclate de rire.)

GASTON.

Tu trouves cela drôle, toi?

LE DUC.

Ma foi, oui! Voilà donc ce beau-père modeste et nourrissant comme les arbres à fruit? ce George Dandin? Tu as trouvé ton maître, mon fils; mais, au nom du ciel, ne fais pas cette piteuse mine. Regarde-toi, tu as l'air d'un paladin qui partait pour la croisade et que la pluie a fait rentrer! Ris donc un peu; l'aventure n'est pas tragique.

GASTON.

Tu as raison!... Parbleu! Monsieur Poirier, mon beau-père, vous me rendez là un service dont vous ne vous doutez pas.

LE DUC.

Un service?

GASTON.

Oui, mon cher, oui, j'allais tout simplement me couvrir de ridicule ; j'étais en chemin de devenir amoureux de ma femme... Heureusement monsieur Poirier m'arrête à la première station.

LE DUC.

Ta femme n'est pas responsable des sottises de monsieur Poirier. Elle est charmante.

GASTON.

Laisse-moi donc tranquille ! Elle ressemble à son père.

LE DUC.

Pas le moins du monde.

GASTON.

Je te dis qu'elle a un air de famille... je ne pourrais plus l'embrasser sans penser à ce vieux crocodile. Et puis, je voulais bien rester au coin du feu... mais du moment qu'on y met la marmite... (Il tire sa montre.) Bonsoir !

LE DUC.

Où vas-tu ?

GASTON.

Chez madame de Montjay : voilà deux heures qu'elle m'attend.

LE DUC.

Non, Gaston, n'y va pas.

GASTON.

Ah ! on veut me rendre la vie dure, ici ; on veut me mettre en pénitence...

LE DUC.

Écoute-moi donc !

GASTON.

Tu n'as rien à me dire.

LE DUC.

Et ton duel ?

GASTON.

Tiens ! c'est vrai... je n'y pensais plus.

LE DUC.

Tu te bats demain à deux heures, au bois de Vincennes.

GASTON.

Très-bien ! De l'humeur dont je suis, Pontgrimaud passera demain un joli quart d'heure.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VERDELET, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Vous sortez, mon ami ?

GASTON.

Oui, madame, je sors. (Il sort.)

VERDELET.

Dis donc, Toinon ? il ne paraît pas d'humeur aussi charmante que tu le disais.

ANTOINETTE.

Je n'y comprends rien...

LE DUC.

Il se passe ici des choses graves, madame.

ANTOINETTE.

Quoi donc ?...

LE DUC.

Votre père est ambitieux.

VERDELET.

Ambitieux !... Poirier ?

LE DUC.

Il avait compté sur le nom de son gendre pour arriver...

VERDELET.

A la pairie, comme monsieur Michaud ! (A part.) Vieux fou !

LE DUC.

Irrité du refus de Gaston, il cherche à se venger à coups d'épingle, et je crains bien que ce ne soit vous qui payiez les frais de la guerre.

ANTOINETTE.

Comment cela ?

VERDELET.

C'est bien simple... si ton père rend la maison odieuse à ton mari, il cherchera des distractions dehors.

ANTOINETTE.

Des distractions dehors?

LE DUC.

Monsieur Verdelet a mis le doigt sur le danger, et vous seule pouvez le prévenir. Si votre père vous aime, mettez-vous entre lui et Gaston. Obtenez la cessation immédiate des hostilités : rien n'est encore perdu... tout peut se réparer.

ANTOINETTE.

Rien n'est encore perdu! tout peut se réparer! Vous me faites trembler! Contre qui donc ai-je à me défendre?

LE DUC.

Contre votre père.

ANTOINETTE.

Non, vous ne me dites pas tout... Les torts de mon père ne m'enlèveraient pas mon mari en un jour... Il fait la cour à une femme, n'est-ce pas?

LE DUC.

Non, madame, mais...

ANTOINETTE.

Pas de ménagements, monsieur le duc... j'ai une rivale.

LE DUC.

Calmez-vous, madame.

ANTOINETTE.

Je le devine, je le sens, je le vois... Il est auprès d'elle.

LE DUC.

Non, madame, il vous aime.

ANTOINETTE.

Il ne me connaît que depuis une heure! Ce n'est pas à moi qu'il a senti le besoin de raconter sa colère... Il a été se plaindre ailleurs.

VERDELET.

Ne te bouleverse pas comme ça, Toinon; il a été prendre l'air, voilà tout. C'était mon remède quand Poirier m'exaspérait.

(Entre un domestique avec une lettre sur un plat d'argent.)

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pour monsieur le marquis.

ANTOINETTE.

Il est sorti ; mettez-la là. (Elle regarde la lettre. — A part.) Une écriture de femme ! (Haut.) De quelle part ?

LE DOMESTIQUE.

C'est le valet de pied de madame de Montjay qui l'a apportée.

(Il sort.)

ANTOINETTE, à part.

De madame de Montjay !

LE DUC.

Je verrai Gaston avant vous, madame ; si vous voulez, je lui remettrai cette lettre ?

ANTOINETTE.

Craignez-vous que je ne l'ouvre ?

LE DUC.

Oh ! madame !

ANTOINETTE.

Elle se sera croisée avec Gaston.

VERDELET.

Qu'est-ce que tu vas supposer là ? La maîtresse de ton mari n'aurait pas l'imprudence de lui écrire chez toi.

ANTOINETTE.

Pour ne point oser lui écrire chez moi, il faudrait qu'elle me méprisât bien ! D'ailleurs, je ne dis pas que ce soit sa maîtresse. Je dis qu'il lui fait la cour. Je le dis parce que j'en suis sûre.

LE DUC.

Je vous jure, madame...

ANTOINETTE.

L'oseriez-vous jurer sérieusement, monsieur le duc ?

LE DUC.

Mon serment ne vous prouverait rien, car un galant homme a le droit de mentir en pareil cas. Quoi qu'il en soit, madame, je vous ai prévenue du danger ; je vous ai indiqué le moyen d'y échapper, j'ai rempli mon devoir d'ami et d'honnête homme ; ne m'en demandez pas plus. (Il sort.)

SCÈNE VI.

ANTOINETTE VERDELET.

ANTOINETTE.

Ah ! je viens de perdre tout ce que j'avais gagné dans le cœur de Gaston... Il m'appelait marquise, il y a une heure.. mon père lui a rappelé brutalement que je suis mademoiselle Poirier.

VERDELET.

Eh bien ! est-ce qu'on ne peut pas aimer mademoiselle Poirier ?

ANTOINETTE.

Mon dévouement aurait fini par le toucher peut-être, ma tendresse par attirer la sienne ; il était déjà sur la pente insensible qui le conduisait à moi ! mon père lui fait rebrousser chemin ! Sa maîtresse ! Il est impossible qu'elle le soit déjà, n'est-ce pas Tony ? Est-ce que tu crois qu'elle l'est ?

VERDELET.

Moi ? pas du tout !

ANTOINETTE.

Qu'il lui fasse la cour depuis quelques jours, je le comprends ; mais pour être son amant, il faudrait qu'il eût commencé le lendemain de notre mariage, et ce serait infâme !

VERDELET.

Oui, mon enfant.

ANTOINETTE.

Il ne m'a pas épousée avec la certitude qu'il ne m'aimerait jamais... il n'a pas dû me condamner si vite.

VERDELET.

Non, sans doute.

ANTOINETTE.

Tu n'en as pas l'air bien sûr... es-tu fou, Tony, d'accueillir un soupçon si odieux ! Je te jure que mon mari est incapable d'une infamie. Réponds donc que c'est évident ! Le prends-tu pour un misérable ?

VERDELET.

Non pas!

ANTOINETTE.

Alors tu peux jurer qu'il est innocent... jure-le, mon bon Tony, jure-le!

VERDELET.

Je le jure! je le jure!

ANTOINETTE.

Pourquoi lui écrit-elle?

VERDELET.

Pour l'inviter à quelque soirée, tout simplement.

ANTOINETTE.

Une soirée bien pressée, puisqu'elle envoie l'invitation par un domestique. — Oh! quand je pense que le secret de ma destinée est enfermée sous ce pli... allons-nous-en... cette lettre m'attire... je suis tentée. (Elle la remet sur la table et reste immobile à la regarder.)

VERDELET.

Viens, tu as raison. (Elle ne bouge pas.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, POIRIER.

POIRIER.

Dis donc, fifille... Antoinette... (A Verdelet.) Qu'est-ce qu'elle regarde là, une lettre? (Il la prend.)

ANTOINETTE.

Laissez, mon père, c'est une lettre pour M. de Presles.

POIRIER, regardant l'adresse.

Jolie écriture! (Il la sent.) Ça ne sent pas le tabac. C'est une lettre de femme.

ANTOINETTE.

Oui, de madame de Montjay, je sais ce que c'est.

POIRIER.

Comme tu as l'air agité... Est-ce que tu as la fièvre? (Il lui prend la main.) Tu as la fièvre!

ANTOINETTE.

Non, mon père.

POIRIER.

Si fait! Il y a quelque chose. Voyons, parle.

ANTOINETTE.

Il n'y a rien, je vous assure...

VERDELET, bas à Poirier.

Laisse-la donc tranquille... elle est jalouse.

POIRIER.

Tu es jalouse? Est-ce que le marquis te ferait des traits, par hasard? Nom de nom! si je le savais!

ANTOINETTE.

Si vous m'aimez, mon père...

POIRIER.

Si je t'aime!

ANTOINETTE.

Ne tourmentez plus Gaston.

POIRIER.

Est-ce que je le tourmente? je fais des économies, voilà tout.

VERDELET.

Tu fais des taquineries, et elles retombent sur ta fille.

POIRIER.

Mêle-toi de ce qui te regarde. (A Antoinette.) Voyons, qu'est-ce qu'il t'a fait, ce monsieur? je veux le savoir.

ANTOINETTE, effrayée.

Rien... rien... n'allez pas le quereller, au nom du ciel!

POIRIER.

Pourquoi es-tu jalouse? Pourquoi mangeais-tu des yeux cette lettre? (Il la prend.) Est-ce que tu crois que madame de Montjay?..

ANTOINETTE.

Non, non...

POIRIER.

Elle le croit, n'est-ce pas, Verdelet?

VERDELET.

Elle suppose...

POIRIER.

Il est facile de s'en assurer. (Il rompt le cachet.)

ANTOINETTE.

Mon père!... le secret d'une lettre est sacré!

POIRIER.

Il n'y a de sacré pour moi que ton bonheur.

VERDELET.

Prends garde, Poirier!... Que dira ton gendre?

POIRIER.

Je me soucie bien de mon gendre! (Il ouvre la lettre.)

ANTOINETTE.

Ne lisez pas, au nom du ciel!

POIRIER.

Je lirai... Si ce n'est pas mon droit, c'est mon devoir. (Lisant.) « Cher Gaston... » Ah! le scélérat! (Il laisse tomber la lettre.)

ANTOINETTE.

C'est sa maîtresse!... Oh! mon Dieu!... (Elle tombe dans un fauteuil.)

POIRIER, prenant Verdelet au collet.

C'est toi qui m'as laissé faire ce mariage-là.

VERDELET.

C'est trop fort!

POIRIER.

Quand je t'ai consulté, pourquoi ne t'es-tu pas mis en travers? Pourquoi ne m'as-tu pas dit ce qui devait arriver?

VERDELET.

Je te l'ai dit vingt fois!... mais monsieur était ambitieux!

POIRIER.

Ça m'a bien réussi!

VERDELET.

Elle perd connaissance.

POIRIER.

Ah! mon Dieu!

VERDELET, à genoux devant Antoinette.

Toinon, mon enfant, reviens à toi...

POIRIER.

Ote-toi de là... Est-ce que tu sais ce qu'il faut lui dire ! (A genoux devant Antoinette.) Toinon, mon enfant, reviens à toi.

ANTOINETTE.

Ce n'est rien, mon père.

POIRIER.

Sois tranquille... je te débarrasserai de ce monstre.

ANTOINETTE.

Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour être éprouvée de la sorte ! Après trois mois de mariage ! Non ! le lendemain ! le lendemain ! Il ne m'a pas été fidèle un jour ! Il a couru chez cette femme en sortant de mes bras... Il n'avait donc pas senti battre mon cœur ? il n'avait donc pas compris que je me donnais à lui tout entière. Le malheureux ! j'en mourrai !

POIRIER.

Tu en mourras ?... je te le défends ! Qu'est-ce que je deviendrais, moi ! Ah ! le brigand !... Où vas-tu ?

ANTOINETTE.

Chez moi.

POIRIER.

Veux-tu que je t'accompagne ?

ANTOINETTE.

Merci, mon père.

VERDELET, à Poirier.

Laissons-la pleurer seule... les larmes la soulageront.

SCÈNE VIII.

POIRIER, VERDELET.

POIRIER.

Quel mariage ! quel mariage ! (Il se promène en se donnant des coups de poing.)

VERDELET.

Calme-toi, Poirier... tout peut se réparer. Notre devoir, maintenant, c'est de rapprocher ces deux cœurs.

POIRIER.

Mon devoir, je le connais, et je le ferai (*Il ramasse la lettre.*

VERDELET.

Je t'en supplie, pas de coup de tête!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GASTON.

POIRIER.

Vous cherchez quelque chose, monsieur?

GASTON.

Oui, une lettre.

POIRIER.

De madame de Montjay. Ne cherchez pas, elle est dans ma poche.

GASTON.

L'auriez-vous ouverte, par hasard?

POIRIER.

Oui, monsieur, je l'ai ouverte.

GASTON.

Vous l'avez ouverte? Savez-vous bien, monsieur, que c'est une indignité? que c'est l'action d'un malhonnête homme.

VERDELET.

Monsieur le marquis!... Poirier!

POIRIER.

Il n'y a qu'un malhonnête homme ici, c'est vous!

GASTON.

Pas de reproches! En me volant le secret de mes fautes, vous avez perdu le droit de les juger! Il y a quelque chose de plus inviolable que la serrure d'un coffre-fort, monsieur, c'est le cachet d'une lettre, car il ne se défend pas.

VERDELET, *à Poirier.*

Qu'est-ce que je te disais?

POIRIER.

C'est trop fort. Un père n'aurait pas le droit!... Mais je suis

bien bon de répondre! Vous vous expliquerez devant les tribunaux, monsieur le marquis.

VERDELET.

Les tribunaux!

POIRIER.

Ah! vous croyez qu'on peut impunément apporter dans nos familles l'adultère et le désespoir? Un bon procès, monsieur! un procès en séparation de corps!

GASTON.

Un procès? où cette lettre sera lue?

POIRIER.

En public, oui, monsieur, en public.

VERDELET.

Es-tu fou. Poirier? un pareil scandale!

GASTON.

Mais, vous ne songez pas que vous perdez une femme!

POIRIER.

Vous allez me parler de son honneur peut-être?

GASTON.

Oui, de son honneur, et si ce n'est pas assez pour vous, sachez qu'il y va de sa ruine...

POIRIER.

Tant mieux, morbleu, j'en suis ravi! Elle ne sera jamais trop punie, celle-là!

GASTON.

Monsieur...

POIRIER.

En voilà une, par exemple, qui n'intéressera personne! Prendre le mari d'une pauvre jeune femme après trois mois de mariage!

GASTON.

Elle est moins coupable que moi, n'accusez que moi...

POIRIER.

Si vous croyez que je ne vous méprise pas comme le dernier des derniers!... N'êtes-vous pas honteux? sacrifier une femme charmante... Que lui reprochez-vous? Trouves-lui un défaut, un

seul, pour vous excuser ! Un cœur d'or ! des yeux superbes ! Et une éducation ! Tu sais ce qu'elle m'a coûté, Verdelet !

VERDELET.

Modère-toi, de grâce...

POIRIER.

Crois-tu que je ne me modère pas ? Si je m'écoutais !... mais non... il y a des tribunaux... je vais chez mon avoué.

GASTON.

Attendez jusqu'à demain, monsieur, je vous en supplie... donnez-vous le temps de la réflexion.

POIRIER.

C'est tout réfléchi.

GASTON, à Verdelet.

Aidez-moi à prévenir un malheur irréparable, monsieur.

VERDELET.

Ah ! vous ne le connaissez pas !

GASTON, à Poirier.

Prenez garde, monsieur. Je dois sauver cette femme, je dois la sauver à tout prix... Comprenez donc que je suis responsable de tout !

POIRIER.

Je l'entends bien ainsi.

GASTON.

Vous ne savez pas jusqu'où le désespoir pourrait m'emporter !

POIRIER.

Des menaces ?

GASTON.

Oui ! des menaces ; rendez-moi cette lettre, vous ne sortirez pas !

POIRIER.

De la violence ! faut-il que je sonne mes gens ?

GASTON.

C'est vrai ! ma tête se perd. Écoutez-moi, du moins. Vous n'êtes pas méchant, c'est la colère, c'est la douleur qui vous

POIRIER.

Colère légitime, douleur respectable!

GASTON.

Oui, monsieur, je reconnais mes fautes, je les déplore... mais si je vous jurais de ne plus revoir madame de Montjay, si je vous jurais de consacrer ma vie au bonheur de votre fille?

POIRIER.

Ce serait la seconde fois que vous le jureriez... Finissons!

GASTON.

Arrêtez! vous aviez raison ce matin, c'est le désœuvrement qui m'a perdu.

POIRIER.

Ah! vous le reconnaissez, maintenant!

GASTON.

Eh bien, si je prenais un emploi?...

POIRIER.

Un emploi? vous?

GASTON.

Vous avez le droit de douter de ma parole, je le sais; mais gardez cette lettre, et si je manque à mes engagements, vous serez toujours à temps...

VERDELET.

Voyons, Poirier, c'est une garantie, cela.

POIRIER.

Une garantie de quoi?

VERDELET.

De sa fidélité à ses promesses: il ne verra plus cette dame; il prendra un emploi; il se consacrera au bonheur de ta fille.. Que peux-tu lui demander de plus?

POIRIER.

J'entends bien... mais qui me répondrait?...

VERDELET.

La lettre! parbleu, la lettre!

POIRIER.

C'est vrai, oui, c'est vrai.

VERDELET.

Eh bien! tu acceptes? Tout vaut mieux qu'une séparation.

POIRIER.

Ce n'est pas tout à fait mon avis.... Cependant puisque tu l'exiges... (Au marquis.) Je souscris pour ma part, monsieur, au traité que vous m'offrez... Il ne reste plus qu'à le soumettre à ma fille.

VERDELET.

Oh! ce n'est pas ta fille qui demandera du scandale.

POIRIER.

Allons la trouver. (A Gaston.) Croyez bien, monsieur, qu'en tout ceci je ne consulte que le bonheur de mon enfant. Pour que vous n'ayez pas le droit d'en douter, je vous déclare d'avance que je n'attends plus rien de vous, que je n'accepterai rien, et resterai Gros-Jean comme devant.

VERDELET.

C'est bien, Poirier.

POIRIER, à Verdelet.

A moins pourtant qu'il ne rende ma fille si heureuse... si heureuse!... Ils sortent.

SCÈNE X.

GASTON, seul.

Tu l'as voulu, marquis de Presles! Est-ce assez d'humiliations! Ah! madame de Monjay!... En ce moment mon sort se décide. Que vont-ils me rapporter? Ma condamnation ou celle de cette infortunée? la honte ou le remords? Et tout cela pour une fantaisie d'un jour! Tu l'as voulu, marquis de Perles... n'accuse que toi. (Il reste absorbé.)

SCENE XI.

GASTON, LE DUC.

LE DUC, entrant, et frappant sur l'épaule de Gaston.

Qu'as-tu donc?

GASTON.

Tu sais ce que mon beau-père me demandait ce matin ?

LE DUC.

Eh bien ?

GASTON.

Si on te disait que j'y consens?

LE DUC.

Je répondrais que c'est impossible.

GASTON.

C'est pourtant la vérité.

LE DUC.

Es-tu fou ? Tu le disais toi-même, s'il est un homme qui n'ait pas le droit...

GASTON.

Il le faut... Mon beau-père a ouvert une lettre de madame de Montjay ; dans sa colère, il voulait la porter chez son avoué, et, pour l'arrêter, j'ai dû me mettre à sa discrétion.

LE DUC.

Pauvre ami ! dans quel abîme as-tu roulé !

GASTON.

Ah ! si Pontgrimaud me tuait demain, quel service il me rendrait !

LE DUC.

Voyons, voyons, pas de ces idées-là !

GASTON.

Cela arrangerait tout.

LE DUC.

Tu n'as que vingt-cinq ans, ta vie peut être belle encore.

GASTON.

Ma vie ?... Regarde où j'en suis : ruiné, esclave d'un beau-père dont le despotisme s'autorisera de mes fautes, mari d'une femme que j'ai blessée au cœur et qui ne l'oubliera jamais !... Tu dis que ma vie peut être belle encore !... Mais je suis dégoûté de tout et de moi-même !... Mes étourderies, mes sottises, mes égarements m'ont amené à ce point que tout me manque à la fois : la liberté, le bonheur domestique, l'estime du monde et la mienne propre !... Quelle pitié !...

LE DUC.

Du courage, mon ami; ne te laisse pas abattre!

GASTON, se levant.

Oui, je suis un lâche! Un gentilhomme a le droit de tout perdre, fors l'honneur.

LE DUC.

Que veux-tu faire?

GASTON.

Ce que tu ferais à ma place.

LE DUC.

Non, je ne me tuerais pas!

GASTON.

Tu vois bien que si, puisque tu m'as compris... Tais-toi!... je n'ai plus que mon nom, et je veux le garder intact... On vient.

SCENE XII.

LES MÊMES, POIRIER, ANTOINETTE ET VERDELET.

ANTOINETTE.

Non, mon père, non, c'est impossible!... Tout est fini entre monsieur de Presles et moi!

VERDELET.

Je ne te reconnais plus là, mon enfant.

POIRIER.

Mais puisque je te dis qu'il prendra une occupation! qu'il ne reverra jamais cette femme! qu'il te rendra heureuse!

ANTOINETTE.

Il n'y a plus de bonheur pour moi! Si monsieur de Presles ne m'a pas aimée librement, croyez-vous qu'il m'aimera par contrainte?

POIRIER, au marquis.

Parlez donc, Monsieur!

ANTOINETTE.

Monsieur de Presles se tait; il sait que je ne croirais pas à

ses protestations. Il sait aussi que tout lien est rompu entre nous, et qu'il ne peut plus être qu'un étranger pour moi... Reprenons donc tous les deux ce que la loi peut nous rendre de liberté.... Je veux une séparation, mon père. Donnez-moi cette lettre : c'est à moi, à moi seule, qu'il appartient d'en faire usage ! Donnez-la-moi !

POIRIER.

Je t'en supplie, mon enfant, pense au scandale qui va nous éclabousser tous.

ANTOINETTE.

Il ne salira que les coupables !

VERDELET.

Pense à cette femme que tu vas perdre à jamais...

ANTOINETTE.

A-t-elle eu pitié de moi?... Mon père, donnez-moi cette lettre. Ce n'est pas votre fille qui vous la demande, c'est la marquise de Presle outragée.

POIRIER.

La voilà... Mais puisqu'il prendrait une occupation...

ANTOINETTE.

Donnez. (Au marquis.) Je tiens ma vengeance, monsieur, elle ne saurait m'échapper. Vous aviez engagé votre honneur pour sauver votre maîtresse, je le dégage et vous le rends. (Elle déchire la lettre et la jette au feu.)

POIRIER.

Eh bien ! qu'est-ce qu'elle fait?

ANTOINETTE.

Mon devoir !

VERDELET.

Brave enfant ! (Il l'embrasse.)

LE DUC.

Noble cœur !

GASTON.

Oh ! madame, comment vous exprimer?... Orgueilleux que

j'étais ! je croyais m'être mésallié... vous portez mon nom mieux que moi ! Ce ne sera pas trop de toute ma vie pour réparer le mal que j'ai fait.

ANTOINETTE.

Je suis veuve, monsieur... (Elle prend le bras de Verdelet pour sortir la toile tombe.)

ACTE QUATRIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

VERDELET, ANTOINETTE, POIRIER.

Antoinette est assise entre Verdelet et Poirier.

VERDELET.

Je te dis que tu l'aimes encore.

POIRIER.

Et moi, je te dis que tu le hais.

VERDELET.

Mais non, Poirier...

POIRIER.

Mais si!... Ce qui s'est passé hier ne te suffit pas, tu voudrais que ce vaurien m'enlevât ma fille à présent?

VERDELET.

Je voudrais que l'existence d'Antoinette ne fût pas à jamais perdue, et à la façon dont tu t'y prends...

POIRIER.

Je m'y prends comme il me plaît, Verdelet... Ça t'est facile de faire le bon apôtre, tu n'es pas à couteau tiré avec le marquis, toi! une fois qu'il aurait emmené sa femme, tu serais toujours fourré chez elle, et pendant ce temps, je vivrais dans mon trou, seul, comme un chat-huant... voilà ton rêve! Oh! je te connais, va! Égoïste comme tous les vieux garçons!...

VERDELET.

Prends garde, Poirier! Es-tu sûr qu'en poussant les choses à l'extrême, tu n'obéisses pas toi-même à un sentiment d'égoïsme?...

POIRIER.

Nous y voilà! C'est moi qui suis l'égoïste ici! parce que je défends le bonheur de ma fille! parce que je ne veux pas que

mon gueux de gendre m'arrache mon enfant pour la torturer! (*A sa fille.*) Mais dis donc quelque chose!... 'ça te regarde plus que moi.

ANTOINETTE.

Je ne l'aime plus, Tony. Il a tué dans mon cœur tout ce qui fait l'amour.

POIRIER.

Ah!

ANTOINETTE.

Je ne le hais pas, mon père; il m'est indifférent, je ne le connais plus.

POIRIER.

Ça me suffit.

VERDELET.

Mais, ma pauvre Toinon, tu commences la vie à peine. As-tu jamais réfléchi sur la destinée d'une femme séparée de son mari? T'es-tu jamais demandé?...

POIRIER.

Ah! Verdelet, fais-nous grâce de tes sermons! Elle sera, pardieu, bien à plaindre avec son bonhomme de père qui n'aura plus d'autre ambition que de l'aimer et de la dorloter! Tu verras, fifille, quelle bonne petite existence nous mènerons à nous deux... (*Montrant Verdelet.*) A nous trois! car je vaux mieux que toi, gros égoïste!... Tu verras comme nous t'aimerons, comme nous te câlinerons! Ce n'est pas nous qui te planterons là pour courir après des comtesses!... Allons, faites tout de suite une risette à ce père... dites que vous serez heureuse avec lui.

ANTOINETTE.

Oui, mon père, bien heureuse.

POIRIER.

Tu l'entends, Verdelet?

VERDELET.

Oui, oui.

POIRIER.

Quant à ton garnement de mari... tu as été trop bonne pour lui, ma fille... nous le tenions!... Enfin!... Je lui servirai une pension de mille écus, et il ira se faire pendre ailleurs.

ANTOINETTE.

Ah ! qu'il prenne tout, qu'il emporte tout ce que je possède!

POIRIER.

Non pas !

ANTOINETTE.

Je ne demande qu'une chose, c'est de ne jamais le revoir.

POIRIER.

Il entendra parler de moi sous peu... Je viens de lui décocher un dernier trait.

ANTOINETTE

Qu'avez-vous fait ?

POIRIER.

Hier, en te quittant, je suis allé avec Verdelet chez mon notaire.

ANTOINETTE.

Eh bien ?

POIRIER.

J'ai mis en vente le château de Presles, le château de messieurs ses pères.

ANTOINETTE.

Vous avez fait cela ? Et toi, Tony, tu l'as laissé faire ?

VERDELET, bas à Antoinette.

Sois tranquille.

POIRIER.

Oui, oui. La bande noire a bon nez, et j'espère qu'avant un mois, ce vestige de la féodalité ne souillera plus le sol d'un peuple libre. Sur son emplacement, on plantera des betteraves. Avec ses matériaux, on bâtira des chaumières pour l'homme utile, pour le laboureur, pour le vigneron. Le parc de ses pères, on le rasera, on le sciera en petits morceaux, on le brûlera dans la cheminée des bons bourgeois qui ont gagné de quoi acheter du bois. J'en ferai venir quelques stères pour ma consommation personnelle.

ANTOINETTE.

Mais il croira que c'est une vengeance...

POIRIER.

aura raison.

ANTOINETTE.

Il croira que c'est moi....

VERDELET, bas à Antoinette.

Sois donc tranquille, mon enfant.

POIRIER.

Je vais voir si les affiches sont prêtes, des affiches énormes dont nous couvrirons les murs de Paris. — A vendre, le château de Presles!

VERDELET.

Il est peut-être déjà vendu.

POIRIER.

Depuis hier au soir? Allons donc! je vais chez l'imprimeur.

SCÈNE II.

VERDELET, ANTOINETTE.

VERDELET.

Ton père est absurde! si on le laissait faire, il rendrait tout rapprochement impossible entre ton mari et toi.

ANTOINETTE.

Qu'espères-tu donc, mon pauvre Tony? Mon amour est tombé de trop haut pour pouvoir se relever jamais. Tu ne sais pas ce que monsieur de Presles était pour moi...

VERDELET.

Mais si, mais si, je le sais.

ANTOINETTE.

Ce n'était pas seulement un mari, c'était un maître dont j'aurais été fière d'être la servante. Je ne l'aimais pas seulement, je l'admirais comme le représentant d'un autre âge. Ah! Tony, quel réveil!

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur le marquis demande si madame peut le recevoir?

ANTOINETTE.

Non.

VERDELET.

Reçois-le, mon enfant. (Au domestique.) Monsieur le marquis peut entrer. (Le domestique sort.)

ANTOINETTE.

A quoi bon ? (Le marquis entre.)

GASTON.

Rassurez-vous, madame, vous n'aurez pas longtemps l'ennui de ma présence. Vous l'avez dit hier, vous êtes veuve, et je suis trop coupable pour ne pas sentir que votre arrêt est irrévocable. Je viens vous dire adieu.

VERDELET.

Comment, monsieur ?

GASTON.

Oui, monsieur, je prends le seul parti honorable qui me reste, et vous êtes homme à le comprendre.

VERDELET.

Mais, monsieur...

GASTON.

Je vous entends... Ne craignez rien de l'avenir, et rassurez Monsieur Poirier. J'ai un état, celui de mon père : soldat. Je pars demain pour l'Afrique avec monsieur de Montmeyran, qui me sacrifie son congé.

VERDELET, bas à Antoinette.

C'est un homme de cœur.

ANTOINETTE, de même.

Je n'ai jamais dit qu'il fût lâche.

VERDELET.

Voyons, mes enfants... ne prenez pas de résolutions extrêmes... Vos torts sont bien grands, monsieur le marquis, mais vous ne demandez qu'à les réparer, j'en suis sûr.

GASTON.

Ah ! s'il était une expiation ! (Un silence.) Il n'en est pas, monsieur. (A Antoinette.) Je vous laisse mon nom, madame, vous le garderez sans tache. J'emporte le remords d'avoir troublé votre vie, mais vous êtes jeune, vous êtes belle, et la guerre a d'heureux hasards.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

Je viens te chercher.

GASTON.

Allons ! (Tendant la main à Verdelet.) Adieu, monsieur Verdelet. (Ils s'embrassent.) Adieu, madame, adieu pour toujours.

LE DUC.

Pour toujours ! Il vous aime, madame.

GASTON.

Tais-toi !

VERDELET.

Il vous aime éperdument... En sortant de l'abîme dont vous l'avez tiré, ses yeux se sont ouverts, il vous a vue telle que vous êtes.

ANTOINETTE.

Mademoiselle Poirier l'emporte sur madame de Montjay !.. quel triomphe !...

VERDELET.

Ah ! tu es cruelle !

GASTON.

C'est justice, monsieur. Elle était digne de l'amour le plus pur, et je l'ai épousée pour son argent. J'ai fait un marché ! un marché que je n'ai pas même eu la probité de tenir. (A Antoinette.) Oui, le lendemain de notre mariage, je vous sacrifiais, par forfanterie de vice, à une femme qui ne vous vaut pas. C'était trop peu de votre jeunesse, de votre grâce, de votre pureté : pour éclairer ce cœur aveugle, il vous a fallu en un jour me sauver deux fois l'honneur. Quelle âme assez basse pour résister à tant de dévouement, et que prouve mon amour, qui puisse me relever à vos yeux ! En vous aimant, je fais ce que tout homme ferait à ma place; en vous méconnaissant, j'ai fait ce que n'eût fait personne. Vous avez raison, madame, méprisez un cœur indigne de vous; j'ai tout perdu, jusqu'au droit de me plaindre, et je ne me plains pas... Viens, Hector.

LE DUC.

Attends... Savez-vous où il va, madame? Sur le terrain.

VERDELET ET ANTOINETTE.

Sur le terrain?

GASTON.

Que fais-tu?

LE DUC.

Puisque ta femme ne t'aime plus, on peut bien lui dire... Oui, madame, il va se battre.

ANTOINETTE.

Ah! Tony, sa vie est en danger...

LE DUC.

Que vous importe, madame? Tout n'est-il pas rompu entre vous?

ANTOINETTE.

Oui, oui, je le sais, tout est rompu... Monsieur de Presles peut disposer de sa vie... il ne me doit plus rien...

LE DUC, à Gaston.

Allons, viens... (Ils vont jusqu'à la porte.)

ANTOINETTE.

Gaston!

LE DUC.

Tu vois bien qu'elle t'aime encore!

GASTON, se jetant à ses pieds.

Ah! madame, s'il est vrai, si je ne suis pas sorti tout à fait de votre cœur, dites un mot... donnez-moi le désir de vivre.

(Entre Poirier.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, POIRIER.

POIRIER.

Qu'est-ce que vous faites donc là, monsieur le marquis?

ANTOINETTE.

Il va se battre!

POIRIER.

Un duel ! cela t'étonne ? Les maîtresses, les duels, tout cela se tient. Qui a terre a guerre.

ANTOINETTE.

Que voulez-vous dire, mon père ?... Supposeriez-vous ?...

POIRIER.

J'en mettrais ma main au feu.

ANTOINETTE.

Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, monsieur ? Vous ne répondez pas ?

POIRIER.

Crois-tu qu'il aura la franchise de l'avouer ?

GASTON.

Je ne sais pas mentir, madame. Ce duel est tout ce qui reste d'un passé odieux.

POIRIER.

Il a l'impudence d'en convenir ! Quel cynisme !

ANTOINETTE.

Et on me dit que vous m'aimez !... Et j'étais prête à vous pardonner au moment où vous alliez vous battre pour votre maîtresse !... On faisait de cette dernière offense un piége à ma faiblesse... Ah ! monsieur le duc !

LE DUC.

Il vous l'a dit, madame, ce duel est le reliquat d'un passé qu'il déteste et qu'il voudrait anéantir,

VERDELET, au marquis.

Eh bien, Monsieur, c'est bien simple ; si vous n'aimez plus madame de Montjay, ne vous battez pas pour elle.

GASTON.

Quoi ! monsieur, faire des excuses !

VERDELET.

Il s'agit de donner à Antoinette une preuve de votre sincérité ; c'est la seule que vous puissiez lui offrir. D'ailleurs, ne lui demandiez-vous pas tout à l'heure, comme une grâce, de vous imposer une expiation ? Le temps était la seule épreuve à laquelle on pût vous soumettre. Ne devez-vous pas être heureux d'un

sacrifice qui vous acquitte en un instant? Celui qu'on vous demande est très-grand, je le sais; mais, s'il l'était moins, pourrait-il racheter vos torts?

POIRIER, à part.

Voilà cet imbécile qui va les raccommoder, maintenant!

GASTON.

Je ferais avec joie le sacrifice de ma vie pour réparer mes fautes, mais celui de mon honneur, la marquise de Presles ne l'accepterait pas.

ANTOINETTE.

Et si vous vous trompiez, monsieur? si je vous le demandais?

GASTON.

Quoi, madame, vous exigeriez!...

ANTOINETTE.

Que vous fassiez pour moi presque autant que pour madame de Montjay? Oui, Monsieur. Vous consentiez pour elle à renier le passé de votre famille, et vous ne renonceriez pas pour moi à un duel... à un duel qui m'offense? Comment croirai-je à votre amour, s'il est moins fort que votre vanité?

POIRIER.

D'ailleurs, vous serez bien avancé quand vous aurez attrapé un mauvais coup! Croyez-moi, prudence est mère de sûreté.

VERDELET, à part.

Vieux serpent!

GASTON.

Voilà ce qu'on dirait, madame.

ANTOINETTE.

Qui oserait douter de votre courage? N'avez-vous pas fait vos preuves?

POIRIER.

Et que vous importe l'opinion d'un tas de godelureaux? Vous aurez l'estime de mes amis, cela doit vous suffire.

GASTON.

Vous le voyez, madame, on rirait de moi, vous n'aimeriez pas longtemps un homme ridicule.

LE DUC.

Personne ne rira de toi. C'est moi qui porterai tes excuses sur le terrain, et je te promets qu'elles n'auront rien de plaisant.

GASTON.

Comment, tu es aussi d'avis?...

LE DUC.

Oui, mon ami; ton duel n'est pas de ceux qu'il ne faut pas arranger, et le sacrifice dont se contente ta femme ne touche qu'à ton amour-propre.

GASTON.

Des excuses, sur le terrain!...

POIRIER.

J'en ferais, moi...

VERDELET.

Décidément, Poirier, tu veux forcer ton gendre à se battre?

POIRIER.

Moi, je fais tout ce que je peux pour l'en empêcher.

LE DUC.

Allons, Gaston, tu n'as pas le droit de refuser cette marque d'amour à ta femme.

GASTON.

Eh bien!... Non!... c'est impossible.

ANTOINETTE.

Mon pardon est à ce prix.

GASTON.

Reprenez-le donc, madame, je ne porterai pas loin mon désespoir.

POIRIER.

Ta, ra, ta, ta. Ne l'écoute pas, fifille; quand il aura l'épée à la main, il se défendra malgré lui. C'est comme un maître nageur qui veut se noyer : une fois dans l'eau, le diable ne l'empêcherait pas de tirer sa coupe.

ANTOINETTE.

Si madame de Montjay vous défendait de vous battre, vous lui obéiriez. Adieu.

GASTON.

Antoinette... au nom du ciel!...

LE DUC.

Elle a mille fois raison.

GASTON.

Des excuses ! moi !

ANTOINETTE.

Ah ! vous n'avez que de l'orgueil !

LE DUC.

Voyons, Gaston, fais-toi violence. Je te jure que moi, à ta place, je n'hésiterais pas.

GASTON.

Eh bien... A un Pontgrimaud !... Va sans moi.

LE DUC, *à Antoinette.*

Eh bien ! madame, êtes-vous contente de lui?

ANTOINETTE.

Oui, Gaston, tout est réparé. Je n'ai plus rien à vous pardonner, je vous crois, je suis heureuse, je vous aime. (*Le marquis reste immobile, la tête basse. — Antoinette va à son mari, lui prend la tête dans ses mains et l'embrasse au front.*) Et, maintenant, va te battre, va !...

GASTON.

Oh ! chère femme, tu as le cœur de ma mère !

ANTOINETTE.

Celui de la mienne, monsieur...

POIRIER, *à part.*

Que les femmes sont bêtes, mon Dieu !

GASTON, *au duc.*

Allons ! vite ! nous arriverons les derniers.

ANTOINETTE.

Vous tirez bien l'épée, n'est-ce pas?

LE DUC.

Comme Saint-George, madame, et un poignet d'acier ! Monsieur Poirier, priez pour Pontgrimaud.

ANTOINETTE, *à Gaston.*

N'allez pas tuer ce pauvre jeune homme, au moins.

GASTON.

Il en sera quitte pour une égratignure, puisque tu m'aimes. Partons, Hector. (*Entre un domestique avec une lettre sur un plat d'argent.*)

ANTOINETTE.

Encore une lettre?

GASTON.

Ouvrez-la vous-même.

ANTOINETTE.

C'est la première, monsieur.

GASTON.

Oh! j'en suis sûr.

ANTOINETTE ouvre la lettre.

C'est de monsieur de Pontgrimaud.

GASTON.

Bah!

ANTOINETTE, lisant.

« Mon cher marquis. »

GASTON.

Faquin!

ANTOINETTE.

« Nous avons fait tous les deux nos preuves. »

GASTON.

Dans un genre différent.

ANTOINETTE.

« Je n'hésite donc pas à vous dire que je regrette un moment de vivacité. »

GASTON.

Oui, de vivacité de ma part.

ANTOINETTE.

« Vous êtes le seul homme du monde à qui je consentisse à faire des excuses. »

GASTON.

Vous me flattez, monsieur.

ANTOINETTE.

« Et je ne doute pas que vous les acceptiez aussi galamment qu'elles vous sont faites.

GASTON.

Ni plus ni moins.

ANTOINETTE.

« Tout à vous de cœur.

« VICOMTE DE PONTGRIMAUD,

LE DUC.

Il n'est pas vicomte, il n'a pas de cœur, il n'a pas de Pont ; mais il est Grimaud, sa lettre finit bien.

VERDELET, à Gaston.

Tout s'arrange pour le mieux, mon cher enfant : j'espère que vous voilà corrigé ?

GASTON.

A tout jamais, cher monsieur Verdelet. A partir d'aujourd'hui, j'entre dans la vie sérieuse et calme ; et, pour rompre irrévocablement avec les folies de mon passé, je vous demande une place dans vos bureaux.

VERDELET.

Dans mes bureaux ! vous ! un gentilhomme !

GASTON.

Ne dois-je pas nourrir ma femme ?

LE DUC.

Tu feras comme les nobles bretons qui déposaient leur épée au parlement avant d'entrer dans le commerce, et qui venaient la reprendre après avoir rétabli leur maison.

VERDELET.

C'est bien, monsieur le marquis.

POIRIER, à part.

Exécutons-nous. (Haut.) C'est très-bien, mon gendre, voilà des sentiments véritablement libéraux. Vous étiez digne d'être un bourgeois. Nous pouvons nous entendre, faisons la paix et restez chez moi.

GASTON.

Faisons la paix, je le veux bien, monsieur. Quant à rester ici, c'est autre chose. Vous m'avez fait comprendre le bonheur du charbonnier qui est maître chez lui. Je ne vous en veux pas, mais je m'en souviendrai.

POIRIER.

Et vous emmenez ma fille ? vous me laissez seul dans mon coin ?

ANTOINETTE.

J'irai vous voir, mon père.

GASTON.

Et vous serez toujours le bienvenu chez moi.

POIRIER.

Ma fille va être la femme d'un commis-marchand!

VERDELET.

Non, Poirier; ta fille sera châtelaine de Presles. Le château est vendu depuis ce matin, et, avec la permission de ton mari, Toinon, ce sera mon cadeau de noces.

ANTOINETTE.

Bon Tony!... Vous me permettez d'accepter, Gaston?

GASTON.

Monsieur Verdelet est de ceux envers qui la reconnaissance est douce.

VERDELET.

Je quitte le commerce, je me retire chez vous, monsieur le marquis, si vous le trouvez bon, et nous cultiverons vos terres ensemble : c'est un métier de gentilhomme.

POIRIER.

Eh bien, et moi? on ne m'invite pas?... Tous les enfants sont des ingrats, mon pauvre père avait raison.

VERDELET.

Achète une propriété, et viens vivre auprès de nous.

POIRIER.

Tiens, c'est une idée.

VERDELET.

Pardieu! tu n'as que cela à faire, car tu es guéri de ton ambition... je pense.

POIRIER.

Oui, oui. (A part.) Nous sommes en quarante-six. Je serai député de l'arrondissement de Presles en quarante-sept... et pair de France en quarante-huit.

IMPRIMERIE D. BARDIN ET Cie, A SAINT-GERMAIN

MADEMOISELLE

DE

LA SEIGLIÈRE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à la Comédie-Française,
le 4 novembre 1851

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

LE GENDRE DE M. POIRIER

Comédie en quatre actes, en prose

LA PIERRE DE TOUCHE

Comédie en cinq actes, en prose

LA CHASSE AU ROMAN

Comédie en trois actes, en prose

JEAN DE THOMMERAY

Comédie en cinq actes, en prose

(Ces quatre pièces en collaboration avec M. Émile AUGIER)

LA MAISON DE PENARVAN

Comédie en quatre actes, en prose

MARCEL

Drame en un acte

1926-82 — Imprimerie D. Bardin et Cie, à Saint-Germain.

MADEMOISELLE

DE

LA SEIGLIÈRE

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

JULES SANDEAU

De l'Académie française

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LEVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1883

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE LA SEIGLIÈRE. . . .	MM. SANSON.
DES TOURNELLES, avocat.	REGNIER.
RAOUL DE VAUBERT.	DELAUNAY.
BERNARD.	MAILLART.
JASMIN, valet de chambre du marquis. .	MATHIEN.
LA BARONNE DE VAUBERT.	Mmes NATHALIE.
HÉLÈNE, fille du marquis de la Seiglière.	Mme BROHAN.

La scène se passe en 1817, *au château de la Seiglière, dans le Poitou.*

Les indications de droite et de gauche sont prises dans la salle; les personnages sont inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre qu'ils occupent : le premier inscrit au nº 1, tient la première place à gauche.

MADEMOISELLE

DE

LA SEIGLIÈRE

ACTE PREMIER

Un petit salon du château de La Seiglière, au rez-de-chaussée ; porte au fond ; deux portes latérales au second plan de chaque côté du théâtre ; à droite au premier plan, une porte-fenêtre donnant sur un parterre ; à gauche, en regard sur le même plan, une cheminée avec une pendule ; au fond, à gauche, une table toute dressée, avec un déjeuner servi : derrière cette table, une console sur laquelle est un flacon de vin d'Espagne, un verre à pied et une assiette de biscuits. — A gauche, au premier plan, une table Louis XV, des livres, une sonnette ; à droite, sur le même plan, un petit guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE

JASMIN, UN JEUNE HOMME.

(*La porte du fond s'ouvre, et un domestique essaie par ses observations d'empêcher un jeune homme d'entrer plus avant.*)

JASMIN.

Mais, encore une fois, Monsieur, monsieur le marquis de La Seiglière est à peine levé, et n'est jamais visible à pareille heure.

LE JEUNE HOMME, *s'asseyant à droite.*

C'est bien, j'attendrai.

JASMIN.

Ici !.. mais c'est impossible !... le déjeuner est servi.

LE JEUNE HOMME.

C'est pour affaire.

JASMIN.

Pour affaire !... raison de plus. Quand monsieur le marquis de La Seiglière déjeune, il n'y a pour lui qu'une affaire au monde, c'est son déjeuner. Si Monsieur veut passer dans le parc, il y a

sur le bord de l'étang un bien joli monument, qui fait l'admiration de tout notre département de la Vienne.

LE JEUNE HOMME, *qui n'a pas écouté.*

Hein!... vous dites?...

JASMIN.

Je dis, Monsieur, que monsieur le marquis va descendre, et que s'il vous trouve ici, il me chassera.

LE JEUNE HOMME, *se levant.*[1]

C'est différent!... J'attendrai dans le parc.

JASMIN, *à part.*

C'est bien heureux! (*Haut.*) Monsieur veut-il que je le conduise du côté de l'étang?

LE JEUNE HOMME.

C'est inutile, je sais le chemin.

JASMIN, *étonné.*

Ah!... Quel nom annoncerai-je à monsieur le marquis?

LE JEUNE HOMME, *après une courte réflexion.*

Aucun. Je repasserai dans une heure.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE II.

JASMIN, *seul.*

Ah bien, oui, dans une heure!... Dans une heure, monsieur le marquis partira pour la chasse, et comme c'est probable qu'il s'amusera à l'écouter! Mais le voici avec sa fille... l'œil vif, le teint frais et l'air plus gaillard encore que d'habitude...

SCÈNE III.

JASMIN, LE MARQUIS, HÉLÈNE, *appuyée au bras de son père.*

LE MARQUIS. (*Ils entrent par la porte de droite.*)

Ah! Jasmin... c'est toi?... Eh bien! est-ce que madame la baronne de Vaubert n'est pas arrivée?

JASMIN.

Non, monsieur le marquis... mais il y a là quelqu'un...

1. Le Jeune Homme, Jasmin.

LE MARQUIS.

C'est étrange!... Elle qui se vante d'être plus matinale que moi!... Elle n'a pourtant qu'à traverser l'allée de tilleuls qui sépare nos deux châteaux. Aurait-elle oublié sa promesse de suivre en calèche la chasse de ce jour?

HÉLÈNE.

Mon père, madame de Vaubert était hier soir un peu souffrante.

LE MARQUIS.

Bah! bah!... (*Il va s'asseoir à gauche, Hélène remonte au fond.*[1]) Je ne me suis jamais si bien porté. — Jasmin!

JASMIN.

Monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

La Brisée, mon piqueur, s'est-il tenu, comme je l'avais prescrit, au carrefour de Chambly?

JASMIN.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Toute la nuit?

JASMIN.

Toute la nuit.

LE MARQUIS.

Eh bien! que dit-il?

JASMIN.

Il dit... qu'il a un rhumatisme qui le tient à partir du dos...

LE MARQUIS.

Allons!... Je te demande ce qu'il dit du cerf que j'ai détourné hier?

JASMIN.

Ah! c'est autre chose, monsieur le marquis; il dit que le cerf a son fort dans le buisson des Cormiers.

LE MARQUIS.

Bravo! nous le tenons!

JASMIN.

Il ajoute que c'est un cerf qui fera voir du chemin à monsieur le marquis

1. Jasmin, le Marquis, Hélène.

LE MARQUIS.

Tant mieux! morbleu! A-t-il les pinces et les os gros?

JASMIN.

Très-gros.

LE MARQUIS.

Est-il bas jointé?

JASMIN.

Il n'en dit rien.

LE MARQUIS.

Je vais le savoir, et, ventre-saint-gris! ce cerf, tout cerf qu'il est par le pied, aura de mes nouvelles. — (*Il se lève. Hélène est redescendue en scène.*)[1] Mais la Baronne ne vient pas... Près de neuf heures!... Et son fils, un Vaubert, ton fiancé, mon Hélène, se faire attendre un jour de chasse!... Il aura passé la nuit à étiqueter les cailloux et les simples dont il avait hier soir ses poches pleines... Au diable la science et les savants! J'ai ce matin un appétit de loup.

JASMIN, *à part.*

Ce matin!... on pourrait croire que les autres jours... (*Haut.*) Monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Qu'est-ce?

JASMIN.

Il est venu pour monsieur le marquis une visite...

LE MARQUIS.

Une visite, à cette heure!

JASMIN.

Un étranger qui a refusé de donner son nom.

LE MARQUIS.

Qu'il le garde. — Tu l'as congédié, c'est bien fait.

JASMIN.

Pardon, monsieur le marquis, il a insisté...

LE MARQUIS.

Et toi, tu as persisté; de mieux en mieux.

JASMIN.

C'est que ce monsieur m'a dit que c'était pour affaire...

1. Jasmin, le Marquis, Hélène.

LE MARQUIS.

Alors tu l'as renvoyé à mon intendant, c'est parfait.

JASMIN.

Pardon, monsieur le marquis, mais il est là...

LE MARQUIS.

Ah! monsieur Jasmin, c'est assez... Je n'ai point d'affaire, et celles d'autrui ne m'intéressent pas. Pas un mot de plus, je vous prie; et dès que vous apercevrez madame de Vaubert dans l'avenue, servez le déjeuner.

JASMIN *à part, en s'en allant.*

J'en étais sûr... Ma foi, il en sera ce qu'il pourra.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, HÉLÈNE.

(*Hélène, aux derniers mots de la scène précédente, s'est rapprochée près de la fenêtre ouverte.*)

HÉLÈNE.

Le soleil a percé le brouillard : le ciel s'est éclairci; les oiseaux chantent sous la feuillée. La belle matinée, mon père!

LE MARQUIS.

Oui, la journée s'annonce bien. (*Se frottant les mains.*) Jamais, je crois, je ne me suis senti si dispos. Décidément la vie est bonne; ceux qui le nient sont des ingrats.

HÉLÈNE.

Que j'aime à vous entendre parler ainsi!

LE MARQUIS.

Cet air frais du matin que je respire à pleins poumons, un cerf à courir, ce déjeuner qui me fait les doux yeux, ce luxe qui m'entoure et dont je fus si longtemps sevré; que sais-je encore?... ta beauté, ta jeunesse, ta grâce toujours croissante, tout me ravit, et m'enchante et m'enivre... Ma fille, ton vieux père a vingt ans.

HÉLÈNE.

Que vous êtes bon!

LE MARQUIS.

Et toi, n'es-tu pas heureuse?

HÉLÈNE.

Oh! mon père, bien heureuse, puisque votre joie fait ma joie, et que tout me sourit quand je vous vois sourire.

LE MARQUIS.

Aimable enfant!... L'existence qu'on mène ici vaut, à tout prendre, celle que nous menions là-bas, au fond de cette ennuyeuse Allemagne.

HÉLÈNE.

Cette ennuyeuse Allemagne, vous le savez, mon père, je l'aimais; et le souvenir m'en est doux.

LE MARQUIS.

Grand merci!

HÉLÈNE.

C'est là que je suis née, que j'ai grandi; c'est là que repose ma sainte mère. Cette terre, que vous appeliez la terre de l'exil, était pour moi une patrie; et quand il a fallu lui dire adieu, dois-je vous l'avouer? j'ai pleuré.

LE MARQUIS.

Bien obligé!... Tu en parles trop à ton aise. Va, mon enfant, ce fut un triste jour, celui où je me vis forcé de quitter le toit de mes pères, et la France, devenue la proie d'une poignée de factieux. Si je n'eusse consulté que les instincts militaires de ma race, par la sambleu! je serais resté; mais la monarchie aux abois avait besoin de mon dévouement, je n'hésitai pas, je partis...[1] (*Allant à la fenêtre à droite.*) — Et la baronne qui n'arrive pas! — Oh! c'est elle qui s'amusait en Allemagne... Il faut l'entendre parler de Nuremberg.

HÉLÈNE.

Madame de Vaubert m'a répété souvent que votre petite colonie était pleine d'entrain et de gaieté.

LE MARQUIS.

Oui, d'abord, dans les premiers temps. On jouait avec la pauvreté; on trouvait ça original... Malheureusement, c'est un jeu dont on se lasse vite.

HÉLÈNE.

Le bonheur vit de peu.

1. Hélène, le Marquis.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas mon avis. Le bonheur aime ses aises et veut être grassement nourri. Quand je pense que de 1791 à 1815... Combien cela fait-il?...

HÉLÈNE.

Vingt-quatre ans.

LE MARQUIS.

Vingt-quatre ans!... Tu en es sûre?... Comment! Ventre-saint-gris, j'ai passé vingt-quatre ans chez ces mangeurs de choucroute!... Et tu trouves que ce n'est pas suffisant.

HÉLÈNE.

Il n'eût tenu qu'à vous, mon père, d'abréger la durée de votre exil

LE MARQUIS.

Comme madame de Vaubert, n'est-ce pas, qui pour sauver l'héritage de son fils, partit un beau jour pour la France et consentit à vivre sous le joug de l'usurpateur? Plutôt que d'en passer par là, ton père serait mort sur la terre étrangère. Je le crois, pardieu! bien, qu'il n'eût tenu qu'à moi!... Une chose que je ne t'ai pas dite, c'est que Buonaparte, monsieur de Buonaparte a tout fait pour m'attirer à lui. Il espérait, à force de victoires...

HÉLÈNE, *souriant.*

Il paraît que décidément il en a remporté quelques-unes?..

LE MARQUIS.

Mon Dieu! je ne dis pas non. Mais à quoi lui ont-elles servi? Ont-elles pu triompher de ma résistance, lasser ma patience héroïque? Tiens, un jour, il disait à Barbanpré... au chevalier de Barbanpré: « Il manque une étoile au ciel de l'empire. » C'était moi! et il ajouta : « J'irai, s'il le faut, mettre le siége devant Nu- « remberg. » Sais-tu ce que répondit Barbanpré? « Sire, » dit-il... Ils l'appelaient tous, Sire... par dérision, « Sire, vous pourrez « conquérir le monde; le marquis de La Seiglière, jamais! » Belles paroles qui vivront dans l'histoire, et que je n'ai point démenties; car voilà deux ans seulement que j'ai revu la France, et je n'y suis rentré qu'avec mon roi.

HÉLÈNE.

Bénie soit donc la mémoire de l'homme dont la probité scrupuleuse vous permit de rentrer du même coup dans le domaine de vos pères!

LE MARQUIS.

Comment!... De qui parles-tu?... Ah! bien, bien, de Thomas Stamply, mon ancien fermier... Mais oui, mais oui, c'était un vieux brave homme.

HÉLÈNE.

Oh! mon père, un digne, un excellent ami! Que de reconnaissance ne lui devons-nous pas!

LE MARQUIS.

Moi!

HÉLÈNE.

Rappelez-vous avec quelle simplicité touchante il nous reçut au seuil de cette porte; ses genoux fléchissaient, ses yeux étaient mouillés de larmes; il prit votre main, la baisa, et vous dit d'une voix émue : Monsieur le marquis, vous êtes chez vous.

LE MARQUIS.

Eh bien! est-ce qu'en effet je n'étais pas chez moi?

HÉLÈNE.

La République avait confisqué tous vos biens.

LE MARQUIS.

Jamais je ne lui en ai reconnu le droit.

HÉLÈNE.

Cependant...

LE MARQUIS.

Ah! par exemple, il m'a rendu le tout en bon état, je me plais à le reconnaître. Oui, oui, des bois bien aménagés, des étangs poissonneux, des forêts giboyeuses... le bonhomme s'y entendait. Aussi l'ai-je comblé d'égards. Du plus loin que je l'apercevais, je lui criais : Bonjour, papa Stamply, bonjour! Ça le flattait. Et quand il est mort, tu as désiré qu'il fût inhumé au fond du parc, m'y suis-je opposé? qu'on lui élevât un petit mausolée, me suis-je fait tirer l'oreille? S'il n'est pas content là-haut, ma foi, il est bien difficile, ce n'est qu'un ingrat; je suis quitte envers sa mémoire.

HÉLÈNE.

Oh! mon père, vous ne le pensez pas.

LE MARQUIS.

Si fait, pardieu! je le pense.

HÉLÈNE.

Si vous saviez le mal que vous me faites!...

LE MARQUIS.

A toi, mon enfant?

JASMIN, *annonçant du fond.*[1]

Madame la baronne et monsieur le baron de Vaubert.

LE MARQUIS.

Allons, bon! Ils étaient en retard... ils arrivent bien, maintenant! — Qu'ils entrent. — Voyons, voyons, j'ai eu tort... n'y pense plus, et embrasse-moi. (*Il la presse sur son cœur.*)

SCÈNE V.

HÉLÈNE, RAOUL, LE MARQUIS, LA BARONNE.

(*Jasmin, au fond, avec deux laquais à la livrée du Marquis.*)

LE MARQUIS.

Bonjour, bonjour, Baronne.

LA BARONNE.[2]

Bonjour, bonjour, heureux père.

RAOUL, *à Hélène.*

Mademoiselle...

HÉLÈNE, *lui tendant la main.*

Bonjour, Raoul.

LE MARQUIS.

Venir si tard... cruelle amie!... Et vous, jeune homme, et vous!... — Jasmin, le déjeuner.

JASMIN.

Il est servi, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.[3]

A table, donc! Madame la baronne à côté de son vieil ami; Hélène auprès de son fiancé. Gronde-le, ma fille. De mon temps, vive Dieu! la jeunesse était plus alerte; quand il s'agissait de cou-

1. Hélène, le Marquis, Jasmin.

2. Les laquais sont entrés derrière la Baronne, ils avancent la table du déjeuner au milieu du théâtre, pendant que les principaux acteurs sont sur le devant de la scène.

3. Le Marquis remonte et prend le milieu de table à gauche; la Baronne traverse la scène et embrasse Helène sur le front. Les acteurs sont placés dans l'ordre suivant : la Baronne, le Marquis, Raoul, Hélène. Jasmin est debout à la droite du Marquis; les laquais, derrière Raoul.

rir un cerf sous les yeux d'une belle, c'est moi qui éveillais l'aurore.

LA BARONNE.

Mes bons amis, si Raoul s'est fait attendre, ne vous en prenez qu'à moi seule. Marquis, je ne verrai pas vos exploits d'aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Comment cela? — Jasmin, du perdreau!

LA BARONNE.

Hier soir, en vous quittant, j'étais déjà souffrante. J'ai passé une horrible nuit.

LE MARQUIS.

Vrai Dieu! Madame, il n'y paraît pas; fraîche comme un bouquet cueilli dans la rosée d'avril. — Jasmin, à boire, du Sauterne! Remplis donc le verre, maraud, verse comme si c'était pour toi. (*Il boit.*) Moi, j'ai une santé de fer.

LA BARONNE, *souriant.*

Grand bien me fasse!

LE MARQUIS.

Eh bien! mon jeune savant, qu'avons-nous découvert ce matin? un papillon, un scarabée, un brin d'herbe?

RAOUL.

Vous l'avez dit, monsieur le marquis, un brin d'herbe; mais ce brin d'herbe manquait à mon herbier.

LE MARQUIS.

Un jour de chasse, s'occuper de végétaux... Que le grand saint Hubert lui pardonne! Voilà, Baronne, les beaux résultats de l'éducation que vous avez donnée à votre fils! D'un gentilhomme avoir fait un savant, entouré d'in-folios, d'oiseaux empaillés, d'alambics et de cornues!

RAOUL.

Le temps des grandes guerres est passé, monsieur le marquis. Le règne de la force brutale ne reviendra pas. C'est aux arts, c'est à la science qu'appartient désormais le droit de gouverner le monde. Comme autrefois aux croisades, il convient que la noblesse, sous peine d'abdiquer, se montre au premier rang dans les conquêtes de l'intelligence.

LA BARONNE.

Oui, à condition que les nouveaux croisés ne compromettront

pas leur santé dans des veilles trop prolongées ou dans des promenades avant le lever du soleil.

LE MARQUIS.

Ah! vous voilà, Baronne! déjà tremblante pour la santé de votre fils. Prenez garde, il va s'enrhumer.

LA BARONNE.

Vraiment, mon vieil ami, vous avez bonne grâce à railler ma faiblesse, vous dont l'affection pour Hélène a tous les enfantillages de la tendresse d'une jeune mère!.. Tout à l'heure encore, quand nous sommes entrés....

LE MARQUIS.

Ah! pardieu, vous tombez bien!.. quand vous êtes entrés, mademoiselle ma fille achevait de me donner une leçon.

LA BARONNE.

Oui-da?

LE MARQUIS.

Une leçon de reconnaissance.

LA BARONNE.

A vous? (*A part.*) Comme s'il en avait besoin. (*Haut.*) Et à quel propos, je vous prie?

LE MARQUIS.

Devinez... à propos de feu monsieur Stamply.

LA BARONNE, *riant.*

Votre ancien fermier?... Ah! charmant!

HÉLÈNE.

Mon père, de grâce!...

LE MARQUIS.

Non, non, je veux en avoir le cœur net. Mieux que personne, la baronne peut intervenir dans notre différend; n'est-ce pas elle qui a provoqué un acte de probité?...

LA BARONNE.

Auquel le vieux Stamply eût été forcément amené plus tard. Mis au ban de l'opinion, il comprit sans effort qu'il ne pouvait garder plus longtemps le domaine de ses anciens maîtres.

LE MARQUIS.

Très-bien.

LA BARONNE.

Cet homme n'a fait que son devoir.

LE MARQUIS.

C'est évident. — Eh bien! ma fille, qu'est-ce que je disais!...

HÉLÈNE.

Un grand devoir, simplement accompli, n'est-ce rien à vos yeux, Madame?

LA BARONNE.

Sans doute, c'est quelque chose, mais...

HÉLÈNE.

Ah! je ne le vois que trop, personne ici ne l'a connu que moi. Sous cette enveloppe rustique il y avait un cœur d'or.

RAOUL.

Vous l'aimiez!...

HÉLÈNE.

Oui, je l'aimais, je ne m'en défends pas. J'aimais ce doux vieillard pour tout ce que la vie avait laissé en lui de résigné, de triste et de charmant.

LA BARONNE.

Bonne Hélène!

HÉLÈNE.

Et puis, il avait tant souffert, il avait été si cruellement frappé par la mort de son fils!

LE MARQUIS.

Bon! voilà son fils maintenant.... un hussard!

HÉLÈNE.

Un héros!

LE MARQUIS.

Un héros? parce qu'il s'est fait tuer comme un lièvre, à je ne sais plus quel engagement.

HÉLÈNE.

A la Moskowa, mon père, à cette bataille terrible où il est tombé en chargeant l'ennemi à la tête de son escadron.

LE MARQUIS.

Le beau miracle!... Voilà Jasmin qui n'est pas un héros... n'est-ce pas, coquin, tu n'es pas un héros?... Eh bien! si tu recevais une balle en pleine poitrine, tu tomberais tout de ton long,... et tu ne te croirais pas pour cela un héros. — Sers le café, maroufle.

HÉLÈNE, *se levant, ainsi que Raoul et la Baronne.*

Et comptez-vous pour rien, mon père, son avancement si rapide,

sa vie si courte et pourtant si remplie? Est-il besoin de vous rappeler?...

LE MARQUIS, *se levant à son tour.*[1]

Quoi? les exploits de monsieur Bernard Stamply? L'affaire de Volontina! Je t'en tiens quitte... Assez longtemps son père nous en a rebattu les oreilles. Encore s'il s'en fût tenu là; mais croiriez-vous, Baronne, qu'un jour il m'apporta un paquet de lettres... il y en avait, ma foi, haut comme ça... en me priant de vouloir bien y jeter les yeux... C'étaient les lettres de son fils.

LA BARONNE.

Les lettres de monsieur Bernard!

LE MARQUIS.

Qu'il conservait comme des reliques.... Moi, toujours plein d'attentions pour ce vieux, je pris le paquet, je le fourrai dans un tiroir, et le lui rendis quelques jours après, en lui disant pour le flatter: C'est très-bien, papa Stamply, c'est très-bien... jolie main, bonne ponctuation, orthographe irréprochable. C'est dommage que ce garçon soit mort, il aurait fait son chemin. Je suis très-content de ses lettres.

LA BARONNE.

Vous les aviez lues?

LE MARQUIS.

Moi?... pas une seule.

HÉLÈNE, *passant devant Raoul.*

Eh bien! moi, je les ai lues, mon père.

LE MARQUIS, *étonné.*

Pas possible!

HÉLÈNE.

Ces lettres sont encore entre mes mains, le bon monsieur Stamply me les a données à son lit de mort, et croyez-moi, il pouvait les montrer avec un juste orgueil, c'étaient ses titres de noblesse.

LE MARQUIS.

Comment?

HÉLÈNE.

Oh! oui, mon père, je les ai lues, et vous-même, en les lisant ces lettres d'un soldat, toutes écrites dans l'ivresse du triomphe,

[1] La Baronne, le Marquis, Raoul, Hélène.

Les laquais emportent la table par la porte du fond.

2. La Baronne, le Marquis, Hélène, Raoul.

le lendemain d'un jour de combat, vous eussiez envié un pareil fils. Tenez... celle où il envoyait à son père le premier bout de ruban rouge qui avait brillé sur sa poitrine... Le ruban s'y trouve encore, terni par la fumée de la poudre et par les baisers du vieux père. Ce n'est pas la croix de Saint-Louis, et pourtant vous l'eussiez touché avec respect; cette lettre n'est pas d'un gentilhomme, et pourtant, vous eussiez été fier de presser la main qui l'avait écrite.

RAOUL, *prenant la main d'Hélène.*

Bien, Hélène, bien!

LE MARQUIS.

Voyons, voyons, calme-toi... à qui diable en as-tu?

LA BARONNE.

Quel feu! quel enthousiasme! En vérité, chère enfant, il est heureux que monsieur Bernard ne soit plus de ce monde.

LE MARQUIS.

Et pourquoi?

LA BARONNE.

C'est qu'il serait pour mon fils, pour le futur mari d'Hélène, un rival dangereux peut-être.

HÉLÈNE.

Madame! (*Elle remonte et va s'asseoir près du guéridon à droite. La Baronne va à elle et lui donne affectueusement la main*[1].)

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! ah! bravo!.. Hein? Raoul, qu'en dites-vous? La fille d'un La Seiglière amoureuse d'un hussard, d'un hussard de Buonaparte!...

RAOUL.

Eh! eh! monsieur le marquis, Bonaparte était membre de l'Institut.

LE MARQUIS.

Eh bien! il ne lui manquait plus que cela. (*Jasmin entre fond, tenant à la main un paquet de lettres et de journaux.*) Mais assez parler des Stamply, occupons-nous de choses plus graves[2]. — Jasmin, piqueurs, chevaux et chiens, que tout soit prêt pour le départ! je monterai Roland. Qu'apportes-tu là?

1. Le Marquis, Raoul, au milieu; la Baronne, Hélène, à droite.

2. Le Marquis, Jasmin, la Baronne, Hélène. Raoul.

JASMIN.

Les lettres, les journaux de monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Le *Drapeau blanc*, la *Quotidienne*, le *Journal des savants*... Ce n'est pas pour moi... Tenez, Raoul... (*Jasmin porte le* Journal des savants *à Raoul, qui en détache la bande et le parcourt avec Hélène, auprès de laquelle il s'est assis. — Jasmin sort.*) Ah ! une lettre pour vous, Baronne... on vous sait ici.

LA BARONNE, *quittant Hélène.*

Ah ! de notre ami, le président de Malebois, notre compagnon d'exil...

LE MARQUIS.

Aujourd'hui garde des sceaux?...

LA BARONNE.

Précisément... Je lui ai demandé une place de conseiller à notre cour royale... il y a une vacance...

LE MARQUIS.

Une place de conseiller?... Que diable voulez-vous faire de cela ?

LA BARONNE.

Vous ne le devinez pas?

LE MARQUIS.

J'y suis... la fleur du barreau de Poitiers... Destournelles... votre vieil adorateur...

LA BARONNE.

Voici de quoi éteindre sa flamme. Voyez (*Elle lui remet la lettre qu'elle vient de parcourir.*), sa nomination ne dépend plus que de sa promptitude à se rendre auprès du ministre. (*Montrant une lettre cachetée qui était renfermée dans la première.*) Malebois m'envoie la lettre qui l'appelle à Paris.

LE MARQUIS.

Destournelles... conseiller... Et c'est pour vous débarrasser de lui?... bien imaginé !

LA BARONNE.

N'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Le vieux renard ! je l'ai vu hier encore, rôdant à l'entour du château de Vaubert, guettant votre retour, furieux de ne vous avoir pas rencontrée. Tenez, je jurerais qu'à l'heure où nous par-

lons, il est déjà trottant par les sentiers pour venir se casser le nez à votre porte.

JASMIN, *annonçant du fond.*

Monsieur Destournelles.

LE MARQUIS.

Hein ?... Que disais-je?... parfait !

LA BARONNE.

Comment ! me poursuivre jusqu'ici !

LE MARQUIS.

C'est qu'il aura flairé la bonne nouvelle que vous allez lui apprendre.

LA BARONNE.

Non pas, j'ai des raisons pour ne lui rien dire encore. — Marquis, je vous en prie, serrez ces papiers, et gardez-moi sur toute cette affaire le secret le plus absolu.

LE MARQUIS, *serrant les papiers dans la table à gauche.*

Soit. — Qu'il entre ! (*Jasmin introduit Destournelles.*) J'ai le cœur en joie, il arrive bien.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, LE MARQUIS, DESTOURNELLES, HÉLÈNE, RAOUL.

LE MARQUIS, *riant.*

Salut au d'Aguessseau poitevin.

DESTOURNELLES.

Salut à toute la compagnie. Enchanté, monsieur le marquis, de vous voir en si belle humeur.

LE MARQUIS, *riant plus fort.*

C'est que vous apportez la joie partout où vous entrez, monsieur Destournelles.

DESTOURNELLES.

Vous êtes bien bon.

LE MARQUIS.

Eh bien ! mon luron, les palmes de la chicane ne nous suffisent donc plus? Nous voulons y joindre quelques brins de myrte cueillis dans les bosquets d'Amathonte.

DESTOURNELLES.

Amathonte!... Je profite des vacances de la cour royale pour me livrer à mes goûts champêtres, voilà tout.

LE MARQUIS.

Vous aimez les bucoliques...

DESTOURNELLES.

Et le hasard de la promenade a conduit mes pas près d'ici.

LE MARQUIS, *raillant.*

Heureux hasard!

DESTOURNELLES.

Des plus heureux, en effet, puisqu'il me permet de venir rendre mes devoirs à monsieur le marquis...

(*Jasmin entre du fond et pose sur une chaise, auprès de la porte, le couteau de chasse, le fouet, la casquette du Marquis.*)

LE MARQUIS.

Et que, de plus en plus favorable, il vous gratifie de la présence inattendue de madame la baronne.

DESTOURNELLES, *s'inclinant et passant près de la Baronne.*[1]

J'avoue que je ne comptais pas sur tant de bonheur.

LE MARQUIS, *le poussant du coude.*

Roué!...

DESTOURNELLES.

Hein?

LE MARQUIS, *à Jasmin.*

Ah! Jasmin, tout est-il prêt?

JASMIN.

On n'attend plus que monsieur le marquis. Mais Roland est comme un enragé, il faut deux hommes pour le tenir. (*Hélène, un peu effrayée, se lève et se rapproche de son père.*)

LE MARQUIS, *la rassurant.*

Je le ramènerai aussi doux qu'un mouton bridé. Décidément, Baronne, vous n'êtes point des nôtres? (*Hélène passe auprès de la Baronne.*)[2]

LA BARONNE.

Décidément.

1. La Baronne, Destournelles, le Marquis, Jasmin, Hélène, Raoul.
2. La Baronne, Hélène, Raoul.

LE MARQUIS.

Tant pis. — Mon ceinturon. (*Jasmin va chercher le ceinturon et aide le Marquis à l'attacher.*)

DESTOURNELLES, *à part.*

Elle reste; à merveille!

LE MARQUIS, *bouclant son ceinturon.*

Si monsieur Destournelles veut courir le cerf avec nous, je lui céderai Roland.

DESTOURNELLES.

Bien obligé.

HÉLÈNE.[1]

La calèche est attelée, monsieur Destournelles, et s'il vous était agréable...

DESTOURNELLES.

Merci, Mademoiselle, merci. (*A part.*) Aimable enfant! toujours occupée à rouler dans le miel les pilules de monsieur son père.

LE MARQUIS.

Mes gants! — A propos, Destournelles, quand vous plaiderez dans quelque belle affaire, faites-le-moi donc savoir : j'irai vous entendre.

DESTOURNELLES.

Que de bontés!

LE MARQUIS.

On dit que vous parlez d'or, et qu'une fois parti, c'est le diable pour vous arrêter.

DESTOURNELLES, *à part.*

Je ne suis pas méchant; mais si Roland pouvait seulement lui rompre deux côtes!

LE MARQUIS.

Mon fouet, ma casquette. — Raoul, la main à votre fiancée.

RAOUL, *p ssant derrière le Marquis pour aller prendre la main d'Hélène.*

Au revoir.

HÉLÈNE.

Adieu, mon bon monsieur Destournelles.

1. La Baronne, Destournelles, Hélène, le Marquis, Jasmin, Raoul.

DESTOURNELLES.

Mademoiselle...

HÉLÈNE.

A ce soir, Madame.

LA BARONNE.

A ce soir, chère enfant. (*Elle remonte en reconduisant Hélène et Raoul, et va ensuite à la fenêtre à droite.*)

LE MARQUIS, *s'approchant de Destournelles.*

Je me retire et vous laisse. Bonne chance!

DESTOURNELLES.

Comment!

LE MARQUIS.

Adieu, Fronsac... adieu, Lauzun... Et maintenant, en chasse, mes enfants, en chasse, et une fanfare pour monsieur Destournelles!

(*Il sort en agitant son fouet, et on entend le bruit d'une fanfare qui s'éteint peu à peu dans l'éloignement.*)

SCÈNE VII.

DESTOURNELLES, LA BARONNE.

DESTOURNELLES.

Quel épanouissement!... quels éclats!... quelle gaieté!... Homme heureux!... que lui manque-t-il? Esprit léger, bon estomac, cœur égoïste... il vivra cent ans... et il mourra jeune.

LA BARONNE, *quittant la fenêtre d'où elle a dit adieu de la main aux chasseurs.*

Ah! ça, monsieur Destournelles, si j'en dois croire monsieur le marquis, c'est moi que vous êtes venu chercher ici; vous me ferez alors la grâce de m'apprendre?...

DESTOURNELLES.

Ce qui m'amène... Eh! Madame, ne le devinez-vous pas?

LA BARONNE.

Monsieur Destournelles, je suis souffrante, j'ai la migraine... Expliquez-vous; mais, pour Dieu, soyez clair... et surtout soyez bref... puisque la cour royale est en vacances, tâchez d'oublier un instant que vous êtes avocat. (*Elle s'asseoit près du guéridon à droite.*)

DESTOURNELLES, *debout.*

Hélas!... je n'eus jamais tant besoin de m'en souvenir... jamais je n'eus tant besoin d'appeler à mon aide toutes les ressources de la dialectique et de l'éloquence ..

LA BARONNE.

Au fait, au fait, avocat.

DESTOURNELLES.

Permettez...

LA BARONNE.

Au fait, au fait!

DESTOURNELLES.

Eh bien!... je commence. Jusques à quand, madame la baronne...

LA BARONNE.

Oh! maître Destournelles... souffrez que je vous arrête à ce magnifique début... Vous ne commencez pas... vous recommencez... La cause est entendue. Depuis longtemps le tribunal a rendu son arrêt.

DESTOURNELLES.

J'ai perdu en instance, c'est vrai; j'ai perdu en appel, j'en conviens; mais je ne me tiens pas pour battu.

LA BARONNE.

Vous êtes difficile.

DESTOURNELLES.

N'ai-je pas le recours en grâce?... Voyons, madame la baronne, vous voudrez couronner, en acceptant ma main, la flamme la plus constante qui ait jamais brûlé sous le ciel.

LA BARONNE, *se levant et passant devant Destournelles.* [1]

C'est charmant!... Mais, mon cher monsieur Destournelles, c'est la centième fois que vous me débitez ces belles phrases... Si tous vos plaidoyers ne sont pas plus variés, je plains vos juges et vos clients.

DESTOURNELLES.

Eh bien! Madame, tenez-vous pour dit que rien n'amortira l'ardeur de mes feux obstinés... ni vos rigueurs... ni vos railleries... ni le temps...

LA BARONNE, *ironiquement.*

Vraiment!

1. La Baronne, Destournelles.

DESTOURNELLES.

Oui, Madame, oui... Et songez-y, vous n'avez qu'un seul, moyen pour vous débarrasser de moi.

LA BARONNE.

Et ce moyen... c'est?...

DESTOURNELLE

C'est de vous appeler madame Destournelles.

LA BARONNE.

Oh!... moyen coûteux. — J'en sais un autre moins agréable, sans doute, mais plus sûr.

DESTOURNELLES, *piqué.*

Ah!... je serais bien aise de le connaître.

LA BARONNE.

C'est mon secret... Mais, croyez-moi, monsieur Destournelles, quel que soit le mal que votre cœur endure, j'ai le moyen de le guérir. Seulement, comme il faut un terme à tout, comme il ne me convient pas d'encourager un amour dont l'éclat m'importune, je vous signifie tout d'abord que la baronne de Vaubert se tient pour satisfaite de son titre, et ne consentira jamais à s'appeler madame Destournelles.

DESTOURNELLES.

Jamais?

LA BARONNE.

Jamais! c'est mon premier, c'est mon dernier mot.

DESTOURNELLES.

A merveille, Madame!... Ainsi, malgré vos promesses?...

LA BARONNE, *hautaine.*

Mes promesses!... Je ne sache pas, monsieur Destournelles, que je sois jamais descendue jusqu'à vous en faire.

DESTOURNELLES.

Vraiment!... Ah, parbleu, madame la baronne, j'admire la fidélité de votre mémoire. Peut-être ne vous souvient-il pas davantage des services..

LA BARONNE.

Des services?...

DESTOURNELLES.

Que vous disais-je?... Je vous étonne en vous les rappelant... Voyons, ai-je rêvé?... Un jour, un avocat de Poitiers ne vit-il pas entrer chez lui une émigrée, une baronne, qui venait le con-

jurer de mettre au service de ses intérêts gravement compromis cette entente des affaires qu'elle devait railler si finement plus tard ? Touché de son infortune, épargna-t-il sa peine et ses soins? Grâce à son dévouement, elle avait pu rentrer dans son petit castel ; grâce à sa fortune, elle pouvait relever l'éclat de sa maison, et son orgueil, vaincu par la reconnaissance, envisageait alors sans effroi les fourches caudines d'une mésalliance. Quel bon temps pour notre avocat! il était un sauveur, un appui tutélaire, il touchait au bonheur, lorsque la grande dame battit en retraite, et le malheureux vit s'écrouler l'édifice de ses espérances. Que s'était-il passé?

LA BARONNE.

Je ne vous le dirai pas.

DESTOURNELLES.

Moi, Madame, je vais vous le dire. Tout près de la grande dame, ici, dans ce château, vivait un homme aussi misérable au sein de l'opulence que Job sur son fumier. Il avait vu la solitude se faire autour de lui, car de bonnes âmes affirmaient qu'il avait en 93 dénoncé, chassé, dépossédé ses maîtres. Eh bien! la baronne, plus charitable, s'était faite l'amie de cet homme. A force d'habileté, d'esprit et d'adresse, elle était parvenue à le convaincre qu'il ne retrouverait le repos et la considération qu'en restituant à son ancien seigneur tous ses domaines. A qui pensait-elle en agissant ainsi? La baronne avait un fils. Le gentilhomme qui lui devait tout avait une fille (*Mouvement de la Baronne.*)... La mémoire vous revient, vous savez le reste.

LA BARONNE.

C'est plein d'intérêt, monsieur Destournelles. Je regrette seulement que vous ayez omis certains détails auxquels votre esprit n'eût pas manqué de donner un tour des plus piquants.

DESTOURNELLES.

Certains détails?... Il me semble pourtant...

LA BARONNE.

Je vais, si vous le voulez bien, combler les lacunes de votre récit, et nous aurons ainsi fait à nous deux une petite histoire qui pourra défrayer les soirées médisantes de notre bonne ville de Poitiers.

DESTOURNELLES.

Voyons, Madame, je vous écoute.

LA BARONNE.

Par exemple, vous avez omis de dire que l'unique ambition de cet avocat... de cet ancien procureur, était de décrasser ses écus, et d'arriver aux dignités de la magistrature qu'il avait de tout temps convoitées. Voilà quel était le secret de son amour et de son dévouement; voilà ce que la grande dame avait parfaitement compris. Trop fière pour s'abaisser à une mésalliance, trop fière aussi pour consentir à rester l'obligée de son homme d'affaires...

DESTOURNELLES.

Madame...

LA BARONNE.

En acceptant ses services, elle n'était pas embarrassée de les payer. — Et maintenant, monsieur Destournelles, voulez-vous connaître le dénouement de notre petite histoire?

DESTOURNELLES.

Volontiers. Je ne le devine pas.

LA BARONNE.

Un beau jour, elle a fait entendre clairement à ce prétendant tenace qu'elle n'était pas dupe d'une passion si désintéressée; d'une main délicate elle a dénoué les cordons de son masque, et après avoir joui de sa confusion, après l'avoir tenu sous son regard, muet, penaud, sans maintien. — J'espère, Monsieur, lui a-t-elle dit, que vous profiterez de la leçon, qu'à l'avenir vous voudrez bien ne plus afficher des sentiments que j'ai le malheur de trouver ridicules, — et, après une révérence, elle l'a laissé à ses réflexions. (*Elle le salue et sort par le fond.*)

SCÈNE VIII

DESTOURNELLES, *seul.*

Madame la baronne, c'est entre nous une guerre à mort;... Bataille! Oui, j'en fais le serment, oui, je me vengerai... Comment?... je n'en sais rien... L'ingrate!... la perfide!... me reprocher la louable ambition qui me possède... C'est vrai... je me trouverais bien assis dans un fauteuil de conseiller ou de président. Mais pour en arriver là, je n'ai nul besoin d'elle... ma demande est appuyée, et d'un jour à l'autre... Et ce marquis! Oh! vous saurez ce que pèse la colère d'un homme tel que moi... et vous me paierez, je le jure, vos dédains et vos mépris.

SCÈNE IX.

DESTOURNELLES, LE JEUNE HOMME.

LE JEUNE HOMME, *entrant par le fond.*

Depuis une heure j'attends dans ce parc... Ah ! c'est à monsieur le marquis de La Seiglière que j'ai l'honneur de parler?

DESTOURNELLES.

Moi!... (*A part.*) D'où vient-il donc, celui-là? — (*Haut.*) Non, Monsieur, non, je ne suis pas monsieur le marquis de La Seiglière.

LE JEUNE HOMME.

Il était ici tout à l'heure.

DESTOURNELLES.

Il y était, mais il n'y est plus.

LE JEUNE HOMME.

Où donc est-il?

DESTOURNELLES.

A la chasse.

LE JEUNE HOMME.

Morbleu!

DESTOURNELLES.

Cela vous fâche?

LE JEUNE HOMME

Oui.

DESTOURNELLES.

Ah!... puis-je savoir?...

LE JEUNE HOMME.

Non.

DESTOURNELLES.

A votre aise. Comme, moi, je n'ai pas affaire au marquis, mais à madame de Vaubert, je vais...

LE JEUNE HOMME.

Madame de Vaubert, avez-vous dit... Madame la baronne de Vaubert?

DESTOURNELLES.

Elle-même. Vous la connaissez?

LE JEUNE HOMME.

Personnellement?... Non.

DESTOURNELLES.

Tant mieux pour vous!

LE JEUNE HOMME.

De réputation?... Oui.

DESTOURNELLES.

Tant pis pour elle!

LE JEUNE HOMME.

Serait-elle ici, par hasard?

DESTOURNELLES.

Par hasard? N'est-elle pas toujours fourrée chez le marquis?

LE JEUNE HOMME.

Ah! la baronne de Vaubert est ici? il faut aussi que je lui parle, à elle.

DESTOURNELLES, *à part.*

Qu'a-t-il donc? (*Haut*). Si je pouvais être utile à monsieur?... Je connais madame de Vaubert. Pour parler net, je n'ai point à m'en louer.

LE JEUNE HOMME.

Ni moi, morbleu!

DESTOURNELLES, *à part.*

Quelle rencontre!... si je pouvais savoir... (*Haut*). J'ajouterai même que j'ai fort à me plaindre d'elle.

LE JEUNE HOMME.

Moi aussi.

DESTOURNELLES.

Et que je cherche à me venger.

LE JEUNE HOMME.

Moi aussi.

DESTOURNELLES, *à part.*

Bon jeune homme!... C'est le ciel qui me l'envoie. (*Haut.*) Eh bien! Monsieur, si ma vieille expérience pouvait vous être de quelque secours?... Léonard-Sylvain Destournelles, avocat à la cour royale de Poitiers, pour vous servir, s'il en est besoin.

LE JEUNE HOMME.

Je vous suis obligé, Monsieur; mais si je dois recourir à un avocat, ce n'est pas dans la maison du marquis de La Seiglière que j'irai le choisir.

DESTOURNELLES.

Et pourquoi donc, Monsieur? Un avocat n'a point d'amis... il

n'a que des clients ou des adversaires. Et vous auriez tort de conclure, en me voyant ici, que je suis l'ami de la maison.

LE JEUNE HOMME.

N'importe, Monsieur; j'ai besoin, avant de prendre un parti, de compléter certains renseignements...

DESTOURNELLES.

Ne suis-je pas là? Je connais toute la noblesse du pays.

LE JEUNE HOMME.

Précisément... il ne s'agit pas d'un gentilhomme... mais du dernier propriétaire de ce château.

DESTOURNELLES.

Thomas Stamply?

LE JEUNE HOMME

Vous l'avez connu?

DESTOURNELLES.

Parfaitement. Il venait parfois me consulter à Poitiers, mais, entre nous, il était de ces hommes dont les gens de loi font généralement peu de cas.

LE JEUNE HOMME.

Pourquoi?

DESTOURNELLES.

Son caractère conciliant, son honnêteté, sa droiture, le tenaient éloigné du temple de la Justice.

LE JEUNE HOMME.

Son honnêteté!... sa droiture!...

DESTOURNELLES.

Il détestait les procès; et, quand il mourut, depuis plusieurs années nous avions cessé de nous voir.

LE JEUNE HOMME.

L'éloge que vous faites de monsieur Stamply est mérité, je le sais, Monsieur; cependant vous ne devez pas ignorer que ce n'était point là l'opinion du pays.

DESTOURNELLES.

Autrefois, c'est possible; les sots et les méchants, qui sont partout en majorité, attaquaient sa probité pour se consoler de son opulence... Mais quand il eut restitué ce vaste et beau domaine...

LE JEUNE HOMME.

Restitué? Monsieur Stamply avait-il dérobé son bien pour qu'il eût à le restituer?

DESTOURNELLES.

Non, assurément, et je regrette d'avoir employé le terme impropre dont on se sert ici...

LE JEUNE HOMME, *irrité.*

Pour flatter l'orgueil du nouveau propriétaire?

DESTOURNELLES.

Vous l'avez dit. Ce ne fut pas une restitution, mais une donation.

LE JEUNE HOMME.

Complète?

DESTOURNELLES.

Des plus complètes. Madame de Vaubert ne lui laissa pas même les lopins de terre dont il avait arrondi le domaine.

LE JEUNE HOMME.

Madame de Vaubert!... oui, je sais... Mais, pardon, Monsieur, il est des choses que j'ignore encore : j'ai besoin de connaître la récompense de Stamply pour un si grand bienfait.

DESTOURNELLES.

Sa récompense?...

LE JEUNE HOMME.

Oui... on s'acquitta sans doute en soins pieux et touchants... on entoura sa vieillesse d'amour et de respect?...

DESTOURNELLES.

Oui, d'abord tout alla bien. On voyait peu de monde, on vivait en famille. Le vieux Stamply était de toutes les réunions, choyé, gâté comme un enfant. On s'extasiait à tout ce qu'il disait, c'était l'esprit gaulois dans sa fleur... un cœur biblique, une âme patriarcale...

LE JEUNE HOMME.

Eh bien?...

DESTOURNELLES.

Eh bien! au bout de quelques mois, l'esprit gaulois était un rustre, et le cœur biblique un bouvier; après l'avoir caressé comme un chien fidèle, on l'avait renvoyé comme un chien crotté.

LE JEUNE HOMME.

Oh! quelle honte!

DESTOURNELLES.

Que voulez-vous? ils lui devaient trop pour l'aimer.

LE JEUNE HOMME.

Eh! quoi, Monsieur, la reconnaissance?...

DESTOURNELLES.

La reconnaissance, Monsieur, est pareille à cette liqueur d'Orient, dont parlent les voyageurs, qui ne se conserve que dans des vases d'or; elle parfume les grandes âmes et s'aigrit dans les petites. Au bout d'un an, il n'était pas plus question du vieux Stamply que s'il n'eût jamais existé. Il mourut oublié dans la maison du garde, où on l'avait relégué, sans proférer une plainte contre les ingrats qui l'avaient repoussé, heureux de quitter cette terre, si justement appelée le bas monde, et d'aller rejoindre là-haut sa femme et son fils dont il murmura le nom dans son dernier soupir.

LE JEUNE HOMME.

Et pas une main, pas une main amie pour lui fermer les yeux!

DESTOURNELLES.

Si, oh! si fait... une main presque filiale s'acquitta de ce pieux devoir.

LE JEUNE HOMME.

Laquelle?

DESTOURNELLES.

La main de la propre fille du marquis de La Seiglière.

LE JEUNE HOMME.

La fille du marquis?

DESTOURNELLES.

Celle-là, c'est un ange. Étrangère à tous les actes de la vie positive, elle croit encore aujourd'hui que Stamply n'a fait que restituer le bien de ses maîtres; et pourtant elle s'était sentie tout d'abord entraînée vers lui par l'instinct de la reconnaissance, et c'est elle qui, sans s'en douter, paya la dette de son père.

LE JEUNE HOMME.

Mademoiselle de La Seiglière!

DESTOURNELLES.

Oui, Monsieur. C'était la joie du pauvre homme de voir entrer chaque jour dans sa petite chambre cette charmante créature qui lui apportait sa grâce, son sourire, et lui donnait ses deux mains à baiser.

LE JEUNE HOMME.

Brave enfant!... Je te bénis, et je te plains, car il faut que justice

se fasse, il faut que les méchants soient punis de leurs iniquités.

(*Il passe devant Destournelles.*)

DESTOURNELLES, *à part*[1].

Il parle comme un Dieu vengeur.

LE JEUNE HOMME.

Vous êtes avocat?

DESTOURNELLES.

J'ai blanchi dans l'étude des lois.

LE JEUNE HOMME

Les connaissez-vous?

DESTOURNELLES.

Je m'en flatte.

LE JEUNE HOMME.

Si l'acte de donation de feu Thomas Stamply renfermait quelque nullité?

DESTOURNELLES.

Il n'en existe aucune... Mais on peut en trouver.

LE JEUNE HOMME.

S'il se présentait un héritier dont le donateur aurait ignoré l'existence... un héritier de sa famille?

DESTOURNELLES.

Si vous n'avez que cette corde à votre arc, je vous conseille d'en rester là, mon cher monsieur; l'héritier, vous ou moi, nous en serions pour notre courte honte.

LE JEUNE HOMME.

Comment!... un héritier direct?

DESTOURNELLES.

Un seul pourrait se présenter avec un droit de revendication.

LE JEUNE HOMME.

Lequel?

DESTOURNELLES.

Malheureusement, il n'est pas probable que celui-là se présente jamais.

LE JEUNE HOMME.

Pourquoi?

DESTOURNELLES.

Parce qu'il dort en Russie, depuis cinq ans, sous six pieds de neige.

1. Le Jeune Homme, Destournelles.

LE JEUNE HOMME.

Le fils de Stamply?

DESTOURNELLES.

Oui, Bernard.

LE JEUNE HOMME.

Ainsi, Monsieur, malgré la donation, Bernard Stamply pourrait revendiquer une partie de l'héritage de son père?

DESTOURNELLES.

Une partie! C'est, pardieu! bien le tout qu'il pourrait réclamer.

LE JEUNE HOMME.

Vous en êtes sûr?

DESTOURNELLES.

Très-sûr.

LE JEUNE HOMME.

Vous en répondriez?

DESTOURNELLES.

Sur ma tête!... Mais à quoi bon?

LE JEUNE HOMME.

Cet entretien, Monsieur, se terminera plus convenablement dans votre cabinet qu'ici. Je n'ai que faire maintenant de voir monsieur de La Seiglière... Pouvez-vous m'accompagner à Poitiers?

DESTOURNELLES.

Je suis prêt.

LE JEUNE HOMME

Là, croyez-moi, je vous donnerai le moyen de vous venger de la baronne de Vaubert.

DESTOURNELLES.

Vraiment? Et ce moyen?...

LE JEUNE HOMME.

Est infaillible.

DESTOURNELLES.

Vous en êtes sûr?

LE JEUNE HOMME.

Très-sûr!

DESTOURNELLES. (*Il va prendre son chapeau sur un fauteuil à droite.*)

Partons, alors; et, sans plus attendre, commençons les hostilités.

LE JEUNE HOMME.

Je vous suis. (*Ils remontent la scène. Arrivés à la porte du fond :*)

DESTOURNELLES.

Après vous, Monsieur.

LE JEUNE HOMME.

Après vous.

DESTOURNELLES, *faisant des façons.*

Ah ! Monsieur...

LE JEUNE HOMME.

Passez donc, Monsieur, et pas de façons ; je suis ici chez moi.

DESTOURNELLES, *effaré.*

Chez vous?... Eh ! quoi, vous seriez?... Ah !..... (*Changeant ton.*) je passe devant.

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, LE MARQUIS, RAOUL.

(Ils entrent du fond, précédés de deux laquais et de deux piqueurs. — On entend sous les fenêtres la fin d'une fanfare.)

LE MARQUIS.

Hallali !... quelle chasse !... quel cerf !... Que sa tête, glorieux trophée, soit clouée à la porte de la première cour !... Nemrod n'était qu'un tireur de grives... (*Les laquais et les piqueurs se retirent.*) Qu'en dites-vous, mon jeune baron ?

RAOUL.

Je dis, monsieur le marquis, que je suis sur les dents ; il faut être de fer pour résister à de pareils plaisirs. Et vous, Mademoiselle ?

HÉLÈNE.

Oh ! moi, vous le savez, je suis de ma race ; j'aime à me sentir emportée par mon cheval à travers les bois. Cependant, je l'avoue, ce spectacle m'a fait mal : cette bête aux abois, ces chiens ensanglantés...

LE MARQUIS.

C'est vrai, la victoire nous a coûté cher. Arcas, mon meilleur limier, est resté sur le champ de bataille, éventré d'un coup d'andouiller. A la chasse comme à la guerre !... Baron, si nous allions voir la meute rentrer au chenil après la curée ?

RAOUL.

Mille grâces, monsieur le marquis, je suis moulu.

LE MARQUIS.

Moulu ?... Vous n'avez pas fait autre chose que de flâner le long des haies.

RAOUL.

Flâner!... flâner!... Je n'ai pas perdu ma journée, monsieur le marquis; (*Montrant un oiseau.*) voici un *turdus merula* qui enrichira mes collections.

LE MARQUIS.

Ça?... Nous appelons cela un merle, nous autres. Vous avez raison, vous devez être fatigué.

RAOUL.

Eh bien! si vous le permettez, je vais rentrer chez moi pour me refaire un peu. (*Il remonte et redescend auprès d'Hélène.*)

LE MARQUIS.

Allez, mon jeune ami[1], allez vous mettre dans votre lit, après l'avoir fait bassiner.

RAOUL.

C'est, pardieu! bien ce que je compte faire. Si je n'ai pas l'honneur de dîner ce soir avec vous...

LE MARQUIS.

Je ne vous en voudrai pas... Dormez bien.

RAOUL, *à Hélène.*

Mademoiselle!... (*Il lui serre la main.*)

HÉLÈNE.

A bientôt, monsieur de Vaubert.

LE MARQUIS.

Prenez un lait de poule en vous couchant.

(*Raoul sort par le fond.*)

SCÈNE II.

HÉLÈNE, LE MARQUIS, JASMIN.

LE MARQUIS.

Voilà un brave garçon qui ne sera jamais un diable à quatre!... Ventre-saint-gris! ma pauvre fille, reçois mes compliments, tu as fait là un joli choix. — Jasmin, débarrasse-moi de ceci. (*Il ôte son ceinturon.*)

HÉLÈNE.

Mais ce mari, est-ce bien moi qui l'ai choisi?... N'est-ce pas vous?...

1. Hélène, Raoul, le Marquis.

LE MARQUIS.

Moi?... Je m'en lave les mains... C'est la baronne qui prétend que vous vous adorez... que vous êtes créés l'un pour l'autre:

HÉLÈNE.

Elle a peut-être raison. Raoul est un galant homme. Dès l'enfance, nous nous appelions frère et sœur. Cependant, je suis heureuse de vivre près de vous, pour vous seul, et mon cœur ne rêve, ne demande rien au delà.

LE MARQUIS.

Et moi aussi, je suis heureux; crois-tu qu'il me déplaise d'avoir en cage un si gentil oiseau qui ne gazouille que pour moi? Mais, que veux-tu? la baronne dit qu'il faut vous marier.

HÉLÈNE.

Plus tard... rien ne presse.

LE MARQUIS.

Le fait est, ma pauvre enfant, que j'aurai là un piteux gendre... Un gentilhomme de vingt ans, qui tire sa poudre aux moineaux et se fatigue à courir un cerf!

HÉLÈNE, *grondeuse.*

Et vous, mon père, vous ne vous ménagez pas assez... Vous exposez vos jours comme s'ils ne m'appartenaient pas. Voyons, asseyez-vous. (*Le Marquis s'assied près du guéridon à droite.*) Pour attendre l'heure du dîner, ne prendriez-vous pas bien un verre de vin d'Espagne?

LE MARQUIS.

J'en prendrai bien deux.

HÉLÈNE.

Avec des mouillettes de biscuit?

LE MARQUIS.

Pas plus épaisses que la langue d'un chat.

HÉLÈNE.

Jasmin, ôtez les guêtres de monsieur le marquis. (*Pendant que Jasmin est aux pieds du Marquis à droite, elle va chercher sur la console le plateau sur lequel est le flacon de vin d'Espagne et l'assiette de biscuits, qu'elle remet ensuite à Jasmin.*)

LE MARQUIS.

Bonne fille, va!... (*Il boit.*) Bah!... tu seras baronne de Vaubert...

HÉLÈNE.

Êtes-vous bien?... avez-vous tout ce qu'il vous faut?

LE MARQUIS, *se dorlotant dans son fauteuil.*

Pas tout à fait.

HÉLÈNE

Que souhaitez-vous encore?

LE MARQUIS.

Embrasse-moi.

HÉLÈNE.

Mon bon père! (*Elle l'embrasse.*) Je vous quitte un instant pour aller changer de toilette.

LE MARQUIS, *lui tenant les mains.*

Va, mon enfant, et fais-toi belle... car, tu le sais, joie de mon cœur, tu es aussi la joie de mes yeux.

(*Hélène, sur le pas de la porte, se retourne et envoie encore un geste d'adieu à son père.*)

SCÈNE III.

JASMIN, LE MARQUIS.

(*Jasmin achève de déboutonner les guêtres du Marquis.*)

LE MARQUIS.

Eh bien, drôle! te voilà content. Tu vas pouvoir raconter partout que ton maître a tué un cerf dix-cors.

JASMIN.

Il n'est déjà bruit que du dernier exploit de monsieur le marquis.

LE MARQUIS, *lui pinçant l'oreille.*

Tu n'es pas à plaindre, maroufle...

JASMIN.

Aïe!

LE MARQUIS, *pinçant plus fort.*

Tu n'es pas à plaindre d'être au service d'un gentilhomme qui fait ainsi parler de lui. Je ne sais pas pourquoi je te donne des gages.

JASMIN.

La Brisée dit que monsieur le marquis s'est couvert de gloire aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Juge un peu, si je me fusse trouvé à Fontenoy.... par la sambleu!... (*Jasmin a retiré les guêtres... Le Marquis frotte ses mollets.*) Jasmin, que dis-tu de ça?

JASMIN, *agenouillé près du Marquis.*

Assurément, monsieur le marquis a le plus beau mollet du Poitou.

LE MARQUIS.

Et comme c'est ferme... Tâte, Jasmin, je te le permets... du marbre!

JASMIN.

Mieux que cela... Du bronze coulé dans un bas de soie.

LE MARQUIS.

Je crois que monsieur de Buonaparte eût été assez embarrassé d'en montrer autant.... Vois-tu, Jasmin, sans l'émigration, le mollet se perdait en France: c'est nous autres qui l'avons sauvé.

JASMIN.

Si monsieur le marquis voulait se remarier...

LE MARQUIS.

Tu me flattes, coquin!... mais je te pardonne. Allons, encore un verre de ce vieux vin qui me ragaillardit le cœur. [1] (*Jasmin passe à droite, prend le flacon sur le guéridon, et verse à boire au Marquis.*) Mon Dieu! la douce vie!.. Comprends-tu, Jasmin, qu'il y ait des gens qui se plaignent de l'existence? Il n'est pas jusqu'à ta figure bête que je ne prenne plaisir à regarder.

JASMIN.

Eh! eh!... monsieur le marquis est bien bon.

LE MARQUIS.

Eh! c'est madame la baronne.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, *entrant d'un air effaré, du fond;* LE MAR JASMIN.

LA BARONNE.

Moi-même!... Jasmin, laissez-nous.

[1] Le Marquis. Jasmin.

LE MARQUIS.

Oui... Va-t'en, faquin. (*Jasmin sort par le fond emportant les guêtres du Marquis.*) Figurez-vous, Baronne, un cerf gros comme un éléphant!

LA BARONNE, *qui a suivi Jasmin de l'œil.*

C'est bien de chasse qu'il s'agit!... Nous sommes seuls... Marquis, tout est perdu.

LE MARQUIS.

Hein?... comment! tout est perdu?

LA BARONNE.

Croyez-vous aux revenants?

LE MARQUIS.

Eh! Madame....

LA BARONNE.

Si vous n'y croyez pas, vous avez tort; le fils Stamply, Bernard, ce héros mort et enterré depuis cinq ans sous les glaces de la Russie...

LE MARQUIS.

Eh bien?

LA BARONNE.

Eh bien! on l'a vu aujourd'hui, il n'y a qu'un instant, à Poitiers; on l'a vu en chair et en os, on l'a vu, ce qui s'appelle vu, et on lui a parlé, et c'est lui, c'est Bernard, Bernard Stamply, le fils de votre ancien fermier... Il existe, il vit, le drôle n'est pas mort.

LE MARQUIS.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait?

LA BARONNE.

Comment, ce que cela vous fait?... Le fils de Stamply n'est pas mort, il est de retour au pays, on a constaté son identité, et vous demandez ce que cela vous fait?

LE MARQUIS.

Mais sans doute; si ce garçon a des raisons d'aimer la vie, tant mieux pour lui qu'il ne soit pas en terre. Je serai charmé de le voir... Pourquoi ne s'est-il pas déjà présenté?

LA BARONNE.

Oh! soyez calme, il se présentera.

LE MARQUIS.

Qu'il vienne! on le recevra, on aura soin de lui; au besoin, on

lui fera un sort; s'il hésite, qu'on le rassure : il aura ce qu'il demandera.

LA BARONNE.

Et s'il demande tout?

LE MARQUIS.

Hein?

LA BARONNE.

Avez-vous lu un livre qui s'appelle le Code?

LE MARQUIS.

Le Code?

LA BARONNE.

Oui, le Code Napoléon?

LE MARQUIS.

Jamais.

LA BARONNE.

C'est un livre d'un style assez sec, très-goûté lorsqu'il consacre nos droits, mais peu estimé quand il contrarie nos prétentions. Je doute, par exemple, que vous en aimiez beaucoup le chapitre des donations entre-vifs. Lisez-le, cependant, je le recommande à vos méditations.

LE MARQUIS.

Ah! ça, madame la baronne, me ferez-vous l'amitié de m'apprendre ce que tout cela signifie?

LA BARONNE.

Monsieur le marquis, cela signifie que Thomas Stamply, du vivant de son fils, n'aurait pu disposer en votre faveur que de la moitié de ses biens, et que n'ayant disposé de tout que dans l'hypothèse que son fils était mort, ces dispositions se trouvent anéanties; cela signifie que vous n'êtes plus chez vous, que Bernard va vous faire assigner en restitution de titres, et qu'au premier jour, armé d'un jugement en bonne forme, ce garçon à qui vous parlez de faire un sort, vous sommera de déguerpir, et vous mettra poliment à la porte. Comprenez-vous maintenant?

LE MARQUIS, *passant devant la baronne.* [1]

Ta, ta, ta!... Je ne me soucie pas mal de votre Code et de vos donations entre-vifs. Que parlez-vous d'ailleurs de donation? On me restitue ce qu'on m'a dérobé, et cela s'appelle une donation! Le

1. Le Marquis, la Baronne.

mot est joli. Une donation! Un La Seiglière acceptant une donation! Madame la baronne, les La Seiglière n'ont jamais rien accepté que de la main de Dieu.

LA BARONNE, *à part.*

Vieil enfant!

LE MARQUIS.

Une donation! Comment, ventre-de-loup, je suis chez moi, heureux, paisible, et parce qu'un vaurien qu'on croyait mort se permet de vivre, je devrai lui compter la fortune de mes ancêtres? C'est le Code qui le veut ainsi! mais ce sont donc des cannibales qui l'ont rédigé, votre Code, qui se dit civil, je crois, l'impertinent!

LA BARONNE.

Voyons, Marquis, parlons sérieusement, la chose en vaut la peine. Jusqu'ici j'ai respecté vos illusions; la gravité des circonstances ne me permet plus de ménagements. Votre ancien fermier ne vous avait rien dérobé; il ne vous devait rien; il pouvait tout garder. C'est donc bel et bien une donation qu'il vous a faite et que vous avez acceptée.

LE MARQUIS.

Sang de mes aïeux!...

LA BARONNE.

Voilà pour le passé; occupons-nous de l'avenir. Nul doute que ce Bernard n'arrive ici d'un instant à l'autre, non pas en solliciteur, mais en maître...

LE MARQUIS.

Mais puisqu'il a été tué à cette bataille de la Moskowa!

LA BARONNE.

On l'a vu, on lui a parlé.

LE MARQUIS.

Impossible!... Il est mort.

LA BARONNE.

Vous êtes donc comme saint Thomas?... Eh bien! aujourd'hui même, sur le coup de midi, un avocat... de votre connaissance... celui-là même que vous avez si galamment accueilli ce matin ..

LE MARQUIS.

Destournelles?... l'ingrat!...

LA BARONNE.

Destournelles s'est présenté dans l'étude de l'huissier Durous-

seau, et là, en vertu d'un plein pouvoir signé de Bernard, il a fait dresser un acte de sommation qui va tomber chez vous comme un obus, si vous n'êtes pas disposé à livrer les clefs de la place.

LE MARQUIS.

Comment avez-vous pu savoir?...

LA BARONNE.

C'est le petit Guichard, mon filleul, saute-ruisseau chez Durousseau, qui a tout vu, tout entendu, et s'est échappé pour venir me donner avis de la mine chargée sous vos pieds.

LE MARQUIS.

Le petit Guichard... tiens, tiens... j'ai connu sa mère autrefois... c'était Marie Bontems!... (*Il fredonne*). Marie... Marion... Marionnette...

LA BARONNE.

Vraiment, je vous admire... Dans une heure, dans un instant peut-être, Bernard paraîtra devant vous; voyons, répondez, comment comptez-vous le recevoir?

LE MARQUIS.

Qui ça?... Bernard?... qu'il aille à tous les diables!...

LA BARONNE.

Pourtant, s'il se présente?...

LE MARQUIS.

S'il l'osait, madame la baronne, je me souviendrais qu'il n'est pas gentilhomme, et, plus heureux que Louis XIV, je n'aurais pas à jeter ma canne par la fenêtre.

LA BARONNE.

Vous êtes fou, Marquis.

LE MARQUIS.

S'il faut plaider, nous plaiderons.

LA BARONNE.

Marquis, vous êtes un enfant.

LE MARQUIS.

J'aurai pour moi le roi.

LA BARONNE.

La loi sera pour lui.

LE MARQUIS.

J'y mangerai mon dernier champ, plutôt que de lui laisser un brin d'herbe.

LA BARONNE.

Mêler votre nom à des débats scandaleux! et cela pour arriver à des conclusions prévues, infaillibles, inévitables. Vous avez un blason; vous ne lui ferez pas cette injûre.

LE MARQUIS.

Mais, pour Dieu! madame la baronne, que voulez-vous que je fasse?

LA BARONNE.

Je vais vous le dire. Savez-vous l'histoire d'un colimaçon qui s'introduisit étourdiment dans une ruche?

LE MARQUIS.

Un colimaçon!... ce doit être une histoire de votre fils...

LA BARONNE.

Peu importe. Les abeilles l'empâtèrent de miel et de cire; puis lorsqu'elles l'eurent ainsi emprisonné dans sa coquille, elles roulèrent cet hôte incommode et le poussèrent hors de leur maison.

LE MARQUIS.

Mais quel rapport voyez-vous entre un colimaçon?...

LA BARONNE.

Marquis, c'est ainsi qu'il faut nous y prendre. Vous ne supposez pas que ce Bernard ait pour nous une affection bien vive? Pour achever de l'exaspérer, Destournelles, que j'ai congédié ce matin, n'aura pas manqué de se faire l'écho de tous les bruits répandus contre nous; en ce moment Bernard accourt, furieux, le cœur rempli de tempêtes. Eh bien! il faut que sa colère avorte. Il faut que l'ouragan qui s'attend à briser des chênes, ne courbe que des roseaux.

LE MARQUIS.

Je commence à comprendre.

LA BARONNE.

Bernard pressent une résistance orgueilleuse; soyons doux, patients, résignés. Gardez-vous surtout de discuter vos droits ou les siens! Loin de les contrarier, flattez ses opinions. L'essentiel d'abord est de l'amener doucement à s'installer comme un hôte dans ce château. Cela fait, vous gagnez du temps... Le temps et moi nous ferons le reste.

LE MARQUIS.

Ventre-saint-gris!... Madame, je jure comme Henri IV, mais

il me semble que je vais m'y prendre autrement que le Béarnais pour reconquérir mon royaume.

LA BARONNE.

Le Béarnais était d'avis que Paris valait une messe.

LE MARQUIS.

Passe pour une messe; mais quel rôle allons-nous jouer ici?

LA BARONNE.

Un grand rôle, Monsieur: nous allons combattre pour nos principes, pour nos autels et pour nos foyers.

LE MARQUIS.

S'il s'agit de combattre, je ne reculerai pas, vive Dieu!

LA BARONNE.

Que voulons-nous d'ailleurs? Il n'est pas question de réduire ce garçon à la mendicité; vous serez généreux, vous ferez bien les choses; mais, en bonne conscience, un pauvre diable qui vient de passer cinq années dans la neige, a-t-il besoin pour se sentir mollement couché d'être étendu tout de son long sur un million de propriétés?

LE MARQUIS.

En bonne conscience, non... mais... cependant.

LA BARONNE.

Après cela, mon vieil ami, s'il vous reste des scrupules, eh bien! ruinés de fond en comble, venez, vous et votre fille, chercher un asile dans l'humble castel des Vaubert, d'où vous pourrez contempler à votre aise votre château, les ombrages de ce beau parc, et monsieur Bernard chassant, vivant en liesse et menant grand train sur vos terres.

LE MARQUIS.

Savez-vous, Baronne, que vous avez le génie d'une Médicis?

LA BARONNE.

Ingrat!... J'ai le génie du cœur. Qu'est-ce que je veux? Qu'est ce que je demande? le bonheur des êtres que j'aime. Pensez-vous que je m'effraie à l'idée de vivre pauvrement avec vous dans mon petit manoir? Mais vous, mais votre belle Hélène, mais les enfants qui naîtront d'une union charmante...

LE MARQUIS.

C'est vrai. pauvres petits!... sauvons le duvet de leur nid. (*Il lui baise la main.*)

JASMIN, *annonçant du fond.*[1]

L'étranger que monsieur le marquis a refusé de voir ce matin...

LE MARQUIS.

C'était lui !

JASMIN.

Il est accompagné de monsieur Destournelles.

LE MARQUIS.

Destournelles !

LA BARONNE, *bas au Marquis.*

Oh! le traître!... Il ne le quitte plus... S'il assiste à cette première entrevue, il déjouera tous nos projets... plus d'espoir.

LE MARQUIS.

Je vais le jeter par la fenêtre.

LA BARONNE.

Y pensez-vous?

LE MARQUIS.

Comment nous en défaire, alors!

LA BARONNE.

Je ne sais, mais je m'en charge. Qu'ils entrent

LE MARQUIS, *à Jasmin.*

Fais entrer.

LA BARONNE.

Allons, Marquis... l'heure est solennelle. Voici le lion ; il faut le museler.

LE MARQUIS.

Quelle abominable aventure!... Au moment de se mettre à table.

SCÈNE V.

LA BARONNE, LE MARQUIS, BERNARD, DESTOURNELLES.

(*Jasmin introduit les deux nouveaux venus et sort après avoir avancé des fauteuils; Destournelles, qui est entré le premier, salue profondément; Bernard va droit au Marquis.*)

BERNARD.

C'est à monsieur de La Seiglière que j'ai l'honneur de parler?

1. Jasmin, le Marquis, la Baronne.

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur. Puis-je savoir...

[1]DESTOURNELLES, *vivement, passant devant Bernard*

Permettez... permettez,.. avant de décliner nos noms et qualités... Ah ! madame la baronne...

La place m'est heureuse à vous y rencontrer.

LA BARONNE.

toujours galant, monsieur Destournelles.

BERNARD, *bas à Destournelles, au côté droit de la scène.*

Madame de Vaubert?

DESTOURNELLES, *de même.*

Oui.

BERNARD, *à part.*

Bien!

LA BARONNE, *bas au Marquis, après avoir examiné Bernard, au côté gauche.*

Ce n'est pas un rustre.

LE MARQUIS, *de même et dédaigneusement.*

C'est le fils de Stamply.

LA BARONNE, *de même.*

Ce regard hautain et décidé... Marquis, tenez-vous sur vos gardes.

LE MARQUIS, *de même.*

Soyez donc tranquille... (*Haut.*) Eh bien ! Messieurs, me ferez-vous l'honneur de m'apprendre à quelle circonstance je dois l'avantage de vous recevoir?

BERNARD.

Rien de plus aisé, Monsieur ; sachez...

DESTOURNELLES.

Permettez... c'est contre nos conventions ; laissez parler votre avocat.

LE MARQUIS.

Un avocat!... que signifie?...

DESTOURNELLES.

Vous allez le savoir, monsieur le marquis; mais mon honorable

[1] Le Marquis, la Baronne, Destournelles, Bernard.

client se rappellera la promesse qu'il m'a faite de s'en rapporter à mon expérience et de me laisser exposer le sujet de notre visite.

BERNARD, *se contenant, bas à Destournelles.*

C'est juste, je me suis promis de savourer à longs traits ma vengeance.

DESTOURNELLES, *de même.*

Laissez-moi donc déguster la mienne.

LE MARQUIS.

Eh bien ! Monsieur, de quoi s'agit-il ?

DESTOURNELLES, *d'un ton posé.*

Monsieur le marquis, parmi les nombreux témoignages de bienveillance dont vous m'avez comblé ce matin, il en est un surtout que je ne pouvais oublier. Monsieur le marquis a daigné m'exprimer en termes aussi touchants que flatteurs pour mon amour-propre le désir de m'entendre dans quelque importante affaire. Il s'en présente une qui promet d'être magnifique et paraît devoir exciter au plus haut point l'intérêt de monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Mon intérêt? (*Bas à la Baronne.*) Il me raille, je crois.

DESTOURNELLES.

C'est un de ces beaux drames que le théâtre envie au temple de Thémis. Quand il se jouera, si madame la baronne veut bien accompagner son noble ami, je lui réserverai une place d'honneur, et tâcherai que ma parole soit digne d'un si brillant auditoire.

LE MARQUIS, *bas à la Baronne.*

Encore!... Baronne, ne me retenez pas!

LA BARONNE, *bas au Marquis et passant derrière lui.*

Du calme, du sang-froid..[1] (*Haut.*) Et cette affaire, monsieur Destournelles?...

DESTOURNELLES.

Touche de près monsieur le marquis, et c'est précisément l'affaire dont mon client vient l'entretenir.

LA BARONNE.

Ce sera pour nous un grand charme d'entendre à l'audience l'éloquente parole de monsieur Destournelles, mais nous ne

1. Le Marquis, la Baronne, Destournelles, Bernard.

sommes pas au palais, et sa présence ici, à titre d'avocat, a lieu, je n'en doute pas, d'étonner monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

C'est vrai... je ne m'explique pas que monsieur Destournelles...

BERNARD.

Eh bien! soit, c'est moi, Monsieur, qui vais vous adresser...

LE MARQUIS, *fièrement et passant devant la Baronne*.[1]

Monsieur, si un intérêt à débattre entre nous vous amène auprès de moi, vous auriez pu, ce me semble, mettre tout simplement mon procureur aux prises avec votre avocat. Si notre entrevue doit avoir un caractère particulier, je vous dirai, Monsieur, qu'il n'est pas dans mes habitudes d'admettre un tiers à de pareils entretiens.

LA BARONNE, *à part*.

Très-bien!

DESTOURNELLES.

Par exemple!... Je dois l'appui de mon ministère à mon client.

LE MARQUIS.

Dans votre cabinet... au palais... c'est possible! Mais ici, chez moi, devant moi, c'est autre chose.

DESTOURNELLES.

Mais...

BERNARD.

Finissons (*Il passe devant Destournelles.*)[2]; ce que j'ai dans le cœur, personne ne vous le dira mieux que moi... Laissez-nous, monsieur Destournelles.

DESTOURNELLES.

Comment!...

BERNARD.

Je l'exige.

DESTOURNELLES.

Allons, puisqu'il le faut, puisque monsieur le marquis refuse d'admettre un tiers à cet entretien... madame la baronne, nous n'avons plus qu'à nous retirer.

LA BARONNE, *à part*.

O ciel!

1. La Baronne, le Marquis, Destournelles, Bernard.
2. La Baronne, le Marquis, Bernard, Destournelles.

BERNARD, *vivement.*

Non pas; restez, Madame.

DESTOURNELLES.

Hein?...

LA BARONNE, *à part.*

Je respire.

BERNARD.

Monsieur le marquis, j'en suis sûr, ne s'y opposera pas : ce qui j'ai à dire vous intéresse également tous les deux.

DESTOURNELLES, *bas à Bernard.*

Malheureux!... Vous ne la connaissez pas.

BERNARD, *de même.*

Je la connais, soyez sans crainte.

DESTOURNELLES, *de même.*

Vous ignorez quelle langue dorée...

BERNARD, *de même.*

Je réponds de moi. Encore une fois, laissez-nous.

DESTOURNELLES, *à part.*

Il est perdu... Et si je ne trouve pas le moyen d'interrompre cet entretien...

LE MARQUIS.

Monsieur Destournelles!...

DESTOURNELLES.

Je me retire. (*Il passe devant Bernard.*)[1] Madame la baronne, je laisse Renaud dans les jardins d'Armide. Monsieur le marquis, j'ai tout lieu d'espérer que vous serez satisfait de mon client.

LE MARQUIS, *lui montrant poliment la porte.*

Monsieur Destournelles...

DESTOURNELLES, *saluant.*

Monsieur le marquis... (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LA BARONNE, LE MARQUIS, BERNARD.

LE MARQUIS.

Maintenant, Monsieur, nous voilà seuls, veuillez vous asseoir... je suis tout prêt à vous entendre. (*Il s'asseoit.*)

1. Bernard, Destournelles, le Marquis, la Baronne.

BERNARD, *à part*, *s'asseyant*.

Contenons-nous, s'il est possible, et que chacune de mes paroles les frappe au cœur comme un remords.

LE MARQUIS.

Puis-je savoir d'abord, Monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler?

BERNARD.

Dans un instant, monsieur le marquis. Avant de vous dire qui je suis, j'ai besoin de rappeler à vos souvenirs des choses que vous avez oubliées, dit-on; il vous sera facile de comprendre en m'écoutant pourquoi j'ai voulu vous voir avant de remettre ma cause entre les mains de la justice.

LE MARQUIS.

Parlez donc, Monsieur, je vous écoute.

BERNARD.

Monsieur le marquis, voilà un quart de siècle, de grandes choses allaient s'accomplir, une aurore nouvelle se levait sur la France. Vous n'étiez pas de ceux qui la saluaient alors avec amour, car vous fûtes un des premiers qui donnèrent le signal du départ. La patrie vous rappela, c'était son devoir; vous fûtes sourd à son appel, c'était sans doute votre bon plaisir; elle confisqua vos biens, c'était sa volonté souveraine.

LE MARQUIS.

Monsieur!...

LA BARONNE, *bas*.

Mon ami!

BERNARD.

Ces biens devinrent la propriété de la nation, un de vos fermiers les acheta du prix de ses sueurs, et lorsqu'il eut recousu lambeaux par lambeaux le domaine de vos ancêtres, il s'en dépouilla comme d'un manteau et vous le mit sur les épaules.

LE MARQUIS.

Monsieur!...

LA BARONNE, *bas*.

Silence!

BERNARD.

Par quel enchantement cet homme se porta-t-il à un tel excès de générosité? Comment se décida-t-il à résigner entre vos mains la sainte propriété du travail?... Madame la baronne, peut-être pourriez-vous me l'apprendre?

LA BARONNE.

Moi, Monsieur?

BERNARD.

Ce que je sais, moi, c'est que cet homme mourut sans s'être seulement réservé un coin de terre pour son dernier sommeil, vous laissant, monsieur le marquis, paisible possesseur d'une fortune qui ne vous avait coûté d'autre peine que de rentrer en France et d'ouvrir la main pour la recevoir.

LE MARQUIS, *se levant et passant devant la Baronne qui se lève aussi.*

Monsieur... un pareil langage...

BERNARD, *se levant à son tour.* [1]

Oh! vous m'entendrez... vous n'êtes pas au bout... Il faut que vous sachiez ce que vous avez fait, et ce qui vous attend.

LE MARQUIS.

Prenez garde, Monsieur, je suis ici chez moi, mais je puis l'oublier.

BERNARD.

Chez vous!...

LA BARONNE.

Monsieur le marquis a raison, vos paroles sont cruelles, Monsieur, et nous blesseraient au cœur, si elles étaient méritées.

BERNARD.

Il est vrai, je m'emporte. Eh bien! Monsieur, voyons, ai-je eu tort? Mes paroles sont cruelles... Répondez, prouvez-moi qu'elles ne sont pas méritées?

LE MARQUIS.

Monsieur.....

LA BARONNE.

Asseyez-vous, mon ami. (*Le Marquis s'assied dans le fauteuil occupé précédemment par la Baronne.*) — Monsieur, puisque vous m'avez priée d'assister à cet entretien, vous souffrirez sans doute que j'y prenne part, et, puisque je suis en cause, que je réponde pour tous deux? (*Elle s'assied ainsi que Bernard.*) Vous êtes jeune, Monsieur; cette nouvelle aurore dont vous parlez, si vous l'aviez vue poindre, vous sauriez comme nous que ce fut une aurore de sang.

1. Le Marquis, la Baronne, Bernard.

BERNARD.

Madame...

LE MARQUIS.

Ah! pardieu! Monsieur, j'aurais bien voulu vous y voir. Si l'on venait vous dire que ce château menace ruine, si ce parquet tremblait sous vos pieds, et que le plafond criât et craquât sur nos têtes, resteriez-vous assis tranquillement dans ce fauteuil? Si le bourreau, la hache derrière le dos, vous appelait d'une voix câline, vous empresseriez-vous d'accourir?

BERNARD.

Monsieur...

LA BARONNE.

Croyez qu'il s'est rencontré dans les rangs de l'émigration de nobles cœurs demeurés français sur la terre étrangère; Rocroi n'exclut point Austerlitz; Bouvines et Marengo sont sœurs; ce n'est pas le même drapeau, mais c'est toujours la France victorieuse.

LE MARQUIS, *prenant une prise de tabac.*

Certainement, certainement. (*Bas.*) Très-bien, Baronne, très-bien.

LA BARONNE.

Et ce petit compte une fois réglé, si vous tenez à savoir par quel enchantement monsieur Stamply s'est décidé à réintégrer dans ce domaine une famille qui de tout temps l'avait comblé de ses bontés, je vous dirai, Monsieur, qu'il n'a fait qu'obéir aux pieux instincts de sa belle âme.

BERNARD.

En êtes-vous bien sûre, Madame? Ce que je puis vous affirmer, c'est que, du vivant de son fils, il ne se souciait pas même de savoir si cette famille existait encore.

LA BARONNE.

Je crois, Monsieur, que vous calomniez sa mémoire.

BERNARD.

Moi!

LA BARONNE.

Si son fils revenait parmi nous...

BERNARD, *se levant.*

Si son fils revenait!... Supposons qu'il revienne en effet... Sup-

posons que, laissé pour mort sur un champ de bataille, il se soit vu traîné de steppe en steppe jusqu'au fond de la Sibérie. Après cinq ans d'une horrible captivité, il va revoir son vieux père qui ne l'attend plus... Il part, il traverse gaîment les plaines désolées. Il arrive, son père est mort, son héritage est envahi, il n'a plus ni toit ni foyer. Il s'informe, et bientôt il apprend qu'on a profité de son éloignement pour capter un vieillard crédule et sans défense; il apprend qu'après l'avoir amené à se déposséder, on a payé ses bienfaits de la plus noire ingratitude. Que fera-t-il alors? (Ce ne sont toujours que des suppositions.) Il ira trouver les auteurs de ces lâchetés et de ces trahisons, il leur dira : C'est moi, moi que vous croyiez mort, moi le fils de l'homme que vous avez dépouillé, laissé mourir d'ennui et de chagrin; c'est moi, Bernard Stamply! Eux, que répondraient-ils?

LA BARONNE.

Ce qu'ils répondraient?...

LE MARQUIS, *se levant et passant au milieu.* [1]

C'est moi qui vais vous le dire, Monsieur... et laissons là toute feinte, car nous savons maintenant qui vous êtes.

LA BARONNE, *qui s'est levée après le Marquis, bas.*

Qu'allez-vous faire?

LE MARQUIS.

Laissez-moi. — Quand je rentrai dans le domaine de mes aïeux, votre père, qui était un brave homme, me reçut au seuil de cette porte et me tint ce simple discours : « Monsieur le marquis, vous êtes chez vous. » Je ne vous en dirai pas davantage : vous êtes chez vous, monsieur Bernard.

BERNARD.

Monsieur le marquis, croyez-vous me l'apprendre?

LE MARQUIS.

Veuillez donc regarder cette maison comme la vôtre. Vous êtes arrivé avec des intentions hostiles; je ne désespère pas de vous ramener bientôt à des sentiments meilleurs. Vous pensez avoir à exercer sur ce domaine des droits dont moi je crois être en mesure de contester la valeur: commençons par nous connaître... et plus tard un accommodement...

1. La Baronne, le Marquis, Bernard.

BERNARD.

Non, Monsieur, non, je n'attends rien de votre bonté, n'attendez rien de la mienne. Je ne sais qu'un arrangement possible entre nous, c'est celui qu'a prévu la loi. Il n'est pas un coin de ce domaine que mon père n'ait arrosé de ses sueurs et aussi de ses larmes, il ne convient pas que j'en fasse le théâtre d'une comédie.

(*Le Marquis remonte vers le fond du théâtre; il redescend ensuite près de la Baronne.*)

LA BARONNE.[1]

Ah! Monsieur, vous n'êtes pas Bernard, vous n'êtes pas le fils de notre vieil ami.

BERNARD.

Madame la baronne...

LA BARONNE.

Non, Monsieur. Votre père était un homme équitable, d'un sens droit, d'un cœur modéré... Ce n'est pas lui qui se fût abandonné aux transports d'une colère irréfléchie : il eût craint de céder aux suggestions de la calomnie; avant de se décider à la haine, il eût voulu s'assurer qu'il n'était pas l'instrument de la vengeance d'un méchant.

BERNARD.

Madame...

LE MARQUIS.

Eh! Baronne, à son aise; de grâce, n'insistez pas.

BERNARD.

Monsieur le marquis, je ne sais rien du monde, je ne demande qu'à croire à l'honneur, au dévouement, à la loyauté... et s'il était vrai...

LA BARONNE.

Eh bien, Monsieur... Permettez-moi...

(*On entend des cris au dehors; Destournelles entre impétueusement.*)

1. Le Marquis, la Baronne, Bernard.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LA BARONNE, DESTOURNELLES, BERNARD

DESTOURNELLES.

Venez, venez, noble jeune homme... Oh! pardon, madame la baronne, pardon, monsieur le marquis, mais je suis si ému...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc?

DESTOURNELLES.

Tout le village... que j'ai rencontré, et à qui je n'ai pu taire le retour miraculeux de notre jeune guerrier...

LA BARONNE.

Eh quoi! vous vous êtes permis...

DESTOURNELLES.

Cette nouvelle inattendue a excité une surprise, un enthousiasme universel... Ils sont là... deux cents paysans... qui demandent à grands cris le compagnon de leurs premiers jeux... le héros de Volontina!

LE MARQUIS.

Monsieur Destournelles!...

DESTOURNELLES.

Si monsieur le marquis veut se mettre à cette fenêtre, il jouira d'un spectacle bien émouvant: deux cents villageois se disputant les mains de leur nouveau seigneur. (*Les cris augmentent.*)

LE MARQUIS, *passant devant la Baronne.*[1]

Monsieur Destournelles!

DESTOURNELLES.[2] (*Il va à la porte-fenêtre à droite.*)

Tenez, tenez, les entendez-vous?... Voyez! ils ont forcé la grille, les voilà dans la cour.

BERNARD.

Un tel accueil!... j'étais loin de m'attendre...

DESTOURNELLES.

Hâtez-vous... ils sont capables de faire irruption dans le château.

1. La Baronne, le Marquis, Destournelles, Bernard.

2. La Baronne, le Marquis, Bernard, Destournelles.

LE MARQUIS.

Irruption !... Qu'ils viennent... je les attends !... Holà... Jasmin, La Brisée... tous mes laquais !

BERNARD.

N'appelez personne, Monsieur; ce sont mes amis, et je suffirai pour les congédier. Venez-vous, monsieur Destournelles?

(*Il sort par la porte-fenêtre de droite.*)

DESTOURNELLES, *en sortant, au Marquis.*

Comment donc ! mon client l'objet d'une ovation aussi populaire !... Ah ! monsieur le marquis, quel épisode pour ma plaidoirie !

(*Il sort avec Bernard. — A leur aspect les cris redoublent au dehors.*)

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Quel vacarme !... Ces animaux-là ne criaient pas autrement quand je suis revenu.

LA BARONNE.

Maudit avocat !

LE MARQUIS.

Oh !... il ne mourra que sous ma canne... et quant à son client...

LA BARONNE.

Calmez-vous.

LE MARQUIS, *parcourant la scène.*

Comment ! un drôle, dont j'ai vu la mère apporter ici pendant dix ans le lait de ses vaches, viendra m'insulter chez moi, et je n'y pourrai rien !

LA BARONNE.

Calmez-vous, vous dis-je.

LE MARQUIS.

Un va-nu-pieds qui, trente ans plus tôt, se fût estimé trop heureux de panser mes chevaux et de les conduire à l'abreuvoir !

LA BARONNE.

enfaits de la révolution !

LE MARQUIS.

Le malheureux!... Mais avez-vous entendu avec quelle emphase ce fils de bouvier a parlé des sueurs de son père? Quand ils ont dit cela, ils ont tout dit: La sueur!... la sueur de leurs pères!... Les impertinents et les sots!... Comme si leurs pères avaient inventé la sueur et le travail! S'imaginent-ils donc que nos pères ne suaient pas, eux aussi? Pensent-ils qu'on suait moins sous le haubert que sous le sarrau?

LA BARONNE

Il peut rentrer d'un instant à l'autre.

LE MARQUIS.

Et ce Destournelles, avec son héros de Volontina... Les voilà ces héros! Voilà ces fameuses rencontres dont monsieur de Buonaparte a fait si grand bruit! Il se trouve qu'en fin de compte, les morts se ramassaient eux-mêmes, et les tués ne s'en portent que mieux. Madame la baronne, quand un La Seiglière tombe, c'est pour ne plus se relever.

LA BARONNE.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Mais ne fût-on qu'un Stamply, quand on s'est fait tuer au service de la France, c'est le moins qu'on ne vienne pas soi-même le raconter aux gens. Si ce garnement avait pour deux sous de cœur, il rougirait de se sentir en vie, et il irait se jeter tête baissée dans la rivière.

LA BARONNE, *riant.*

Que voulez-vous?... ça ne sait pas vivre.

LE MARQUIS.

Qu'il vive donc, mais qu'il se cache! — « Cache ta vie, » a dit le sage. Que ne restait-il en Sibérie? il y avait ses habitudes.

LA BARONNE.

Un héritage d'un million!... On peut quitter pour moins les coteaux de l'Oural et l'intimité des Baskirs.

LE MARQUIS.

Un héritage d'un million!... Tenez, Baronne, s'il me pousse à bout...

LA BARONNE.

Que ferez-vous?

LE MARQUIS.

Je le traînerai de tribunaux en tribunaux.

LA BARONNE.

Vous lui épargnerez la peine de vous y traîner lui-même ; car, vous le voyez, il connaît ses droits ; il est bien conseillé.

LE MARQUIS, *irrité.*

Oui, par ce Destournelles.

LA BARONNE.

Qui l'excite, qui l'aiguillonne... et tant que Bernard sera sous cette influence... Ah ! si l'on pouvait les séparer... je répondrais bien encore...

LE MARQUIS, *haussant les épaules.*

Oui, mais comment?... c'est impossible !

LA BARONNE, *vivement.*

Attendez !... oh ! quelle idée !... nous le tenons !...

LE MARQUIS.

Quoi donc?

LA BARONNE.

Nous le tenons, vous dis-je. Ma lettre?... cette lettre de tantôt?... que je vous ai donnée?...

LE MARQUIS, *montrant la table à gauche.*

Eh bien ! cette lettre, elle est là, dans le tiroir.

LA BARONNE, *court à la table, ouvre le tiroir, prend la lettre et sonne.*

Jasmin !

LE MARQUIS.

Que voulez-vous faire ?

LA BARONNE.

Vous le saurez. — Jasmin !

LE MARQUIS.

Mais expliquez-moi du moins...

LA BARONNE.

Comment, vous ne comprenez pas?... Cette lettre, vous le savez, appelle Destournelles à Paris. On lui annonce que sa nomination de conseiller dépend de sa promptitude à se rendre auprès du ministre.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LA BARONNE.

Eh bien ! les intérêts de monsieur Bernard lui sont moins chers que les siens propres ; et, soyez-en sûr, dans un quart d'heure il partira.

LE MARQUIS.

Vous pourriez croire?...

LA BARONNE.

J'en réponds, et, une fois parti, je vous garantis qu'il restera là-bas plus de temps qu'il ne nous en faudra pour avoir raison de son client. — Jasmin ! — Dieu ! Bernard !

(*Bernard rentre par la droite.*)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LA BARONNE, BERNARD.

BERNARD.

Merci, mes bons amis, merci. — Braves gens ! j'ai vu le moment où ils forçaient la porte ; et sans monsieur Destournelles... oh ! je ne m'en défends pas, je suis touché jusqu'au fond de l'âme.

LA BARONNE.

Au moins, Monsieur, vous pourrez croire que tout le monde ici ne vous hait pas.

BERNARD, *sans lui répondre, la salue profondément, passe devant elle et va au Marquis.* [1]

Monsieur le marquis, avant de sortir de ce château où je ne dois plus rentrer qu'en maître, je reviens le cœur apaisé pour vous dire que si je n'abandonne aucun de mes droits, si je les revendique tous, vous n'avez à redouter de ma part rien de blessant pour votre dignité, rien qui soit au-dessous de la mienne. Je pars, je vous livre à vos inspirations ; consultez votre honneur : mieux que moi, mieux que la justice, il vous dira ce que vous avez à faire. (*Il s'incline, le Marquis lui rend son salut. Bernard se dirige vers la porte-fenêtre.*)

LA BARONNE, *allant au Marquis, bas.*

Il s'en va.

LE MARQUIS.

Qu'il s'en aille ! (*Il va s'asseoir dans un fauteuil, à gauche.*)

1. Le Marquis, Bernard et la Baronne au second plan.

LA BARONNE, *se rapprochant vivement de Bernard.*

Eh quoi! Monsieur, est-ce ainsi?...

BERNARD, *se retournant, près de la fenêtre*

Madame la baronne, j'ai l'honneur de vous saluer.

(*Il s'incline et va sortir; entre Hélène du fond.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS (*assis*), HÉLÈNE, LA BARONNE; *au second plan*, BERNARD, *entendant Hélène, a quitté la fenêtre et est descendu sur le devant de la scène.*

HÉLÈNE.

Ce que je viens d'apprendre est-il vrai?... Mon père! serait-ce possible?... Monsieur Stamply... Bernard...

LE MARQUIS, *montrant Bernard.*

Il est devant toi.

HÉLÈNE *se retourne vivement, et à la vue de Bernard pousse un cri.*

Ah!

BERNARD.

Mademoiselle...

HÉLÈNE.

Vous vivez... vous vivez, Monsieur... c'est donc vrai?

BERNARD.

Mademoiselle...

HÉLÈNE.

Vous vivez... oh! merci, mon Dieu!... Oui... j'aurais dû vous reconnaître... tant de fois j'ai entendu parler de vous... Pardon, je suis toute tremblante... l'émotion... le bonheur...

LA BARONNE.

C'est vrai... Monsieur Bernard est de vos vieux amis.

HÉLÈNE.

Et votre père, qui a quitté ce monde avec l'espoir de vous retrouver dans l'autre![1]... Le ciel a donc aussi ses douleurs et ses déceptions. Mais pour nous qui restons, quelle joie!... oui, madame la baronne a dit vrai, vous êtes de mes amis; vous le vou-

[1] La Baronne, le Marquis, Hélène, Bernard.

lez, Monsieur? Monsieur Stamply m'aimait, et je l'aimais aussi. Il était mon vieux compagnon... avec lui je parlais de vous, avec vous je parlerai de lui.

BERNARD.

De lui!

HÉLÈNE.

Mais, j'y songe... mon père, a-t-on fait préparer l'appartement de monsieur Bernard?

BERNARD.

Eh quoi?

HÉLÈNE.

Car vous êtes ici chez vous, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ah! bien, oui, son appartement!... il ne veut rien de nous.

LA BARONNE.

Il nous hait.

HÉLÈNE.

Vous nous haïssez?... J'aimais votre père, vous haïssez le mien... vous me haïssez, moi... Que vous ai-je fait? comment avons-nous pu mériter votre haine?

BERNARD.

Non, Mademoiselle, non, je ne vous hais pas.

HÉLÈNE, *regardant autour d'elle.*

Alors... qui donc?

LE MARQUIS.

Ce parquet lui brûle les pieds.

LA BARONNE.

Il lui serait impossible de fermer l'œil sous ce toit.

HÉLÈNE.

Comment?... (*A elle-même.*) Noble cœur!... victime de la probité de son père, il refuse par orgueil d'en recevoir le prix. — Monsieur Bernard, nous n'avons rien à vous donner, nous ne pouvons que vous rendre d'une main ce que nous avons reçu de l'autre. Vous accepterez pour ne pas nous humilier.

BERNARD.

Mademoiselle...

LE MARQUIS.

Accepter, lui!... Tu le connais bien... il aimerait mieux se couper le poignet que de mettre sa main dans la nôtre.

HÉLÈNE, *après un silence, tendant la main à Bernard.*

Est-ce vrai, Monsieur?

BERNARD, *pressant la main d'Hélène.*

Mademoiselle, je vous bénis, je vous vénère, mais...

HÉLÈNE.

Vous ne partirez pas... vous avez été pendant cinq ans le prisonnier des Russes, vous pouvez bien être un peu le nôtre. C'est donc une perspective si effrayante que celle de se sentir aimé?... Au nom de votre père, qui se plaisait à m'appeler son enfant, vous resterez; je le veux, je l'exige.

BERNARD

Mademoiselle...

HÉLÈNE.

Je vous en prie.

LA BARONNE, *à part.*

Il est à nous! (*Hélène se rapproche de son père.*)

BERNARD, *à part.*

Cet ange vit avec eux?... Si l'on m'avait trompé.

HÉLÈNE, *se retournant.*

Eh bien?

LA BARONNE, *à part.*

Il hésite!

BERNARD.

Je ne sais... je ne puis...

JASMIN, *entrant par la porte de gauche.*

Monsieur le marquis est servi.

LE MARQUIS, *se levant.*

Bonne nouvelle!... Ma foi, qu'il parte ou qu'il reste, à table! je meurs de faim.

HÉLÈNE.

Vous dînerez avec nous, du moins; vous serez à côté de moi; nous parlerons de votre père.

BERNARD.

De mon père!

LE MARQUIS, *près de la Baronne.*

Et nous boirons à sa mémoire d'un petit vin qu'il ne détestait pas.

BERNARD.

Est-ce un rêve?

LE MARQUIS.

Votre bras, Baronne.

HÉLÈNE.

Le vôtre, monsieur Bernard.

LE MARQUIS.

A table !

LA BARONNE.

Allons.....

DESTOURNELLES, *entrant du fond.*

Ciel ! que vois-je?... mon client ! [1]...

LE MARQUIS.

Monsieur Destournelles !...

LA BARONNE.

Qui arrive à propos.

HÉLÈNE.

Oui. Pour que la fête soit complète, mon bon monsieur Destournelles, vous allez dîner avec nous.

LE MARQUIS.

Hein ? (*Hélène passe près de son père, Destournelles descend vivement à la gauche de Bernard.*)

DESTOURNELLES.

Comment!...

LA BARONNE, *bas.*

Laissez-la faire.

DESTOURNELLES, *bas à Bernard.* [2]

Malheureux, que faites-vous ?

BERNARD, *bas à Destournelles.*

Impossible de refuser... Nous partirons ce soir.

LE MARQUIS, *offrant son bras à la Baronne.*

Madame...

LA BARONNE, *bas au Marquis.*

Non... emmenez Destournelles.

DESTOURNELLES *à part, vivement.*

Il s'agit de veiller sur mon client. (*Hélène et Bernard sont près de la porte de gauche.*)

1. Bernard, Hélène, Destournelles, le Marquis, la Baronne, Jasmin au fond.

2. La Baronne, le Marquis, Hélène, Bernard, Destournelles.

LE MARQUIS.

Allons, Barthole! allons, Cujas, venez-vous?...

DESTOURNELLES.

J'accepte, monsieur le marquis.

LE MARQUIS

Je prétends vous griser et nous chanterons au dessert.

DESTOURNELLES.

Allons!...

(*Ils sortent par la gauche, la Baronne les suit du regard; quand ils sont dehors, la Baronne appelle d'un ton bref et à demi-voix Jasmin qui est à sa gauche.*)

LA BARONNE.

Jasmin!

JASMIN.

Madame la baronne?

LA BARONNE.

Cette lettre... prenez... Pendant le dîner vous la remettrez à monsieur Destournelles, et vous lui direz qu'un exprès... vous entendez, un exprès, un inconnu vient de l'apporter de Poitiers.

JASMIN.

Oui, Madame. (*Il va pour sortir et revient à droite de la Baronne.*) Il s'agit?...

LA BARONNE.

De faire ce que je vous dis. Vous avez compris?

JASMIN.

Parfaitement. (*Il sort.*)

LA BARONNE, *seule.*

Et maintenant, Marquis, vous pouvez chanter au dessert.

ACTE TROISIÈME

Le grand salon du château. — Salon à deux plans, à pans coupés; porte au fond, portes dans les angles. — Au premier plan de chaque côté de la scène, une fenêtre. Tables à droite et à gauche de la scène.

Au lever du rideau, Hélène dessine à la table de droite; Bernard est debout auprès d'elle, il examine son travail. De l'autre côté de la table la Baronne est assise et fait de la tapisserie. A l'extrémité opposée de la scène, du côté gauche, le Marquis étendu dans un fauteuil à bras, lit *la Quotidienne.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, BERNARD, HÉLÈNE, LA BARONNE.

HÉLÈNE.

Vous trouvez donc ce dessin exact, monsieur Bernard?

BERNARD.

Très-exact.

HÉLÈNE.

Je pourrai vous en montrer beaucoup d'autres. En Allemagne, je ne rentrais jamais au logis sans un nouveau croquis dans mon portefeuille. C'est un beau pays que la Bavière, n'est-ce pas?

BERNARD.

Magnifique, Mademoiselle.

HÉLÈNE, *baissant la voix.*

Eh bien! le croiriez-vous? je suis seule ici de mon avis.

LE MARQUIS, *interrompant sa lecture.*

Oh! délicieux!

LA BARONNE.

Qu'est-ce?

LE MARQUIS.

Baronne, écoutez un peu ce que dit *la Quotidienne.*

LA BARONNE.

J'écoute

LE MARQUIS, *lisant.*

« Depuis le retour de nos princes, la manie des places
« venue en France une véritable épidémie. »

LA BARONNE.

Ce n'est pas nouveau.

LE MARQUIS.

C'est vrai, il en était de même sous monsieur de Maurepas ; mais attendez. (*Lisant.*) « Dans la foule des aspirants aux grâces minis- « térielles, une notabilité du barreau de Poitiers, M. D*** se fait « remarquer depuis six semaines dans les bureaux. » Depuis six semaines, Baronne !

LA BARONNE.

J'entends bien.

LE MARQUIS, *lisant.*

« Par l'ardente activité de ses démarches. Espérons que M. le « garde des sceaux... » Votre ami monsieur de Malebois... (*Lisant.*) « Prendra pitié de ce solliciteur infortuné, toujours à la veille « d'obtenir à la cour royale de son département une place de « conseiller à laquelle il a des titres... il y a si longtemps qu'il la « demande. » — Le trait est piquant... Il n'y a que les plumes de notre parti pour écrire de ce goût. Qu'en dites-vous?

LA BARONNE.

Je dis que... Malebois est un homme d'esprit qui aime à obliger ses amis, et que ce qu'il fait est bien fait.

HÉLÈNE.

Mais que depuis six semaines monsieur Destournelles ne nous ait pas donné de ses nouvelles, voilà qui est étrange.

LA BARONNE.

Monsieur le commandant sans doute a été plus heureux que nous?

BERNARD.

Moi, Madame?... qui peut vous faire croire?...

LA BARONNE.

C'est que Jasmin vous remet bien souvent des lettres de Paris.. et je pensais...

HÉLÈNE.

Serait-ce donc pour obtenir cette place de conseiller que monsieur Destournelles nous a si brusquement quittés?

LA BARONNE.

C'est probable... Quant à moi, je n'en sais rien.

HÉLÈNE.

C'était, je m'en souviens bien, le jour où, pour la première fois, monsieur Bernard dînait avec nous.

LA BARONNE.

En effet.

HÉLÈNE.

Que de peine ensuite, Monsieur, pour vous retenir au château!.. et encore vous nous quittiez... vous partiez, s'il ne me fût venu à la pensée de vous offrir la maison du garde.

BERNARD.

C'est là que mon père est mort, Mademoiselle, c'est là que vous lui avez fermé les yeux.

HÉLÈNE.

Convenez-en, monsieur Bernard, vous aviez contre nous bien des préventions.

BERNARD.

Je n'avais que de la reconnaissance pour vous, Mademoiselle.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas répondre... Je parierais bien qu'aujourd'hui encore...

BERNARD.

Aujourd'hui, ma présence ici ne vous répond-elle pas?

HÉLÈNE.

A la bonne heure... car, je l'avoue, j'ai craint que vos éternelles discussions avec mon père...

BERNARD.

Ne les regrettez pas, Mademoiselle: la vivacité, l'ardeur de ces discussions, où le caractère de monsieur le marquis se montre franchement et à découvert, ont plus fait pour dissiper les préventions dont vous parlez que tout ce qu'on aurait pu me dire. (*En disant ces mots Bernard s'est approché du Marquis; ils se serrent la main*).

HÉLÈNE. (*Elle se lève.*)

N'importe... il faut que je vous gronde; vous y mettez, vous, trop d'obstination, trop d'emportement... Hier, par exemple...

LE MARQUIS, *se levant.*

Hier... Ne le gronde pas, j'avais tort. J'ai été aux informations. Bernard, je le reconnais, votre Kléber eût été un bon mestre de camp de monsieur le maréchal de Saxe, ou de monsieur de

Castries, et le chevalier d'Assas n'a pas emporté avec lui tout le dévouement de nos soldats. [1]

BERNARD, *ironiquement.*

C'est bien de l'honneur que vous leur faites.

LE MARQUIS.

Cependant je tiens à vous dire...

LA BARONNE, *qui s'est levée en même temps que le Marquis, et qui est descendue à sa droite.*

Oh !... vous allez recommencer...

HÉLÈNE.

C'est vrai ; laissons là la politique, qui seule vous divise.

LA BARONNE.

Arrière les batailles!... Parlons plutôt de votre chasse d'hier.

HÉLÈNE.

Oui, sur ce sujet du moins vous êtes toujours d'accord.

LE MARQUIS.

J'en conviens; bon chasseur, joyeux compagnon... il y a plaisir à battre avec lui les forêts et à trinquer le soir au retour.

BERNARD.

Le plaisir est pour moi, monsieur le marquis. (*Ils se serrent la main.*)

HÉLÈNE.

A la bonne heure, voilà comme je vous aime tous les deux... Mais venez ici, monsieur le commandant, on a besoin de vous... (*Elle se rassied, le Marquis en fait autant*). Voyez donc, ne me suis-je pas trompée?... Est-ce bien là le cours de la rivière ? [2]...

BERNARD.

Oui, Mademoiselle, c'est le Regen ; la grande route le traverse, ici, de Nuremberg à Ratisbonne ; voilà le clocher du petit village d'Eckmühl, je le reconnais; c'est là qu'un de nos généraux a conquis son titre de prince.

LE MARQUIS.

Hein? de quel prince parlez-vous?

BERNARD.

Du duc d'Auerstaedt, du prince d'Eckmühl, du maréchal Davoust.

1. La Baronne, le Marquis, Bernard, Hélène.

2. La Baronne, le Marquis, Bernard, Hélène.

LE MARQUIS.

Davoust?... Qu'est-ce que c'est que ça?

BERNARD.

Ça, monsieur le marquis? c'est le héros qui prépara Wagram.

LE MARQUIS.

Wagram! (*A part.*) Encore un prince!

BERNARD.

C'est le vainqueur qui nous a ouvert les portes de Vienne, où l'empereur a élevé une archiduchesse au rang d'impératrice.

LE MARQUIS.

Quel scandale! La fille des Césars... à un petit officier de fortune...

BERNARD.

Au Dieu de la guerre! au maître du monde, monsieur le marquis!

LE MARQUIS, *se levant.*

Bah! pour quelques batailles gagnées en dépit de toutes les règles de l'art militaire... car avec ce diable d'homme on ne pouvait compter sur rien... Vous vous le rappelez, Baronne, lors de notre voyage en Prusse... à peine installés, on le croyait bien loin... il était sur nos talons.

LA BARONNE, *riant.*

Oui, nous dûmes décamper au plus vite... car en moins de trois semaines...

BERNARD.

C'en était fait de la Prusse... il partait d'Iéna, et entrait dans Berlin. [1] (*Hélène inquiète s'est levée et reste près de la table.*)

LE MARQUIS.

Trois semaines... quel manque de formes! Parlez-moi de la guerre de sept ans... de la guerre de trente ans... à la bonne heure... voilà des généraux bien élevés!

LA BARONNE, *riant.*

On avait le temps de se reconnaître.

LE MARQUIS.

Maintenant, Dieu merci! il ne peut plus faire des siennes.

BERNARD.

Oui, maintenant on peut dormir tranquille à Vienne et à Berlin

1. La Baronne, le Marquis, — Hélène au second plan; — Bernard.

LE MARQUIS.

Nous l'avons mis à la raison.

BERNARD.

Qui, vous? Pour en venir à bout, il a fallu toute l'Europe.

LE MARQUIS.

Il a reçu enfin le digne prix de ses escapades.

LA BARONNE, *au Marquis.*[1]

Mon ami!

BERNARD, *irrité.*

Ses escapades!...

HÉLÈNE.

Monsieur Bernard!

LE MARQUIS.

Oui, je maintiens le mot : ses escapades!...

BERNARD.

Vous osez?...

HÉLÈNE, *à voix basse.*

Eh quoi! encore!...

BERNARD, *passant devant Hélène.*[2]

Monsieur le marquis...

HÉLÈNE.

Pas un mot de plus... pour mon père!...

BERNARD, *l'écoutant à peine.*

Mademoiselle!...

HÉLÈNE.

Pour moi!...

BERNARD.

Pour vous!... (*Après un silence.*) J'obéis.

HÉLÈNE, *lui tendant la main.*

Merci.

LE MARQUIS.

Je l'ai réduit au silence. (*Il va s'étendre dans son fauteuil.*)

(*Bernard a pressé la main qu'Hélène lui a tendue, et est remonté vers le fond du théâtre. Hélène se remet à son dessin; Bernard se rapproche d'elle et s'assied a sa gauche.*)

1. Le Marquis, la Baronne, Hélène, Bernard.

2. Le Marquis, la Baronne, Bernard, Hélène.

LA BARONNE, *qui a observé tout ce qui vient de se passer et qui est debout sur le devant de la scène.*

D'un regard, d'un mot elle l'apaise... le charme continue... c'est bien. Je le connais, il ne dépouillera jamais la femme qu'il aime... De ce côté, je suis tranquille. — Mais Hélène... que dois-je croire? Est-ce qu'oublieuse de sa naissance et de son rang, elle partagerait la passion qu'elle inspire? J'y veillerai.

LE MARQUIS, *pliant la Quotidienne.*

Passons au *Drapeau blanc*... Mais qui vient là? Raoul!

(*Il se lève et va à lui.*)

SCÈNE II.

LA BARONNE, LE MARQUIS, RAOUL, HÉLÈNE, BERNARD.

RAOUL, *entrant du fond.*

Moi même. (*Hélène et Bernard se lèvent et restent près de la table.*)

LE MARQUIS.

Nous apportant quelque nouvelle découverte.

RAOUL.

Vous l'avez dit. J'ai découvert...

LA BARONNE.

Quoi donc?

RAOUL.

Je vous le donne en cent.

LE MARQUIS.

Une salamandre?... un blaireau sans queue?...

RAOUL.

Monsieur Destournelles.

TOUS.

Destournelles! (*Mouvement général.*)

LA BARONNE, *à part.*

Déjà de retour!... après ce qui m'a été promis.

BERNARD, *à part.*

Fâcheux contre-temps!

RAOUL.

Oui, monsieur Destournelles, perdu depuis six semaines, et que je viens de découvrir...

LE MARQUIS.

A l'état fossile?

RAOUL.

Non, ma foi! des plus ingambes, et marchant à grands pas long de l'avenue.

BERNARD, *à part.*

Que lui dire?

LE MARQUIS.

Baronne, viendrait-il recevoir nos compliments?

JASMIN, *annonçant du fond.*

Monsieur Destournelles.

LE MARQUIS, *allant s'asseoir.*

Eh! arrivez donc, notre ami.

SCÈNE III.

LA BARONNE, LE MARQUIS, *assis;* RAOUL, *près de la table, derrière le Marquis;* DESTOURNELLES, HÉLÈNE, BERNARD.

DESTOURNELLES, *qui est entré précipitamment et qui a salué Hélène.*

C'est ce que je fais, monsieur le marquis, j'arrive. (*Apercevant la Baronne.*) Madame la baronne!

LA BARONNE, *passant devant le Marquis.*[1]

Charmée de vous revoir, monsieur Destournelles; je ne vous attendais pas si tôt.

DESTOURNELLES.

Je m'en doute bien.

LA BARONNE.

Soyez le bienvenu, pourtant; les joies inespérées sont toujours les plus vives.

DESTOURNELLES.

Il n'y a que madame la baronne pour tourner ainsi un compliment aux gens.

LA BARONNE.

Aux gens que j'aime, monsieur Destournelles.

[1]. Raoul, le Marquis, à gauche; — la Baronne, Destournelles, au milieu; — Hélène Bernard, à droite.

DESTOURNELLES.

Et qui vous le rendent, madame la baronne. (*A part.*) Quelle audace!... (*Haut.*) Ah!... monsieur Bernard...

BERNARD, *froidement, en remontant la scène.*

Bonjour, monsieur Destournelles, bonjour.

DESTOURNELLES, *à part.*

Cet accueil!... On m'a dit vrai.

HÉLÈNE.

Mais, monsieur Destournelles, votre voyage a-t-il été bon?

DESTOURNELLES, *jetant un regard sur la Baronne.*

Mon voyage?... excellent, Mademoiselle.

LE MARQUIS.

Vraiment!... Que chante donc *la Quotidienne?*

LA BARONNE.

Est-ce à monsieur le conseiller ou à monsieur le président que je dois tirer ma révérence?

DESTOURNELLES.

Je vais bien vous surprendre, madame la baronne; ni à l'un ni à l'autre

HÉLÈNE.

Comment?

RAOUL.

Il serait possible?

DESTOURNELLES.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

LE MARQUIS.

Un refus, à vous!

LA BARONNE.

Je n'en reviens pas.

DESTOURNELLES.

Une fée... qui m'en veut, qui ne me pardonnera jamais d'avoir su lire au fond de son âme, a traversé toutes mes démarches.

RAOUL.

Une fée?

HÉLÈNE.

Vous en êtes sûr?

DESTOURNELLES.

Très-sûr.

LA BARONNE.

Il faut qu'elle soit bien habile.

DESTOURNELLES.

Non, mais elle est toute-puissante, et comme vous n'étiez pas là pour balancer sa maligne influence....

LE MARQUIS.

Un autre que vous l'a emporté.

DESTOURNELLES.

Voilà.

LE MARQUIS.

C'est abominable!

LA BARONNE.

C'est une injustice criante.

LE MARQUIS.

Destournelles, je m'en plaindrai au roi.

DESTOURNELLES.

Monsieur le marquis, madame la baronne, combien je suis touché... Rassurez-vous pourtant; si je ne suis ni président, ni conseiller, je reste avocat, comme par le passé... Mettre sa parole au service des droits méconnus, dépister l'intrigue et la ruse, relever les faibles, abattre les puissants, c'est encore une assez belle tâche; ne le pensez-vous pas, monsieur le marquis? n'est-ce pas votre avis, madame la baronne?

LE MARQUIS.

Sans doute, sans doute.

LA BARONNE.

La philosophie fut de tout temps le refuge des grandes âmes.

HÉLÈNE, *se rapprochant de Destournelles.*

Et à peine arrivé, mon bon monsieur Destournelles, votre première visite a été pour nous?

DESTOURNELLES.

Oui, Mademoiselle, oui... pour vous... d'abord... et ensuite...

LA BARONNE.

Et ensuite... pour monsieur Bernard.

BERNARD.

Pour moi?

DESTOURNELLES.

Mais effectivement... je ne vous cacherai pas...

HÉLÈNE, *passant devant Destournelles, et allant à son père, la Baronne remonte.*

Ah ! plus tard, un autre jour...[1] Monsieur Bernard ne s'appartient pas aujourd'hui ; il a promis de nous accompagner au moulin de Gençais.

LE MARQUIS.

Au moulin de Gençais?

HÉLÈNE.

La veuve du meunier est malade, je dois porter à ses enfants quelques vêtements que je vais rassembler, et si monsieur Bernard veut bien m'attendre un instant...

BERNARD.

A vos ordres, Mademoiselle.

LE MARQUIS.

Oh ! alors, je vais avec vous. Vaubert, êtes-vous des nôtres?

RAOUL.

Non, monsieur le marquis.

LA BARONNE, *à part.*

Maladroit!... (*Haut.*) Pourquoi donc? qu'avez-vous à faire?

RAOUL.

Mademoiselle Hélène le sait. J'ai hâte de mettre fin à un travail qui, je l'espère, ne sera pas inutile à ses pauvres.

HÉLÈNE.

C'est vrai.

LE MARQUIS, *à part.*

S'ils comptent là-dessus pour avoir des sabots !... (*Haut.*) Allons, puisqu'il en est ainsi, donne-moi le bras, ma fille, et conduisons-le jusqu'à la grille. Au revoir, Destournelles. Bernard, dans un instant nous sommes à vous. Sans rancune, mon brave ; à bientôt, mon ami.

(*Il donne une poignée de main à Bernard et sort avec sa fille. Bernard les accompagne jusqu'à la porte; Raoul serre aussi la main de Bernard en sortant. Destournelles, qui a suivi ce mouvement, reste stupéfait. Bernard disparaît pour quelques instants.*)

1. La Baronne est remontée et redescend ensuite au no 1. — Destournelles, pendant qu'Hélène parle à son père, se rapproche de Bernard qui évite son regard. — Les acteurs sont placés dans l'ordre suivant :

La Baronne, Raoul, le Marquis, Hélène, Bernard Destournelles.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, DESTOURNELLES.

DESTOURNELLES.

Un tel accord!... Malgré tout ce que j'ai appris, je n'en saurais revenir.

LA BARONNE.

Qu'a donc monsieur Destournelles? On le dirait étonné de ce qu'il vient de voir et d'entendre.

DESTOURNELLES.

Honneur à vous, Madame; on n'est pas plus adroite, on n'est pas plus habile.

LA BARONNE.

Vous dites?

DESTOURNELLES.

Je dis que c'est bien joué... et qu'il était impossible de mieux profiter de mon absence.

LA BARONNE.

Vous voilà revenu, monsieur Destournelles, et rien ne vous empêche de vous signaler à votre tour. Tenez, sans plus tarder, je vous laisse le champ libre. (*Bernard reparaît au fond; il suit du regard Hélène et son père.*) Monsieur Bernard va vous entendre, seul, en tête-à-tête; et, après cet entretien, que je connais d'avance, et qui ne m'effraie pas, monsieur Bernard décidera de quel côté se trouve la droiture ou l'habileté. Monsieur Destournelles, je vous salue.

(*Elle remonte la scène, et rencontre au fond Bernard, qui paraît embarrassé; elle lui indique gracieusement Destournelles comme ayant à lui parler, et échange quelques paroles avec lui.*)

SCÈNE V.

DESTOURNELLES, BERNARD.

DESTOURNELLES.

Oh!... nous allons voir... A nous deux maintenant, monsieur Bernard... Ah! l'on chasse... ah! l'on festine... ah! l'on soupire ici. Place au trouble-fête... Voici le seigneur Rabat-joie.

BERNARD.

Nous voilà seuls, Monsieur; vous avez désiré me parler, je us écoute... Vous venez sans doute m'entretenir de mes droits?

DESTOURNELLES.

Nullement. Vos droits sont incontestables, je vous l'ai dit : je aime pas à me répéter.

BERNARD.

Eh bien! alors...

DESTOURNELLES.

Je ne suis venu que pour connaître vos intentions.

BERNARD.

Mes intentions?...

DESTOURNELLES.

Il m'est permis de les ignorer, puisque vous avez laissé toutes mes lettres sans réponse; et comme, en vertu des pleins pouvoirs que vous m'avez donnés, et qui sont encore entre mes mains...

BERNARD.

J'espère, Monsieur, que vous n'avez rien fait sans me consulter?

DESTOURNELLES.

Je vous consulte... Que dois-je faire?

BERNARD.

Rien.

DESTOURNELLES.

Ainsi, vous renoncez?...

BERNARD.

Je ne m'explique pas là-dessus... Je verrai, j'aviserai... Nous en reparlerons, rien ne presse.

DESTOURNELLES.

En effet, de quoi s'agit-il?... de venger votre père... Les morts peuvent attendre.

BERNARD.

Monsieur!

DESTOURNELLES.

Vous habitez la maison du garde... Je comprends qu'un pareil séjour ait amolli votre cœur, et lui ait conseillé l'indulgence et l'oubli.

BERNARD.

Encore une fois!...

DESTOURNELLES.

Ah! tenez, laissez-moi vous parler franchement, car ce n'est plus de votre patrimoine qu'il s'agit, à cette heure; mais de votre honneur, de votre dignité.

BERNARD.

Monsieur Destournelles!...

DESTOURNELLES.

Monsieur Bernard, vous ne deviez rester ici qu'à la condition d'y commander en maître... C'est mon avis. Voilà six semaines, c'était aussi le vôtre. La colère blanchissait vos lèvres, des éclairs partaient de vos yeux, vous parliez de punir les méchants de leurs iniquités... Et voilà qu'aujourd'hui vous hésitez!... « Vous verrez... « vous aviserez... rien ne presse!... » Et en attendant, vous vivez en joie au milieu de vos ennemis, sous le toit d'où ils ont chassé votre père.

BERNARD.

Monsieur... c'est qu'il y a six semaines, j'ignorais certains détails... on avait su m'inspirer certaines préventions... qui maintenant sont dissipées.

DESTOURNELLES.

Vraiment?...

BERNARD.

C'est qu'alors... Enfin, Monsieur, qui me dit que ne sont pas là de nobles cœurs indignement calomniés par l'envie?

DESTOURNELLES.

Qui vous le dit?... Moi. Moi, Sylvain Destournelles, qui n'ai jamais calomnié personne, quoique avocat... Et que vous le savez bien, que madame de Vaubert n'est pas une belle âme!... que vous savez bien que le marquis cache l'égoïsme d'un vieillard sous l'étourderie d'un enfant! — Osez le nier. Et croyez-vous donc que je ne devine pas le charme qui vous a retenu, qui vous retient encore?

BERNARD.

Monsieur!

DESTOURNELLES.

Est-il besoin de vous l'apprendre?

BERNARD, *effrayé.*

Monsieur, pas un mot de plus.

DESTOURNELLES.

Ah! pardieu, j'irai jusqu'au bout... vous aimez.

BERNARD.

Silence!... silence, malheureux!

DESTOURNELLES.

Vous aimez mademoiselle de La Seiglière.

BERNARD.

Moi!... Je n'ai rien dit... rien fait...

DESTOURNELLES.

Atteint et convaincu, vous l'aimez. (*Geste de dépit de Bernard; il garde le silence.*) Eh bien! mon cher monsieur, vous voilà dans une jolie passe! — Comment comptez-vous en sortir?

BERNARD.

Monsieur... mon parti est pris... Vous en penserez ce que vous voudrez... je ne dépouillerai jamais la fille qui aida mon père à vivre et à mourir.

DESTOURNELLES, *à part.*

Le tour est joué. (*Haut.*) Que ferez-vous alors?

BERNARD.

Je partirai.

DESTOURNELLES.

Vous partirez!... vous abandonnerez un million d'héritage?

BERNARD.

Je suis né sous un toit de chaume; j'ai vécu dans les camps, j'ai dormi sur la neige; mon épée me reste, il suffit.

DESTOURNELLES.

Insensé!... Ne voyez-vous donc pas qu'en agissant ainsi, vous donnez, tête baissée, dans le piége qu'on vous a tendu?

BERNARD.

Que voulez-vous dire?

DESTOURNELLES.

O candeur!... ô naïveté des guerriers!... Monsieur Bernard; je veux croire avec vous à la droiture du marquis, à la sincérité de l'affection qu'il vous témoigne. Vous l'amusez : c'est tout ce qu'il lui faut. Je parierais même qu'il ne sait déjà plus ce que vous êtes venu faire ici. De son côté, monsieur de Vaubert, absorbé par l'étude des trois règnes de la nature, ne se doute même

pas de ce qui se passe autour de lui : c'est le privilége de la science. Mais la baronne, mon jeune ami ? — Vous souvient-il de l'apologue du lion amoureux ?

BERNARD.

Eh ! Monsieur, laissons là la baronne ; c'est bien de cette femme qu'il s'agit ! — Que mademoiselle de La Seiglière soit heureuse; qu'elle ignore à jamais les intrigues qu'elle a servies sans s'en douter; qu'elle continue de vivre calme, sereine, sans défiance, au milieu du luxe de ses ancêtres : voilà ce que je veux. Quant à madame de Vaubert, elle peut triompher tout à son aise, cela m'est vraiment bien égal. (*Il quitte Destournelles, et va près de la fenêtre, à gauche.*)

DESTOURNELLES, *à part, traversant la scène.*[1]

Diable ! diable ! c'est plus sérieux que je ne pensais... et si je ne trouve un moyen... Mais, quelle idée ! Si la baronne s'était prise dans son propre piége?... si mademoiselle de La Seiglière?... Il est bien, ce garçon !... depuis six semaines ils ne se quittent pas... O amour ! si j'ai deviné juste, je te bénis et je t'élève un temple !... (*Haut.*) Monsieur Bernard, vous ne partirez pas.

BERNARD.

Ma résolution est inébranlable.

DESTOURNELLES.

Vous ne partirez pas, vous dis-je.

BERNARD.

Qui m'en empêchera ?

DESTOURNELLES.

Qui ?... Mademoiselle de La Seiglière.

BERNARD.

Comment ?

DESTOURNELLES.

Elle vous aime.

BERNARD.

Vous êtes fou !

DESTOURNELLES.

Elle vous aime... et vous l'épouserez.

BERNARD.

Moi !

1. Bernard, Destournelles.

DESTOURNELLES.

Vous!... Préférez-vous que ce soit monsieur de Vaubert?

BERNARD.

Monsieur de Vaubert!

DESTOURNELLES.

Irez-vous, du même coup, faire présent à monsieur le baron de votre femme et de vos domaines?

BERNARD.

Ah! laissez, laissez-moi... Ne troublez pas mon cœur... Comment m'aimerait-elle? Fils d'un paysan, je ne suis qu'un soldat.

DESTOURNELLES.

Allons donc!... vous êtes du bois dont l'empereur faisait des princes.

BERNARD.

Songez que je ne puis même pas lui offrir cette fortune à laquelle je suis prêt à renoncer pour elle. C'est une âme haute et fière... si elle connaissait mes droits, si elle se doutait seulement...

DESTOURNELLES.

Eh bien! qu'à cela ne tienne! Vous aurez à la fois la joie de tout donner et la certitude d'être aimé pour vous-même.

BERNARD.

La fille du marquis de La Seiglière n'épousera jamais Bernard Stamply.

DESTOURNELLES.

Bah! si elle vous aime? — L'amour est un bon diable qui n'a pas d'armoiries.

BERNARD.

Non, non, Destournelles, elle ne m'aime pas.

DESTOURNELLES.

Eh! vertudieu, prenez la peine de vous en assurer. Il sera toujours temps de partir. Qui m'a donné un amoureux pareil! — La voici.... Pour l'honneur de la grande armée, déclarez-vous.

BERNARD.

Jamais!

DESTOURNELLES, *à part.*

Oh! nous verrons bien.

SCÈNE VI.

BERNARD, DESTOURNELLES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *entrant par la porte de droite.*

Je suis prête, et si mon chevalier veut me donner son bras...

DESTOURNELLES.

Oh! Mademoiselle, votre chevalier... je vous le dénonce : il médite une félonie.

BERNARD.

Monsieur... pas un mot...

HÉLÈNE.

Une félonie!... monsieur Bernard?

DESTOURNELLES.

Oui, Mademoiselle, une félonie... Jugez vous-même : il veut...

BERNARD.

Je vous défends...

HÉLÈNE.

Qu'est-ce donc?

BERNARD.

Rien, Mademoiselle, rien... une plaisanterie de monsieur l'avocat.

HÉLÈNE.

Mais encore?

DESTOURNELLES.

Il veut partir... il se dispose à vous quitter.

HÉLÈNE.

Nous quitter!... Ce n'est pas possible... Pour quelles raisons?

DESTOURNELLES.

Oh! pour des raisons... que je vous dirais mal, mais que monsieur vous expliquera, pour peu que vous l'en pressiez.

HÉLÈNE.

Vous voulez nous quitter, monsieur Bernard?

DESTOURNELLES.

Il y est résolu, et je ne sais au monde qu'une seule personne qui puisse l'en empêcher.

HÉLÈNE.

Cette personne?...

DESTOURNELLES.

Ce n'est pas moi, Mademoiselle, aussi je vous demande la permission de me retirer... (*Hélène troublée va déposer son écharpe sur un fauteuil à droite.*) (*Bas à Bernard.*) Allons, ventrebleu, en avant!... La charge sonne... Vive l'empereur!

(*Il salue Hélène et sort par le fond.*)

SCÈNE VII.

BERNARD, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Ce qu'il vient de dire est-il vrai, Monsieur?... Vous voulez partir, nous quitter?

BERNARD.

Oui, Mademoiselle... oui, il le faut.

HÉLÈNE.

Pourquoi?... D'où peut venir cette brusque résolution?

BERNARD.

Je ne puis vous le dire, Mademoiselle... Mais croyez qu'un motif impérieux...

HÉLÈNE.

Je dois le croire... car sans cela... Oh! mon Dieu!... je ne sais ce que j'éprouve.. (*Timidement*). Monsieur Bernard, votre cœur a-t-il à se plaindre de nous?

BERNARD, *vivement.*

Oh! Mademoiselle, vous ne le pensez pas.

HÉLÈNE.

Hélas! je ne sais que croire... qu'imaginer... Mon père aurait-il involontairement?... Il a parfois encore toute la pétulance, toutes les mutineries, tous les emportements du jeune âge... C'est un enfant, mon pauvre père; mais si bon, si charmant! S'il lui est arrivé de vous offenser, il n'en sait rien lui-même : il ne faut pas lui en vouloir.

BERNARD.

Je n'ai qu'à me louer de monsieur le marquis, Mademoiselle. Je n'ai rien à lui pardonner.

HÉLÈNE.

Alors, je ne puis comprendre... Si ce n'est lui... c'est moi peut-être qui, sans m'en douter, vous ai fait de la peine?

BERNARD.

Vous, Mademoiselle... Vous!...

HÉLÈNE.

Mon Dieu! je cherche... je tâche de savoir... car enfin, monsieur Bernard... on ne part pas... on ne s'en va pas sans motifs.

BERNARD.

Que vous dirai-je, Mademoiselle?... Ma vie s'est passée à l'armée... Je suis jeune encore... j'aime mon métier.

HÉLÈNE, *souriant d'un air de doute.*

Oh! la guerre est finie... On ne la recommencera pas pour vous.

BERNARD, *embarrassé.*

Non... sans doute... mais...

HÉLÈNE, *lui imposant silence.*

Ce n'est pas cela... soyez franc... D'ailleurs, vous avez tout le temps de prendre un parti... Nous touchons à l'hiver; il faut rester avec nous jusqu'au printemps... Vous chasserez avec mon père, et le soir, au coin du feu, vous me raconterez vos campagnes.

BERNARD.

Non, Mademoiselle, non... Vivre de votre vie est un bonheur qui n'est pas fait pour moi.

HÉLÈNE.

C'est donc par fierté, par orgueil que vous voulez vous éloigner?

BERNARD.

Par orgueil!... Avec vous, Mademoiselle, je n'ai ni fierté ni orgueil.

HÉLÈNE.

Mais alors, mon Dieu, pourquoi donc, pourquoi partez-vous?

BERNARD.

Tenez, Mademoiselle, je souffre... Au nom du ciel, ne m'interrogez pas.

HÉLÈNE.

Vous souffrez?... Et moi qui vous croyais heureux!... Vous souffrez, et je n'en savais rien! Dites-moi vos chagrins, ouvrez-moi votre cœur. Votre père m'appelait sa fille, ne suis-je pas votre sœur?

BERNARD.

Vous êtes un ange de bonté; mais à quoi bon vous affliger en vous initiant au secret de ma douleur? Vous ne pouvez la guérir.

HÉLÈNE.

Ne puis-je du moins l'alléger en la partageant? Qu'est-ce donc que ce mal qui s'obstine au silence et repousse la main d'une amie?

BERNARD.

Ah! c'est un mal étrange.., c'est un mal sans remède, et dont le secret doit mourir avec moi.

HÉLÈNE.

Que voulez-vous dire?... Mon Dieu! vous m'effrayez... et je crains d'entrevoir...

BERNARD.

Si je vous le disais... Oh! non, non, votre cœur ignorera toujours le martyre que j'endure.

HÉLÈNE, *très-troublée.*

Je n'ose poursuivre... Vous dites que votre mal est sans remède?...

BERNARD.

Sans remède.

HÉLÈNE.

Je devine. Il est peut-être au monde une personnne... (*A part.*) Il se tait! Ah! mon Dieu! jamais une pareille pensée ne m'était venue... (*Haut.*) Et c'est pour cela que vous nous quittez?... Il y a donc, en effet, une personne que vous regrettez... que vous aimez peut-être... (*Bernard ne répond rien. — Elle met la main sur son cœur.*) Oh! je comprends maintenant ce que vous devez souffrir.

BERNARD.

Non, non, vous ne pouvez le comprendre... Si, plus tard, vous connaissez l'amour, vous le connaîtrez jeune, charmant, plein d'espérances. Il n'est pas fait pour vous, le supplice de l'amour malheureux.

HÉLÈNE, *avec une joie contenue.*

Eh! quoi, celle que vous aimez...

BERNARD.

Je l'aime d'un amour sans espoir... d'un amour insensé... Elle est tellement au-dessus de moi!

HÉLÈNE.

Au-dessus de vous, monsieur Bernard ? au-dessus de vous?

BERNARD.

J'ai mesuré la distance qui nous sépare ; Dieu m'est témoin que je n'ai pas songé un seul instant à la franchir.

HÉLÈNE, *souriant.*

Elle est donc née sur les marches d'un trône... c'est donc une princesse de sang royal?

BERNARD.

Il n'est pas de couronne dont son front n'eût rehaussé l'éclat... Elle est de noble race, elle est jeune, elle est belle, elle a tous les dons en partage ; et puis-je oser prétendre à sa main... moi, dont le drapeau est proscrit, moi qui ne suis qu'un soldat?

HÉLÈNE.

Soyez plus juste envers vous-même... Quel cœur si haut placé pourrait se croire au-dessus du vôtre?

BERNARD.

Qu'entends-je?... Oh ! vous ne voudriez pas railler mon désespoir... C'est par pitié que vous parlez ainsi.

HÉLÈNE.

Par pitié!...

BERNARD.

Si je vous disais que c'est vous que j'aime, un tel aveu dans ma bouche ne vous offenserait donc pas ?

HÉLÈNE.

Monsieur Bernard !

BERNARD.

Eh bien ! oui, je vous le dis, c'est vous que j'aime. Dès que je vous ai vue, j'ai senti que ma vie ne m'appartenait plus. Je détestais la noblesse, le son de votre voix a suffi pour dompter ma haine ; j'avais le cœur plein de tempêtes, un seul de vos regards a suffi pour l'apaiser. Vainement j'ai voulu résister au charme qui m'envahissait, je ne pouvais m'arracher au bonheur de vous voir, de vous entendre, de m'enivrer à toute heure de votre présence. Mais maintenant que vous savez ce qu'au prix de ma vie je n'aurais jamais osé vous dire, vous comprenez, n'est-ce pas? que si je veux vous quitter, vous fuir, c'est que vous-même à l'instant allez m'en donner l'ordre ; c'est que je ne puis être aimé, c'est qu'enfin tout me défend de rester auprès de vous.....

HÉLÈNE. *très-émue.*

Et si je vous dis que mon cœur me le permet?...

BERNARD.

Ah! (*Il se jette sur la main d'Hélène qu'il couvre de baisers. — La porte du fond s'ouvre, la Baronne paraît, elle saisit ce mouvement. Hélène, en se retournant, aperçoit la Baronne, elle pousse un cri et retire brusquement sa main*).

SCÈNE VIII.

BERNARD, LA BARONNE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Madame de Vaubert!

LA BARONNE, *à part.*

Il est temps! (*Haut*). Qu'est-ce donc, mes amis? d'où vient cet embarras?

HÉLÈNE.

Madame!

LA BARONNE.

Est-ce que ma présence dérange votre entretien?

HÉLÈNE.

Pourquoi donc, Madame?

LA BARONNE.

Vous parliez quand je suis entrée... vous vous taisez en me voyant.

BERNARD.

Non, Madame; j'offrais mon bras à mademoiselle jusqu'à la ferme de Gençais.

HÉLÈNE.

Oui, oui, Madame... et nous allions partir.

LA BARONNE.

Sans votre père?

HÉLÈNE.

Non, sans doute, et je vais... (*Elle fait un pas pour sortir.*)

LA BARONNE.

Inutile... il vient ici... avec mon fils, monsieur de Vaubert.

BERNARD.

Monsieur de Vaubert?

LA BARONNE

Oui.

BERNARD.

Je croyais... il me semblait lui avoir entendu dire...

LA BARONNE.

Qu'il n'accompagnerait pas tantôt sa fiancée?...

BERNARD, *à part.*

Sa fiancée!... (*Tressaillement d'Hélène*).

LA BARONNE.

Il a changé d'avis.

BERNARD.

Ah!

LA BARONNE.

Oui, en refusant d'abord de vous accompagner, Hélène, mon fils dont le cœur s'associe aux nobles préoccupations du vôtre, n'avait d'autre pensée que de contribuer pour sa part au bien-être des malheureux dont vous êtes la providence.

HÉLÈNE, *troublée.*

Eh bien?...

LA BARONNE.

Mais aux termes où vous en êtes...

HÉLÈNE, *à part.*

Ciel! (*Mouvement de Bernard.*)

LA BARONNE.

A la veille de resserrer les liens qui vous unissent depuis votre enfance...

HÉLÈNE.

Ah! malheureuse!

BERNARD.

Quel réveil!

LA BARONNE.

Il n'a pas eu de peine à comprendre qu'il ne doit plus céder à personne le droit d'être votre chevalier. Et tenez, que vous disais-je? les voici. (*Le Marquis et Raoul entrent du fond.*)

SCÈNE IX.

BERNARD, LA BARONNE, RAOUL, LE MARQUIS, HÉLÈNE.

LE MARQUIS. *Il a sa canne et son chapeau.*

Oui, le jarret dispos, et prêt à partir. Sois glorieuse, ma fille Voici un savant qui, pour tes beaux yeux, jette la science aux orties ; mais gare les distractions le long du chemin !

RAOUL, *passant près d'Hélène devant le Marquis.* [1]

Non, chère Hélène, ne les redoutez pas. Vous le savez, mon cœur ne suit pas les distractions de mon esprit, et je vous le jure, à l'avenir l'étude ne me détournera pas du soin de votre bonheur. Je vous appelai longtemps du nom de sœur ; je n'aspire qu'à vous donner un nom plus doux.

LE MARQUIS.

Peste ! Le savant se fait poëte. Voilà un madrigal galamment troussé.

LA BARONNE.

Galanterie permise à un mari... (*A part.*) N'hésitons plus. (*Haut.*) Ne vous semble-t-il pas, mon vieil ami, qu'il est temps de fixer le jour ?...

LE MARQUIS.

Sans doute... sans doute... Nous en reparlerons... On a toujours le temps de se marier

LA BARONNE.

Pourtant...

LE MARQUIS.

Dans un pareil moment... Comment puis-je décider ?... D'ailleurs ce n'est pas moi, c'est ma fille que cela regarde.

HÉLÈNE.

Moi ?

BERNARD, *à part.*

Grand Dieu !

LA BARONNE.

Alors, Hélène, prononcez.

[1] Bernard, la Baronne, le Marquis, Raoul, Hélène.

HÉLÈNE.

Madame... (*A part.*) Eh ! quoi, là, sous ses yeux... Oh ! je me soutiens à peine.

RAOUL.

N'insistez pas, ma mère... Mais rappelez-vous, Hélène, que mon bonheur est entre vos mains.

HÉLÈNE, *à part.*

Son bonheur !

RAOUL.

Et vous ne voudrez pas... Ah ! mon Dieu ! elle chancèle... Hélène !... Voyez donc.

(*Il approche vivement le fauteuil qui est derrière elle.*)

TOUS.

O ciel ! (*Tous se groupent autour d'Hélène.*) [1]

LE MARQUIS.

Ma fille, qu'as-tu donc ?

HÉLÈNE.

Moi?... rien... Ah ! je me sens mourir.

LE MARQUIS.

Ma fille !... mon enfant !...

RAOUL.

Il faut appeler. (*Courant à la porte du fond.*)

LE MARQUIS.

Oui, du secours... Holà ! Jasmin !

HÉLÈNE.

Ce n'est rien, mon père, je me sens mieux.

LE MARQUIS.

Oh ! mon Dieu !... Serait-ce?...

HÉLÈNE. *Elle se lève.* [2]

Ce n'est rien, vous dis-je, le grand air me remettra.

LE MARQUIS.

Que diable ! Baronne, vous aviez bien besoin...

LA BARONNE.

Pouvais-je prévoir qu'en rappelant à mademoiselle de la Seiglière ses engagements?...

HÉLÈNE, *avec dignité.*

Si j'avais eu le malheur de les oublier un instant, Madame,

1. La Baronne, le Marquis, Hélène, Bernard, Raoul.

2. Raoul, la Baronne, le Marquis, Hélène, Bernard.

je vous remercierais de me les avoir rappelés. (*Bas à Bernard.*) Vous aviez raison, monsieur Bernard; partez. — Votre bras, mon père?

BERNARD, *à part.*

Ah! (*Hélène s'appuie sur le bras de son père.*)

LA BARONNE.

Mon fils et moi nous ne vous quittons pas, chère enfant. Raoul, ramenez-la chez elle... (*Raoul passe derrière la Baronne, Destournelles entre du fond.*) Pardon, monsieur Bernard, de vous laisser ainsi. (*A part, en sortant et apercevant Destournelles.*) Partie gagnée!

(*Ils sortent par la porte de gauche. Bernard traverse le théâtre.*)

SCÈNE X.

DESTOURNELLES, BERNARD.

DESTOURNELLES.

Qu'est-ce donc?... De quoi s'agit il?

BERNARD, *avec égarement.*

Adieu, monsieur Destournelles.

DESTOURNELLES.

Comment?... vous partez!... Elle vous aime?

BERNARD.

Oui, elle m'aime et je pars...

DESTOURNELLES.

Pourquoi?

BERNARD

Avez-vous donc oublié, vous aussi, les engagements qui la lient?

DESTOURNELLES.

Bah! bah!

BERNARD.

Je connais mes devoirs, Monsieur, je saurai les remplir.

DESTOURNELLES.

Qu'allez-vous faire?

BERNARD.

Ce qu'elle m'ordonne... la fuir pour jamais, et, puisque je ne

peux donner ma vie à la femme que j'aime, lui laisser du moins mon héritage.

DESTOURNELLES.

O ciel!... Où allez-vous?

BERNARD.

Chez un notaire. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XI.

DESTOURNELLES, *seul.*

C'est trop fort! Tous ces gens-là sont aveugles ou fous... Mais, pardieu! je les sauverai malgré eux. Ah! ah!.. monsieur Bernard, mon ami, vous oubliez les pouvoirs qui sont encore entre mes mains. — Vous allez chez un notaire.. (*Avec résolution.*) Eh bien! moi, je vais chez un huissier.

(*Il sort précipitamment par le fond.*)

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

DESTOURNELLES, *entrant du fond.*

La mèche est allumée... gare la mine!... nous allons enfin voir, madame la baronne, à qui de nous deux restera le champ de bataille. L'exploit est libellé... Durousseau est exact... (*Il regarde sa montre.*) Trois heures... le poulet doit être entre les mains de monsieur le marquis. Bernard est à Poitiers, il ne sait rien, ne se doute de rien; avant qu'il soit de retour, je serai maître de la place. Encanailler le marquis, confiner la baronne dans son petit castel, unir deux braves jeunes gens qui s'aiment, voilà ma vengeance, voilà mon but, et je l'atteindrai, morbleu!... Le marquis... attention!

SCÈNE II.

LE MARQUIS, DESTOURNELLES.

LE MARQUIS, *entrant par la porte de gauche qui reste ouverte*

C'est vous?

DESTOURNELLES.

C'est moi.

LE MARQUIS.

Qui diable vous amène?...

DESTOURNELLES, *à part.*

Il ne sait rien encore. (*Haut.*) Les intérêts de mon client.

LE MARQUIS, *allant s'asseoir à gauche.*

Votre client!... Ah! ça, sans reproche, monsieur Destournelles, vous finirez par établir chez moi votre cabinet de consultations.

DESTOURNELLES, *à part.*

Je le gêne, mais Durousseau ne saurait tarder... je tiendra bon... *(Jamin entre du fond.)* — Jasmin!... que vient-il lui servir sur ce plat d'argent? [1]

JASMIN.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce?

JASMIN.

Un papier que l'on vient d'apporter pour monsieur le marquis.

DESTOURNELLES, *à part.*

Oh!... délicieux!... l'exploit de Durousseau!... quel honneur!...

LE MARQUIS, *tirant son binocle et regardant le papier sans le prendre.*

Qu'est-ce que cela?... un papier sans enveloppe!

DESTOURNELLES, *à part.*

Nous allons rire!

LE MARQUIS, *se décidant à prendre le papier.*

Que me veut ce chiffon?... du papier timbré!... *(Il se lève.)* Pouah!... mes gants!... *(Tâtant ses poches.)* [2] Du papier timbré au marquis de La Seiglière!... quel est le drôle qui s'est permis?...

JASMIN, *troublé.*

Mais je ne sais... ce n'est pas à moi qu'on l'a remis.

LE MARQUIS.

Et que chante ce grimoire?... *(Il déploie le papier et lit.)* « L'an 1817, ce jour d'hui 5 octobre, à la requête du sieur « Bernard Stamply... » Eh! quoi, Bernard?... ce n'est pas possible. Voyons... « Domicilié de droit, et logeant de fait au châ- « teau de La Seiglière!... » Comment, Bernard?... Sortez, Jasmin. *(Jasmin sort par le fond. — Le Marquis continuant de lire.)* « Agissant aux poursuites et diligences de maître Destournelles... » *(Le Marquis, au nom de Destournelles, lève les yeux par dessus son binocle sur l'avocat, qui se tient impassible de l'autre côté de la scène.)* *(A part.)* Ah! très-bien, c'est l'affaire qui l'amène ici.

1. Le Marquis, Jasmin, Destournelles.

2. Jasmin, le Marquis, Destournelles.

LE MARQUIS, *reprenant sa lecture.*

« De maître Destournelles... j'ai, Guillaume Durousseau, huis-« sier, baillé assignation au sieur Louis Tancrède Hector, mar-« quis de La Seiglière, sans domicile connu... » (*Nouveau coup d'œil du Marquis sur Destournelles.*) « Mais logeant indûment « au dit château de La Seiglière, où je me suis exprès transporté et « où parlant à une femme à son service, à comparoir... » (*Cherchant à comprendre.*) Comparoir?...

DESTOURNELLES.

Comparoir, pour comparaître... terme de pratique.

LE MARQUIS.

Ah!... c'est un terme... de... (*A part.*) Pardieu! je suis curieux de savoir jusqu'où ils ont poussé l'insolence et l'audace... Poursuivons. (*Haut et continuant de lire.*) « A comparoir dès « demain, vu l'urgence. à sept heures du matin. » Par exemple!... « Par devant monsieur le président du tribunal civil, jugeant en « état de ré-fé-ré... »

DESTOURNELLES.

Référé.

LE MARQUIS, *sans se retourner.*

Référé. J'ai parfaitement lu. « Attendu qu'en vertu de l'axiome: « *le mort saisit le vif...* » Hein?...

DESTOURNELLES.

Terme de pratique.

LE MARQUIS.

Ah!... toujours... (*A part.*) Patience!... nous allons voir. — (*Haut, lisant.*) « Attendu, attendu... » La conclusion... « Voir « dire le marquis de La Seiglière que dans les vingt-quatre heures, « il sera tenu de déguerpir... » Déguerpir!... « Sinon y être con-« traint dans les formes accoutumées, avec l'assistance de tous « officiers et agents de la force publique... » (*Avec une colère contenue.*) C'est tout.

DESTOURNELLES, *à part.*

Le coup est porté.

LE MARQUIS, *pliant le papier qu'il met froidement et résolument dans sa poche.*

Jasmin!

DESTOURNELLES.

Si monsieur le marquis avait besoin?

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé... Jasmin!... mon épée.

DESTOURNELLES.

Votre épée!... Que voulez-vous faire?

LE MARQUIS.

Vous allez le savoir.

DESTOURNELLES.

Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *éclatant.*

Ah! vous avez pensé que vous pourriez impunément souffleter mon blason! Ah! vous êtes venu pour me narguer, pour me braver en face!... Un huissier a sali le seuil de ma porte, et c'est à vous que je dois cet affront!... Mon épée!... l'épée de mes pères!...

DESTOURNELLES.

Encore une fois, que prétendez-vous faire?

LE MARQUIS.

Vous sauterez par cette fenêtre, ou je vous couperai les deux oreilles... à votre choix.

DESTOURNELLES, *froidement.*

Monsieur le marquis, vous me divertissez.

LE MARQUIS.

Je ne vous divertirai pas longtemps... Jasmin!... Mais ce maraud arrivera-t-il?... Jasmin!

JASMIN, *entrant du fond.* [1]

Me voilà... Que demande monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Ce que je demande?...

DESTOURNELLES, *froidement.*

Monsieur le marquis demande son épée.

LE MARQUIS.

Hein?

DESTOURNELLES.

Allez la lui quérir.

LE MARQUIS, *à part.*

Comment? voilà l'impression... Il n'a pas peur...

1. Le Marquis, Jasmin, Destournelles.

JASMIN, *avec stupeur.*

Son épée?...

DESTOURNELLES.

Oui, l'épée de ses pères.

JASMIN.

Si monsieur le marquis voulait me dire où il l'a mise?...

LE MARQUIS.

C'est bon... drôle!... laisse-nous. (*Jasmin sort. Le Marquis se jette avec colère dans son fauteuil.*) Diable d'homme!

DESTOURNELLES, *à part.*

C'est le premier transport... Il n'a pas été long... Frappons les derniers coups. (*Il se rapproche du Marquis; avec respect.*) Monsieur le marquis veut-il me permettre une observation?

LE MARQUIS, *après un silence.*

Laquelle, Monsieur?

DESTOURNELLES.

En me coupant les deux oreilles, monsieur le marquis eût-il sensiblement amélioré sa situation? Il est permis d'en douter; peut-être n'eût-il réussi qu'à se priver des services d'un homme venu ici, non pour le narguer, mais pour l'aider à sortir de l'abîme où il est tombé.

LE MARQUIS.

J'en sortirai, Monsieur, par le plus court chemin et sans le secours de personne; mais, auparavant, je dirai à monsieur Bernard que s'il chasse comme un gentilhomme, il se conduit comme un manant.

DESTOURNELLES.

Vous ne direz pas cela.

LE MARQUIS, *se levant.*

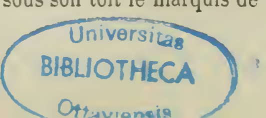
Je le dirai... Comment, ventre-saint-gris! un garçon que j'aimais, que j'héberge depuis six semaines, qui boit mon vin, monte mes chevaux, dépeuple mes forêts!... Hier encore, il m'a tué trois loups.

DESTOURNELLES.

Eh! monsieur le marquis, depuis six semaines c'est lui qui vous héberge, et c'est vous qui tuez son gibier.

LE MARQUIS.

Soit... je pouvais en douter... Mais, tête-bleu, Monsieur, lorsqu'on a l'honneur d'avoir sous son toit le marquis de La Seiglière,



ce n'est pas par huissier qu'on lui donne congé. Bernard est un manant, et je le lui dirai.

DESTOURNELLES.

Pouvez-vous méconnaître à ce point le plus noble cœur qui ait jamais battu dans la poitrine d'un galant homme?

LE MARQUIS.

Vous nous la donnez belle!... Et ce papier, Monsieur, cet immonde papier!

DESTOURNELLES.

Ce papier, monsieur le marquis?... Comment n'avez-vous pas deviné sur-le-champ qu'il n'a pu vous être envoyé qu'à l'insu de ce brave jeune homme.

LE MARQUIS.

Qui donc, alors?...

DESTOURNELLES.

C'est moi... qui sans consulter mon client, et usant des pouvoirs qu'il m'avait confiés, ai cru devoir, pour vous sauver, recourir aux moyens extrêmes.

LE MARQUIS.

Pour me sauver?

DESTOURNELLES.

Pour vous sauver! Il y a des plaies qu'on ne guérit qu'en y portant le fer et la flamme. Sachez-le bien, vous n'êtes ici que par la tolérance de Bernard.

LE MARQUIS.

La tolérance!

DESTOURNELLES.

Ah!... voilà ce que vous ne paraissiez pas comprendre. Vous ne sentiez pas qu'aux yeux de tous vous êtes dans une condition humiliante et précaire. Monsieur le marquis, vous m'invitiez tout à l'heure à sauter par la fenêtre... Eh bien! mieux vaut cent fois sauter par la fenêtre que de se traîner dans les escaliers. On traverse une position équivoque, on n'y séjourne pas. Votre honneur était en péril, vous dormiez, je vous ai réveillé.

LE MARQUIS.

Pensez-vous qu'il m'effraie?... Je connais le chemin de la pauvreté, Monsieur... je le reprendrai sans pâlir.

DESTOURNELLES.

Bien, monsieur le marquis, très-bien... Je reconnais là l'héritier d'une race de preux... car, à votre âge, renoncer à ce luxe héréditaire, pour aller grelotter au coin du petit feu de la baronne, c'est cruel.

LE MARQUIS.

Très-cruel.

DESTOURNELLES.

Pour vous encore, ce n'est rien; mais votre fille?...

LE MARQUIS.

Ma fille!...

DESTOURNELLES.

Vous êtes père, monsieur le marquis; si les sacrifices ne coûtent rien à votre grand cœur, s'il vous plaît d'accepter le rôle d'Œdipe, songez que vous imposez à cette aimable enfant la tâche d'Antigone.

LE MARQUIS, *attendri.*

Eh quoi?... ma pauvre Hélène... ma fille bien-aimée!...

DESTOURNELLES.

Monsieur le marquis, vous êtes bien ici.

LE MARQUIS.

C'est vrai, mon ami, je n'y suis pas mal.

DESTOURNELLES.

Séjour enchanté!... Si nous pouvions trouver un moyen de tout concilier...

LE MARQUIS.

Un moyen?

DESTOURNELLES.

Oui, un moyen qui sauverait du même coup l'honneur du père et la fortune de l'enfant.

LE MARQUIS.

Est-ce que vous entrevoyez?... Destournelles, voyons, mon vieil ami, car nous sommes de vieux amis, je me mets entre vos mains... conseillez-moi, dirigez-moi... Vous dites qu'il y aurait peut-être un moyen?...

DESTOURNELLES.

Sans doute... il y en a un... un seul... mais il est bon.

LE MARQUIS.

S'il est bon, je m'en contenterai. Quel est-il?...

DESTOURNELLES, *hésitant.*

Ah!... je crains de vous l'apprendre... Vos idées sont telles....

LE MARQUIS.

Parlez, parlez, de grâce, ne voyez-vous pas que je peux tout entendre?

DESTOURNELLES.

Eh bien! puisque vous le voulez... Monsieur le marquis, ce Napoléon que vous jugez si sévèrement n'était pourtant pas sans mérite; il avait compris la nécessité de rapprocher la noblesse et la bourgeoisie. Un homme comme vous n'est-il pas fait pour s'associer aux grandes pensées de l'empereur?

LE MARQUIS.

Sans doute... mais veuillez m'apprendre?...

DESTOURNELLES.

Pensez-vous que monsieur de Vaubert soit sérieusement épris de sa fiancée?...

LE MARQUIS.

Peuh!...

DESTOURNELLES.

Pensez-vous que, de son côté, mademoiselle de La Seiglière aime éperdument le baron?

LE MARQUIS.

Peuh!...

DESTOURNELLES.

Trouvez-vous en lui le modèle des gendres?

LE MARQUIS.

Il manque un lièvre à vingt pas...

DESTOURNELLES.

Vous disiez tout à l'heure que Bernard chasse comme un gentilhomme... Le fait est qu'à vous voir ensemble, on jurerait deux frères d'armes, deux chevaliers de la table ronde... Que lui manque-t-il donc pour être un gentilhomme accompli?

LE MARQUIS

La noblesse.

DESTOURNELLES.

Vous l'avez dit. Eh bien ! qu'il la reçoive de vous...

LE MARQUIS.

Comment ?

DESTOURNELLES.

Avec la main de votre fille.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?... une mésalliance !...

DESTOURNELLES.

Non pas... une fusion de races... et vous êtes sauvé !

LE MARQUIS.

Jamais, Monsieur, jamais !... Plutôt la ruine.

DESTOURNELLES.

Je m'en doutais ; à votre aise. Seulement, je m'étonne, monsieur le marquis, qu'un esprit aussi éclairé que le vôtre n'ait pas là-dessus des idées plus conformes aux besoins du siècle.

LE MARQUIS.

Je ne me soucie pas mal des besoins du siècle.

DESTOURNELLES.

Au temps où nous vivons, déroger, c'est se ménager un appui. Voulez-vous connaître toute ma pensée ? Vous avez des ennemis.

LE MARQUIS.

Moi ?

DESTOURNELLES.

Tout homme supérieur en a. Savez-vous ce que les libéraux disent de vous ?

LE MARQUIS.

Quoi donc ?

DESTOURNELLES.

Ils vous signalent comme un ennemi des libertés publiques. Le bruit court que vous détestez la Charte.

LE MARQUIS.

Savez-vous bien, Monsieur, que c'est une infamie ?... Moi, l'ennemi des libertés publiques !... Je les adore. Et comment m'y prendrais-je pour détester la Charte ? je ne la connais pas.

DESTOURNELLES.

Enfin, je ne veux pas vous effrayer... Mais si une seconde révolution éclatait...

LE MARQUIS.

Parlez-vous sérieusement?... une seconde révolution!...

DESTOURNELLES.

Monsieur le marquis, nous sommes sur un volcan.

LE MARQUIS.

Un volcan?

DESTOURNELLES.

Que deviendra votre fille au milieu de la tourmente?

LE MARQUIS.

Que dites-vous?... Hélène!...

DESTOURNELLES.

Le nom seul de monsieur de Vaubert suffira pour attirer foudre.

LE MARQUIS.

Ma fille!... Ah! plutôt que de la voir exposée...

DESTOURNELLES.

Comprenez-vous maintenant l'opportunité d'une mésalliance? En adoptant un enfant de l'empire, vous ralliez à vous l'opinion, vous vous créez des alliances dans un parti qui vous repousse, et vous achevez de vieillir, près de votre fille, heureux, tranquille, honoré, à l'abri des révolutions.

LE MARQUIS, *à part.*

Il parle bien.

DESTOURNELLES.

Et puis, vous serez, pardieu! bien à plaindre d'avoir pour gendre un jeune héros qui vous aime, que vous aimez, qui perpétuera votre nom, et qui héritera, si vous le voulez bien, de votre titre : Le marquis de Stamply-La Seiglière! cela sonne-t-il si mal à l'oreille?

LE MARQUIS.

Stamply-La Seiglière... J'aimerais mieux La Seiglière-Stamply... Enfin... on verrait. Vous me connaissez, Destournelles, il n'est pas de sacrifice que je ne puisse faire pour assurer l'avenir de ma fille... Mais comment la décider?...

DESTOURNELLES, *souriant.*

Croyez-moi, vous y réussirez.

LE MARQUIS.

Hein? qui peut vous faire croire?...

DESTOURNELLES.

Vous y réussirez, vous dis-je; et quant à Bernard, je réponds de lui.

LE MARQUIS.

Parbleu!... Je voudrais bien voir... Mais, Destournelles... nous oublions... Et la baronne?

DESTOURNELLES.

Madame de Vaubert?

LE MARQUIS.

Mes engagements sont tels...

DESTOURNELLES.

Mettez-lui sous les yeux ce petit papier, et vous saurez à quoi vous en tenir sur le désintéressement de cette noble dame.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?... Quel trait de lumière!...

(*La porte de droite s'ouvre, la Baronne s'arrête inquiète, voyant Destournelles.*)

DESTOURNELLES.

La voici... Faut-il que je me retire?

LE MARQUIS.

Grand Dieu!... me laisser seul avec elle..

DESTOURNELLES, *à part.*

C'est juste. Pauvre marquis!... Il n'est pas de force.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, DESTOURNELLES, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Encore ici, monsieur Destournelles?

DESTOURNELLES.

C'est à peu près ce que monsieur le marquis me faisait l'honneur de me dire, il n'y a qu'un instant; je répare le temps perdu.

LA BARONNE.

Vous causiez?...

DESTOURNELLES.

Oui, Madame! (*Bas au Marquis, passant derrière lui.*) Allons, ferme! Abordez la question.

LA BARONNE. [1]

Puis-je savoir?...

LE MARQUIS.

Ah! Baronne, nos affaires vont mal.

LA BARONNE

Que dites-vous?

DESTOURNELLES. (*Bas.*)

Le papier... donnez-lui le papier.

LE MARQUIS.

Tâchez de déchiffrer ce grimoire.

LA BARONNE, *prenant l'exploit.*

Qu'est-ce que cela? (*Elle parcourt le papier*). Un exploit! .. de Bernard!...

LE MARQUIS.

Hein?... Qu'en dites-vous?

LA BARONNE, *à part.*

Destournelles, ici... C'est un piége. (*Haut.*) Eh bien, Marquis, que comptez-vous faire?

LE MARQUIS.

Mais... Baronne... je vous le demanderai... car avant tout... je serais bien aise d'avoir votre avis.

LA BARONNE.

Mon avis, monsieur le marquis, est que votre honneur et votre dignité sont deux joyaux plus précieux que votre fortune. Devant un pareil acte de brutalité, l'hésitation n'est plus permise; vous ne pouvez rester ici, vous n'avez plus qu'à vous retirer.

LE MARQUIS.

Où?

LA BARONNE.

Vous le demandez? Si j'avais pu oublier les engagements qui nous lient, la ruine de votre maison me les rappellerait. Marquis de La Seiglière, le château de Vaubert est à vous.

LE MARQUIS.

Généreuse Baronne!... Croyez que mon cœur.. (*A part.*) Cela devient fort embarrassant.

LA BARONNE, *à part.*

Il paraît troublé.

[1] Destournelles, le Marquis la Baronne.

DESTOURNELLES, *à part.*

Tant de grandeur d'âme!... C'est clair, elle est sûre de Bernard.

LA BARONNE.

Venez donc, mon ami, le bonheur de nos enfants vous rendra au centuple les biens que vous aurez perdus.

LE MARQUIS, *la retenant.*

Oh! certainement... Mais, croyez-vous, Baronne, que nos enfants aient l'un pour l'autre une affection bien tendre?

DESTOURNELLES, *bas.*

Très-bien!

LA BARONNE.

Ils s'adorent.

LE MARQUIS.

Vous croyez?

LA BARONNE.

J'en suis sûre.

LE MARQUIS.

Eh bien! moi, Baronne, après la scène de tantôt, j'en doute un peu.

LA BARONNE.

Que voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Et puis, pensez-vous que dans les circonstances où nous sommes, un tel mariage fût bien d'accord avec les besoins du siècle?

DESTOURNELLES.

Bravo!

LA BARONNE.

Les besoins du siècle!... Quel conte me faites-vous là?

LE MARQUIS.

Voyez-vous, Baronne, j'ai mûrement réfléchi.

LA BARONNE.

Vous?

LE MARQUIS.

Je ne suis pas, Dieu merci, aussi léger, aussi frivole qu'on se plaît à le dire; Destournelles, qui n'est pas un sot, le reconnaissait tout à l'heure...

LA BARONNE, *à part*

Où veut-il en venir?

DESTOURNELLES.

C'est vrai, monsieur le marquis me faisait part...

LE MARQUIS.

Je lui disais : Destournelles, nous sommes sur un volcan... Vous le disais-je, Destournelles?

DESTOURNELLES.

En effet, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas le marquis de Carabas, moi.

DESTOURNELLES.

Autres temps, autres mœurs!

LE MARQUIS.

Allons au peuple.....

DESTOURNELLES.

C'est cela : pour qu'à son tour il vienne...

LE MARQUIS.

Pour qu'à son tour il vienne à nous.

LA BARONNE, *à part.*

Je suis jouée. (*Haut.*) Marquis, regardez-moi en face. Vous avez résolu de marier votre fille à Bernard.

LE MARQUIS.

Madame!

DESTOURNELLES, *bas au Marquis.*

Pas de faiblesse!

LA BARONNE

Vous avez résolu de marier votre fille à Bernard.

LE MARQUIS.

Moi?

LA BARONNE.

Vous! .. Ainsi, monsieur le marquis, tandis que je me sacrifiais au soin de vos intérêts, vous complotiez avec votre digne conseiller de livrer à votre ennemi la fiancée de mon fils, vous portiez un coup de Jarnac au champion qui combattait pour vous.

DESTOURNELLES, *au Marquis.*

Un coup de Jarnac!... souffrirez-vous?...

LE MARQUIS, *étourdi.*

Moi! (*avec force.*) Eh bien! oui, Madame, c'est la vérité;

je suis las du rôle que je joue ici, le cœur m'en lève. Morbleu vous me poussez à bout... Ma fille épousera Bernard.

LA BARONNE.

Prenez garde, Marquis, c'est la guerre.

LE MARQUIS.

Va pour la guerre! Je ne mourrai pas sans l'avoir faite au moins une fois.

LA BARONNE.

Monsieur le marquis, c'est bien. Il ne me reste plus qu'à savoir si mademoiselle de La Seiglière se fera complice de votre félonie. Justement, la voici. Je vais...

(*Elle se dirige vers la porte de gauche.*)

DESTOURNELLES.[1]

Madame!

LE MARQUIS.

Au nom du ciel!

LA BARONNE.

Vous le voyez, à la seule pensée de mettre votre fille dans la confidence de vos lâches projets, vous tremblez; la conscience même de monsieur Destournelles se révolte.

LE MARQUIS.

C'est que j'entends me réserver le droit, Madame, d'expliquer à ma fille...

LA BARONNE.

Tenez, j'ai pitié de vous; faites vous-même votre confession... je n'assisterai pas à votre honte. C'est déjà bien assez que vous ayez à rougir devant votre enfant.

(*Hélène entre par la porte de gauche, qui se referme.*)

SCÈNE IV.

DESTOURNELLES, HÉLÈNE, LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

Vous arrivez à propos, chère Hélène.

1. Destournelles, la Baronne, le Marquis.

HÉLÈNE.

A propos, Madame!... Que se passe-t-il donc?

LA BARONNE.

Je laisse à votre père le soin de vous l'apprendre. (*Bas au Marquis.*) Allons, monsieur le marquis, à l'œuvre, la tâche est belle. Pour moi, je sais ce qu'il me reste à faire; adieu.

(*Elle sort. — Destournelles, pendant ces derniers mots, a rejoint le Marquis.*)

SCÈNE V.

HÉLÈNE, LE MARQUIS, DESTOURNELLES.

LE MARQUIS.

Bon voyage.

DESTOURNELLES.

Vous triomphez!

LE MARQUIS.

Si elle croit que je suis dupe de son désintéressement!... Mais comment préparer ma fille?...

DESTOURNELLES, *bas.*

Pas de préparations... Allez droit au but... et je vous réponds du succès. — Je vous laisse.

(*Il sort par la porte de droite.*

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, HÉLÈNE.

LE MARQUIS.

Allons!...

HÉLÈNE.

Qu'est-ce donc, mon père? que veut dire madame de Vaubert, et qu'avez-vous à m'apprendre?

LE MARQUIS, *à part.*

Il a beau dire... si je sais par où commencer...

HÉLÈNE.

Madame de Vaubert paraissait émue... Vous-même vous semblez inquiet... agité...

LE MARQUIS.

J'ai le droit de l'être... Des projets si longuement caressés!...

HÉLÈNE, *à part.*

Que veut-il dire?

LE MARQUIS.

Notre amitié avec les Vaubert...

HÉLÈNE, *à part.*

Grand Dieu! saurait-il?...

LE MARQUIS.

Certains détails, enfin... (*A part.*) Ah! ma foi, Destournelles a raison, allons droit au but. — Réponds, ma fille, aimes-tu monsieur de Vaubert?

HÉLÈNE.

Comment?

LE MARQUIS.

Aimes-tu monsieur de Vaubert?

HÉLÈNE.

Mais... je ne sais... mon père, il a ma parole.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là ce que je te demande. Ce mariage te sourit-il? Réponds-moi franchement.

HÉLÈNE.

Mon père, à quoi bon?

LE MARQUIS.

A quoi bon?... Il s'agit de ton bonheur, de ta destinée tout entière, et tu demandes à quoi bon?

HÉLÈNE.

Sans doute, car je ne puis comprendre...

LE MARQUIS.

Ah!... tu le sais, cette union ne fut jamais de mon goût, et je commence à me demander avec effroi... qui te protégera quand je ne serai plus.

HÉLÈNE.

Quand vous ne serez plus, mon père!... Monsieur de Vaubert est un cœur dévoué.

LE MARQUIS.

Belle aubaine que son dévouement... Un mari qui ne fera que la chasse aux papillons, qui passera sa vie à chercher dans l'herbe des bêtes à bon Dieu... qui, le soir, pour te

distraire, montera des oiseaux, ou empaillera des lézards... Voilà l'existence enchantée qu'il te prépare.

HÉLÈNE.

Mais, mon père...

LE MARQUIS.

Tiens, ma fille, il est triste de voir un gentilhomme occuper sa jeunesse à de pareilles niaiseries... Regarde Bernard, ça n'a pas encore vingt-huit ans; eh bien! ça vous a déjà un bout de ruban à la boutonnière; ça s'est promené en vainqueur dans les capitales de l'Europe; ça s'est fait tuer à la bataille de... enfin, n'importe!... Je l'avoue, je suis obligé de l'avouer, je mourrais plus tranquille, si je te laissais appuyée sur le bras de ce jeune guerrier.

HÉLÈNE.

Oh! mon Dieu!... Mais je ne puis comprendre... vous le savez, nos engagements...

LE MARQUIS.

Nos engagements!... Mariage et fiançailles sont deux.

HÉLÈNE.

Monsieur de Vaubert a ma parole.

LE MARQUIS.

Je te délie, il n'a pas la mienne.

HÉLÈNE.

Mais, mon père...

LE MARQUIS.

Je te délie, te dis-je, mon repos en dépend.

HÉLÈNE.

Votre repos!

LE MARQUIS.

Mon repos... mon bonheur... Et si tu comprenais comme moi la nécessité d'un appui...

HÉLÈNE.

Si je comprenais...

LE MARQUIS.

Si par hasard, ce jeune héros pouvait te plaire...

HÉLÈNE.

Lui!...

LE MARQUIS.

Si tu sentais, comme moi, que tu ne peux être heureuse que par lui...

HÉLÈNE.

Eh bien! mon père, eh bien?...

LE MARQUIS.

Eh bien! je n'hésiterais pas... je foulerais aux pieds l'orgueil de ta race, et mes aïeux en penseraient ce qu'ils voudraient. Mes aïeux sont morts... et toi, tu vis, mon Hélène.

HÉLÈNE, *se jetant dans ses bras.*

Oh! mon père... oh! mon ami... je puis donc vous avouer... vous dire...

LE MARQUIS.

Quoi?

HÉLÈNE.

Que Bernard...

LE MARQUIS.

Eh bien!... Bernard...

HÉLÈNE.

Il m'aime...

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?... et toi?...

HÉLÈNE.

Moi!

LE MARQUIS.

Eh bien?

HÉLÈNE.

Ah! ne m'interrogez pas...

LE MARQUIS.

Comment!... Il est donc vrai!

(*On entend au dehors la voix de Bernard.*

HÉLÈNE.

Je l'entends!... oh! je vous en conjure, pas un mot...

LE MARQUIS, *à part.*

Qu'ai-je appris!... Allons, c'était moins difficile que je ne croyais.

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, BERNARD, LE MARQUIS.

BERNARD, *entrant agité, du fond.*

Ah! monsieur le marquis, ce qu'on vient de me dire est-il vrai En mon nom et à mon insu, on s'est permis de vous adresser?...

LE MARQUIS, *bas à Bernard.*

Silence!... je sais tout.

BERNARD.

C'est un indigne abus de confiance...

LE MARQUIS, *bas.*

Encore une fois, je le sais, taisez-vous.[1] (*Il passe devant lui.*) (*Haut.*) D'ailleurs, c'est bien de cela qu'il s'agit!... J'en apprends de belles sur votre compte, monsieur le héros.

BERNARD.

Sur mon compte?

LE MARQUIS.

Accueilli sous ce toit comme un frere, comme un fils... oui, Monsieur, comme un fils... vous vous êtes oublié jusqu'à porter vos vues...

BERNARD.

Ah! monsieur le marquis, épargnez un malheureux. Je m'éloigne, je pars... je vais expier loin de vous, loin de votre fille, un espoir insensé qui n'a fait que traverser mon cœur.

LE MARQUIS.

A d'autres!...

BERNARD.

Je ne suis revenu que pour me justifier et vous dire un éternel adieu.

LE MARQUIS.

Ah! vous croyez, Monsieur, que les choses peuvent se passer de la sorte? Vous croyez que lorsqu'on a jeté le trouble dans un jeune cœur, il ne reste plus qu'à faire sa valise, et que tout est dit? non pas, s'il vous plait.

[1] Hélène, le Marquis, Bernard.

BERNARD.

Si je savais une expiation plus rigoureuse... s'il vous fallait mon sang...

LE MARQUIS.

Que diable voulez-vous que je fasse de votre sang? Vous ne partirez pas, Monsieur.

BERNARD.

Mais, monsieur le marquis.....

LE MARQUIS.

Vous ne partirez pas, vous dis-je. (*A Hélène.*) Eh bien! et toi, ma fille, tu ne dis rien?

HÉLÈNE.

Monsieur Bernard... puisque mon père l'exige... il vous aime... vous ne voudriez pas l'affliger...

BERNARD, *passant devant le Marquis.* [1]

Ah! mon Dieu!... ma raison s'égare... Ai-je rêvé le désespoir, ou bien rêvé-je maintenant le bonheur? Monsieur le marquis... Mademoiselle... que dois-je croire?

HÉLÈNE.

Que mon père est bon comme le bon Dieu.

BERNARD.

Oh!... monsieur le marquis.

HÉLÈNE, *apercevant Raoul.*

Monsieur de Vaubert!

LE MARQUIS.

Ah! diable, que vient-il faire en ce moment?... Retirez-vous tous deux, laissez-nous.

(*Raoul entre du fond et se tient un moment sur le pas de la porte.*)

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, BERNARD, RAOUL, LE MARQUIS.

RAOUL.

Monsieur Bernard, vous n'êtes pas de trop entre nous. Mademoiselle, c'est vous que je cherchais.

1. Hélène, Bernard, le Marquis.

HÉLÈNE.

Moi, monsieur de Vaubert?

LE MARQUIS.

Permettez; vous voulez une explication, vous l'aurez... mais il ne convient pas que ma fille...

RAOUL.

Pardon, monsieur le marquis, il est nécessaire, au contraire que votre fille sache...

LE MARQUIS.

Monsieur!... c'est moi seul que cela regarde

RAOUL

Non, monsieur le marquis, c'est à moi de parler... et je parlerai. Mademoiselle, j'apprends à l'instant même ce que vous ignorez encore, ce qu'on m'avait laissé ignorer jusqu'ici... j'apprends...

LE MARQUIS.

Eh!... ventre-saint-gris, Monsieur, laissez les gens en paix, et retournez à vos coquilles.

BERNARD.

Prenez garde, Monsieur, prenez garde.

RAOUL, *avec hauteur.*

Qu'entendez-vous par là, monsieur Bernard?

BERNARD.

Monsieur!...

RAOUL

Vous n'étoufferez pas la voix d'un galant homme, je signalerai à mademoiselle de La Seiglière le précipice où l'on veut la pousser.

HÉLÈNE.[1]

Qu'entends-je!... Ah! parlez, monsieur de Vaubert, parlez.

RAOUL.

J'apprends, Mademoiselle, que la donation faite à monsieur le marquis par son ancien fermier, est nulle de plein droit par le seul fait de l'existence du fils du donateur; depuis six semaines vous n'êtes plus chez votre père, vous êtes chez monsieur Bernard.

1. Bernard, Hélène, Raoul, le Marquis.

HÉLÈNE, *regardant tour à tour Bernard et le Marquis*

Comment?...

BERNARD.

Mademoiselle...

LE MARQUIS.

Chansons que tout cela!...

RAOUL.

Ce n'est pas tout. J'apprends aussi les nouvelles dispositions faites pour éteindre un procès, perdu d'avance, pour replacer sur votre tête l'héritage de vos ancêtres.

LE MARQUIS.

Eh! morbleu! Monsieur...

RAOUL, *poursuivant.*

J'apprends qu'aujourd'hui même sous le coup d'une assignation...

LE MARQUIS, *avec emportement.*

N'achevez pas.

BERNARD, *de même.*

Cela est faux, Monsieur, vous ignorez...

RAOUL, *avec calme.*

Vous avez raison, Messieurs, les oreilles de cette noble créature ne sont pas faites à de telles révélations. Mademoiselle, vous êtes libre; il ne sied pas à la pauvreté de se mettre en balance avec la fortune. Sachez seulement qu'en vous rendant votre parole, je n'entends pas retirer la mienne. S'il ne convenait pas à mademoiselle de La Seiglière de se prêter à une transaction, que je m'abstiens de qualifier...

BERNARD.

Monsieur de Vaubert!

RAOUL.

Ma maison s'ouvrirait avec joie pour vous recevoir, et béni serait le jour où vous auriez pris place à mon foyer. (*Moment de silence. — Hélène regarde tour à tour, et lentement, Bernard et monsieur de Vaubert; elle s'approche du Marquis.*)[1]

HÉLÈNE.

Répondez, mon pere, est-ce vrai?

1. Bernard. Raoul, Hélène, le Marquis.

LE MARQUIS.

Quoi ?

HÉLÈNE.

Ce que monsieur de Vaubert vient de m'apprendre.

LE MARQUIS.

Monsieur de Vaubert ne sait ce qu'il dit.

HÉLÈNE.

Mon père, répondez, franchement, sans détours, et ne craignez pas de trouver votre fille au-dessous des devoirs que pourra lui imposer le soin de votre honneur. Répondez en vrai gentilhomme. Qui reçoit ici l'hospitalité?... Est-ce nous ?... Est-ce monsieur Bernard ?

BERNARD, *passant devant Raoul.*

Mademoiselle...

HÉLÈNE, *l'arrêtant du geste.*

Répondez, mon père.

LE MARQUIS.

Que veux-tu que je te dise? On a profité de mon absence pour faire un code de lois auxquelles il est impossible de rien comprendre. Suis-je chez Bernard ? Bernard est-il chez moi? Personne n'en peut rien savoir.

HÉLÈNE.

C'est donc vrai !... Ainsi, mon père, ainsi, quand ce jeune homme s'est présenté armé de ses droits, nous ne lui avons pas restitué loyalement son héritage !... Au lieu de nous retirer tête haute... nous avons obtenu qu'il consentit à nous garder chez lui ! De votre fille qui ne savait rien... (*Se retournant vers Bernard avec fierté.*) Qu'avez-vous dû penser de moi, Monsieur ?

BERNARD.

Ah ! Mademoiselle, le ciel m'est témoin...

HÉLÈNE.

Quand je vous ai tendu la main, vous croyant pauvre et déshérité... et plus tard... et tout à l'heure encore... (*Avec égarement.*) Oh ! mon père, est-ce assez de honte?

LE MARQUIS.

Ma fille, mon enfant, calme-toi, je ne voulais que ton bonheur.

HÉLÈNE, *relevant la tête.*

Mon bonheur!... et vous ne vous aperceviez pas que j'étais le prix d'un marché.

BERNARD.

Non, Mademoiselle, non.

HÉLÈNE.

Et si monsieur de Vaubert ne fût venu à temps... Bien, Monsieur de Vaubert, voici ma main. (*Raoul s'approche d'elle.*)

BERNARD. [1]

O ciel!

RAOUL.

Merci, Mademoiselle.

HÉLÈNE.

Allons, mon père, relevez-vous, la pauvreté n'a pas droit de mésalliance. Marquis de La Seiglière, reprenez la fierté de votre race. Partons, sortons d'ici. Mon père, appuyez-vous sur moi. Baron de Vaubert, emmenez votre femme. (*La Baronne et Destournelles paraissent au fond.*)

SCÈNE IX.

RAOUL, HELÈNE, BERNARD, DESTOURNELLES, LA BARONNE, LE MARQUIS.

DESTOURNELLES. [2]

Sa femme!

LA BARONNE, *avec joie.*

J'en étais sûre!

RAOUL.

Oui, ma mère, oui, embrassez votre fille.

BERNARD, *à part.*

Ah! tout est perdu.

LA BARONNE.

Chère Hélène!... (*Triomphante, bas au Marquis.*) Eh bien! mon vieil ami, était-il si facile de briser des liens aussi sacrés?

1. Bernard, Raoul, Hélène, le Marquis.
2. Destournelles et Bernard sont au secon

LE MARQUIS.

Madame!... (*A part.*) Que la peste l'étouffe, elle et son fils!

HÉLÈNE.

Par pitié, monsieur de Vaubert, ne restons pas ici.

LA BARONNE.

Venez, nobles enfants. (*Ils font un pas pour sortir.*

DESTOURNELLES, *s'avançant*

Eh! non, Madame; demeurez.[1] Vous voyez un homme sans fortune, il n'a plus rien que son épée.

HÉLÈNE.

Que veut dire?..

RAOUL.

Je ne comprends pas...

LE MARQUIS.

Oui, qu'est-ce que cela signifie?

DESTOURNELLES.

Ce que cela signifie, monsieur le marquis...

BERNARD.

Monsieur Destournelles!

DESTOURNELLES.

Oh! soyez tranquille, ce ne sera pas long, et je pars avec vous. Cela signifie que ce matin, quand j'allais chez maître Durousseau pour vous rendre à tous la vue ou la raison, ce brave garçon allait chez un notaire légaliser sa ruine et signer l'abandon de ses droits.

TOUS.

O ciel!

HÉLÈNE.

Refusez, mon père, refusez.

DESTOURNELLES.

Refuser!... Est-ce que vous le pouvez maintenant? Vous avez accepté la donation du père. Personne au monde ne peut empêcher Bernard de ratifier ce que son père a fait.

LE MARQUIS.

Cependant, Monsieur...

DESTOURNELLES.

Après cela, monsieur le marquis, si la possession de ce château

1. Hélène, Raoul, Bernard; un peu en arrière, Destournelles, la Baronne, le Marquis.

embarrasse votre délicatesse, le domaine public s'en arrangera volontiers. Quant à moi, je sors d'ici pour n'y rentrer jamais; mais je ne partirai pas sans avoir soulagé mon cœur, sans vous avoir dit, madame la baronne, que si vous l'emportez, c'est en faisant votre malheur à tous : celui de monsieur le marquis, séparé pour jamais d'un compagnon qu'il aimait déjà comme son fils.....

LE MARQUIS.

C'est vrai.

DESTOURNELLES.

Celui de vos enfants, que vous condamnez à des regrets éternels...

RAOUL, *regardant Hélène, qui tressaille.*

Des regrets!...

DESTOURNELLES.

Le vôtre, enfin; oui, Madame, le vôtre, car, sachez-le bien, vous n'aurez pas impunément désuni deux cœurs qui s'aiment pour river l'un à l'autre deux cœurs qui ne s'aiment pas. Et maintenant que j'ai tout dit, partons, monsieur Bernard.

HÉLÈNE, *à part.*

Grand Dieu!

RAOUL, *l'arrêtant du geste.*

Que voulez-vous dire? Non pas, Monsieur, expliquez-vous.

DESTOURNELLES.

Monsieur... observez ces deux jeunes gens : leur silence vous apprendra peut-être ce que vous ne devinez pas.

RAOUL.

Il serait possible!... (*Il se retourne vers Hélène, et après un silence, l'interrogeant du geste et du regard.*) Hélène?...

HÉLÈNE, *les yeux baissés.*

Monsieur de Vaubert, je ne reviens pas sur ma parole ; voici ma main.

RAOUL.

Bien! (*Avec effort.*) La vôtre, monsieur Bernard.

BERNARD.

La mienne!

RAOUL.

La refuserez-vous à votre frère?

BERNARD.

Mon frère!

LA BARONNE, *vivement.*

Raoul !...

RAOUL.

Ma mère, il est temps que chacun reprenne ici sa place. Oui, mon frère, puisque je mets sa main dans la main de ma sœur.

TOUS.

O ciel !...

HÉLÈNE.

O mon ami !...

BERNARD.

Mon frère !...

LE MARQUIS.

Ce sont deux paladins !

DESTOURNELLES.

A la bonne heure donc... ma cause est gagnée.

BERNARD ET HÉLÈNE.

Notre cher avocat ! [1]

DESTOURNELLES.

Votre bonheur paiera mes honoraires.

LE MARQUIS.

Quel tableau !... Hein ?... qu'en dites-vous, Baronne ? (*Il passe derrière la Baronne et va serrer la main de ses enfants.*)

LA BARONNE.

Rien. Je ne cherchais que le bonheur de mon fils...

RAOUL.

Mon bonheur ?... Ne le cherchez plus, ma mère, il est auprès d vous.

DESTOURNELLES. [2]

C'est ma plus belle affaire !... (*A la Baronne.*) Madame la baronne me pardonnera-t-elle ?...

LA BARONNE.

Quoi donc ?

DESTOURNELLES, *s'essuyant le front.*

Mon triomphe.

LA BARONNE, *railleuse.*

Il y manque encore quelque chose.

1. Hélène, Bernard, Destournelles, Raoul, la Baronne, le Marquis.
Hélène, Bernard, le Marquis, Raoul, la Baronne, Destournelles.

DESTOURNELLES.

Quelque chose ?...

LA BARONNE, *lui remettant un papier.*

Il n'y manque plus rien monsieur le conseiller.

DESTOURNELLES.

Que vois-je !... ma nomination !. .

LA BARONNE, *avec hauteur et lui tournant le dos.*

Nous sommes quittes, monsieur Destournelles.

DESTOURNELLES, *à part.*

Quittes?... J'ai la place... et je n'épouse pas... J'y gagne.

Imp. D. BARDIN et Cie, à St-Germain.

LA PIERRE
DE TOUCHE

COMÉDIE

Représentée, pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires de l'Empereur,
le 23 décembre 1860.

DES MÊMES AUTEURS

ÉMILE AUGIER

L'Aventurière, comédie en quatre actes, en vers.
Un Beau Mariage, comédie en cinq actes, en prose.
Ceinture dorée, comédie en trois actes, en prose.
La Chasse au roman, comédie en trois actes, en prose.
La Cigue, comédie en deux actes, en vers.
La Contagion, comédie en cinq actes, en prose.
Diane, drame en cinq actes, en vers.
Les Effrontés, comédie en cinq actes, en prose.
Le Fils de Giboyer, comédie en cinq actes, en prose.
Gabrielle, comédie en cinq actes, en vers.
Le Gendre de M. Poirier, com. en quatre actes, en prose.
L'Habit vert, proverbe en un acte, en prose.
L'Homme de bien, comédie en trois actes, en vers.
La Jeunesse, comédie en cinq actes, en vers.
Les Lionnes pauvres, comédie en cinq actes, en prose.
Lions et Renards, comédie en cinq actes, en prose.
Maitre Guérin, comédie en cinq actes, en prose.
Le Mariage d'Olympe, comédie en trois actes, en prose.
Les Méprises de l'Amour, comédie en cinq actes, en vers.
Paul Forestier, comédie en quatre actes, en vers.
Philiberte, comédie en trois actes, en vers.
La Pierre de touche, comédie en cinq actes, en prose.
Le Post-Scriptum, comédie en un acte.
Sapho, opéra en trois actes.
Poésies complètes, 1 volume.

JULES SANDEAU

Mademoiselle de la Seiglière, comédie en quatre actes et en prose.
La Chasse au Roman, comédie en trois actes et en prose.
Le Gendre de M. Poirier, comédie en quatre actes et en prose.
Ceinture dorée, comédie en trois actes et en prose.

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

LA PIERRE DE TOUCHE

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

PAR

ÉMILE AUGIER ET JULES SANDEAU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Entends-les tous souffler au monde leur menace,
Ceux qui veulent changer la pauvreté de place...

E. AUGIER (*la Langue*).

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

LA
PIERRE DE TOUCHE

PERSONNAGES

FRANTZ WAGNER.	MM. LEROUX.
SPIEGEL..	GOT.
LE BARON DE BERGHAUSEN	PROVOST.
LA MARGRAVE DE ROSENFELD. . . .	Mmes ALLAN.
FRÉDÉRIQUE WAGNER, cousine de Frantz	MADEL. BROHAN.
DOROTHÉE, fille de la margrave.	E. DUBOIS.
STURM, intendant du château.	MM. MATHIEN.
GOTTLIEB, notaire.	ANSELME.
UN LAQUAIS DU BARON..	MONTET.
UN LAQUAIS DE LA MARGRAVE.	BERTIN.
UN FACTEUR.	TRONCHET.
UN DOMESTIQUE DU CHATEAU..	CASTEL.

La scène se passe en Bavière, vers 1825.

Nous croyons devoir reproduire ici, en guise de préface, la lettre que les auteurs ont écrite à propos de l'opposition qu'ont soulevée les premières représentations de *la Pierre de Touche.*

(Note des Éditeurs.)

Si le public n'avait depuis longtemps l'habitude de laisser tomber les mauvaises pièces dans le désert, s'il s'en vengeait autrement que par ses bâillements ou son absence, nous aurions la modestie de croire que les sifflets dont il accueille tous les soirs *la Pierre de touche* ne s'adressent qu'aux défauts de l'ouvrage, et nous nous tairions. Mais, dans ces temps d'indifférence littéraire, ces sifflets ne sauraient être qu'une protestation passionnée contre l'idée mère de notre comédie, et c'est pour nous

un devoir de la défendre en l'expliquant. Évidemment, il y a eu méprise.

Nous avons voulu personnifier dans le personnage de Frantz Wagner les mauvaises passions de notre temps, l'envie, l'impuissance orgueilleuse, les déclamations de la paresse, la révolte des ambitions souffrantes. Nous avons voulu montrer que ces réformateurs de bas étage, qui ont la prétention de refaire le monde, le feraient pire qu'il n'est, s'ils le faisaient à leur image. Pauvre, Frantz s'exhale en invectives contre les riches et la société; riche, i donne l'exemple de toutes les duretés, de toutes les ingratitudes, de toutes les vanités.

Spiegel représente, au contraire, les sentiments honnêtes, le travail patient, la pauvreté contente, *læta paupertas*, la soumission aux lois éternelles. Il devient riche, lui aussi; mais l'argent ne le corrompt pas.

Si l'on s'est mépris sur nos intentions, à qui faut-il s'en prendre? N'avons-nous pas été assez explicites? La pièce tout entière est en germe dans la première scène. Que répond Spiegel aux déclamations de Wagner?

« L'opulence est un état difficile à exercer. Il faut y être acclimaté pour la pratiquer sainement. Elle ressemble à ces contrées d'Amérique qui respectent les habitants et donnent les fièvres aux étrangers...

» Il ne faut pas tant crier contre les riches : ils nous valent bien; à leur place, beaucoup d'entre nous feraient peut-être comme beaucoup d'entre eux, sinon pis...

» — Je ne demande qu'à être mis à l'épreuve, » répond Frantz.

Il hérite et l'épreuve commence.

Est-ce assez clair? Comment a-t-on pu s'y tromper? Toujours est-il qu'on s'y est trompé. « Je suis un bon pauvre, dit Spiegel : je serai peut-être un mauvais riche. Il y a peut-être en moi une foule de mauvais instincts qui n'attendent qu'un rayon de soleil pour se dresser et siffler. » Que faut-il en conclure, sinon qu'il est plus difficile et plus méritoire de réprimer les mauvais penchants de la nature humaine au milieu des tentations de l'opulence que dans l'impuissance de la pauvreté? Cette vérité philosophique, qui était déjà un lieu commun du temps de Sénèque, ne vient-elle pas à l'appui de l'idée génératrice de notre comédie? Nous ne prétendons pas par là que l'argent corrompe l'homme, mais seulement qu'il le développe. Et, en effet, le caractère de Frantz ne change pas : il ne fait que se développer. N'annonce-t-il pas tout d'abord ce qu'il sera plus tard? Avec quelle indolence il se laisse servir par ses deux amis! Avec quel égoïsme il accepte de Spiegel un dévouement inacceptable! Quelle tiédeur, quelle nonchalance quand il s'agit de porter un secours à un ami malade! Quel orgueil lorsqu'il repousse du pied les cinq cents florins qui donneraient à Spiegel le droit de se reposer un peu! Et quand la fortune arrive à Spiegel, quel est le premier sentiment de Frantz? L'envie. « Tu as de la chance, toi! » lui dit-il.

Encore un coup, est-ce assez clair? Et si la mauvaise

nature de notre personnage ne se révèle pas d'abord plus énergiquement, n'est-ce pas qu'elle manque encore d'air et d'espace?

On nous reproche d'avoir donné du génie à ce misérable; mais, quand une seule œuvre, si belle qu'elle fût, impliquerait le génie, quand nous n'aurions pas vu de nos jours avorter tant de glorieuses espérances, Frantz, en renonçant à son art, ne montre-t-il pas lui-même qu'il n'était pas un véritable artiste? Non, nous n'avons jamais pensé à donner du génie à cet homme; nous voulons croire que le caractère et le talent sont solidaires, et c'est aussi l'opinion de Spiegel, qui dit à Frantz : « J'ai bien peur que tu n'aies un grain d'envie au cœur. Prends garde à cela! c'est une mauvaise herbe qui t'envahira et pompera toute ta séve! »

Quant au dénoûment, nous persistons à le trouver d'une moralité terrible. Nous sommes de l'avis de Mathurin Regnier :

Il n'est rien qui punisse
Un homme vicieux comme son propre vice.

Frantz a fait le désert dans son cœur, et son triomphe nous semble plus navrant que ne l'eût été le spectacle de sa ruine. Frédérique et Spiegel vont retrouver le bonheur dans la petite chambre où ils l'avaient laissé; Frantz reste seul entre la margrave et le baron, qui se sont partagé la proie, et, pour que le châtiment soit complet, en voyant

partir Frédérique, il a senti lui-même sa détresse et son abandon.

Nous avons à répondre encore à une imputation non moins grave, celle d'avoir voulu personnifier la noblesse dans le baron de Berghausen et la margrave de Rosenfeld. Disons-le tout de suite : ces personnages de fantaisie n'ont pas la prétention d'être des portraits. Notre pièce n'est pas une comédie de mœurs : c'est le développement d'une idée ; elle ne s'est pas proposé de peindre des classes et des professions, mais de défendre une thèse. Elle a pris les personnages là où son action les demandait, sans ar--rière-pensée de satire. Le baron et la margrave ne repré sentent pas plus la noblesse que Frantz ne représente les musiciens et Spiegel les peintres. Il nous a semblé que ce genre de comédie n'imposait à ses personnages que d'être vrais humainement et non socialement. D'ailleurs, pour qu'il n'y eût pas sur nos intentions de méprise légitime, nous avons mis partout le correctif à côté de ce qui pouvait sembler une satire des classes : de même que le cœur de Spiegel compense celui de Frantz, et les manières de Frantz celles de Spiegel, le comte Sigismond ne défend-il pas largement la noblesse contre le baron et la margrave? On peut nous objecter que ces deux intrigants ne devraient pas être en pied dans leur monde ; mais remarquez bien que leur monde ignore leurs manœuvres ; il ne connaît d'eux que les apparences, qui jusque-là ont été magnifiques chez l'un, austères chez l'autre ; le seul gentilhomme qui les ait pénétrés est le comte Sigismond,

un représentant que la noblesse ne reniera pas, celui-là! et il les a déshérités comme indignes.

Toutes ces explications ne cherchent pas à prouver que notre pièce soit bonne ; elles la défendent seulement contre le procès de tendance que lui fait une partie du public. Cela posé, nous abandonnons notre comédie à sa destinée, acceptant toutes les critiques qu'on en a faites et toutes celles qu'on en pourra faire.

EMILE AUGIER. — JULES SANDEAU.

LA

PIERRE DE TOUCHE

ACTE PREMIER

Un atelier de peintre au rez-de-chaussée, éclairé du fond par un grand vitrage. A gauche du spectateur, un chevalet avec un tableau, une petite table à côté; plus haut, une porte latérale ; au fond, un piano ; au milieu, la porte d'entrée ; à droite, un divan adossé au mur ; un petit meuble entre le divan et la porte d'entrée. Sur les murs, des plâtres, des ébauches ; sur un bahut, un casque, une mandoline, des rapières ; des vases de fleurs sur le piano.

SCENE PREMIÈRE

SPIEGEL, peignant au chevalet; FRANTZ, étendu sur le divan, un journal à la main.

FRANTZ.

Dis-donc, Spiegel, sais-tu qu'il y a eu un comte Sigismond d'Hildesheim?

SPIEGEL.

Où ça?

FRANTZ.

Ici, à Munich.

SPIEGEL.

A quelle époque ?

FRANTZ.

Pas plus tard qu'avant-hier.

SPIEGEL.

Et il est déjà terminé ?

FRANTZ.

Il durait depuis assez longtemps. (Lisant.) « 14 juillet 1825. Avant-hier matin est mort, à l'âge de soixante-cinq ans, le comte Sigismond d'Hildesheim, un des mélomanes les plus excentriques d'Allemagne. »

SPIEGEL.

Un mélomane!... Ah! c'est une perte que tu fais-là, mon pauvre Frantz!

FRANTZ.

Oui; mais c'est une fière aubaine pour les héritiers. (Lisant.) « Il laisse une fortune d'un revenu de quatre cent mille florins, et n'a que des parents éloignés. » Il y a des gens heureux.

SPIEGEL.

Il y en a beaucoup : il y a d'abord nous deux.

FRANTZ.

Tu es heureux, toi?

SPIEGEL.

Si je le suis!... Je me regarde tout simplement comme le plus fortuné des mortels. J'ai l'honneur d'être un honnête homme; je ne m'occupe jamais de politique ni de bourse; je ne vais pas dans le monde; enfin, je suis l'ami intime d'un grand artiste, nommé Frantz Wagner. Que diable peut-on souhaiter de plus?

FRANTZ.

De l'argent.

SPIEGEL.

De l'argent! Est-ce que nous en manquons? Il y a encore dix-huit florins dans le tiroir, sans compter trois kreutzers dans la poche de mon gilet. Tu aspires donc aux trésors de Golconde? tu envies le sort des nababs?

FRANTZ.

Ah! Spiegel, il te sied de faire bonne mine à notre pauvreté; mais, moi qui vis de ton travail, moi qui suis réduit à accepter de toi un dévouement!...

SPIEGEL.

Je suis un homme antique, un parangon de l'amitié, c'est convenu; mais n'en parlons plus, que diable! et surtout n'y pensons plus.

FRANTZ.

N'y plus penser, quand je te vois tous les jours consommer ton sacrifice héroïque!... Crois-tu que je sois dupe de ta feinte insouciance, et que je n'aie pas entendu plus d'un soupir, quand tes yeux se détournent de ta besogne de manœuvre et s'arrêtent sur cette belle toile ébauchée que tu ne finiras peut-être jamais? Vois-tu, Spiegel, j'ai des instants d'angoisse et de remords; je me prends à douter de cet avenir auquel tu m'as fait croire et auquel tu te sacrifies, et alors je me dis: « Sl le grand artiste de nous deux, c'était lui! s'il condamnait au néant des œuvres immortelles pour donner le temps de naître à des œuvres mort-nées! »

SPIEGEL.

Tarata!... mes œuvres! mon sacrifice!... Il n'y a pas grand mérite, va! Nous avions associé nos pauvretés; nous vivions à cheval sur l'art et le métier, risquant fort de nous trouver par terre entre deux. Tu ne donnais pas assez de leçons de piano pour vivre, tu en donnais trop pour avoir le recueillement nécessaire à une grande œuvre; moi, j'interrompais à chaque instant mon tableau pour faire des portraits... dînatoires; nous étions en train d'avorter tous les deux... Alors je me suis dit: « Nous avons un mur à escalader; l'échelle est étroite et longue, et le vent est fort... Si nous montons ensemble, elle chavirera. Que Frantz monte le premier, je lui tiendrai l'échelle d'en bas, et, quand il sera arrivé, il me la tiendra d'en haut. » Tu vois que ce dévouement sublime est tout simplement un calcul.

FRANTZ.

Alors, pourquoi n'avoir pas tiré au sort à qui monterait le premier?

SPIEGEL.

Parbleu! parce que tu es plus leste que moi, et que ton ascension est plus sûre que la mienne. Et puis, moi, j'ai une vertu que tu n'as pas, celle du bœuf, la patience. Que m'importent un an, deux ans de retard? Mon but est à deux pas, j'y arriverai toujours. Toi, au contraire, tu voyais devant toi une route infinie, et il te tardait de partir... C'est tout simple... la vie est courte!

FRANTZ.

Enfin, je suis parti, grâce à toi! J'ai fait une symphonie que tu trouves belle...

SPIEGEL.

Je le crois pardieu bien, que je la trouve belle!...

FRANTZ.

Je l'ai portée à la Société des concerts, voilà déjà trois mois... Je n'ai pas même obtenu d'audition...

SPIEGEL.

Patience! la symphonie est faite et bien faite. Tu as déjà mon suffrage, dont je fais le plus grand cas; tu as celui de ta cousine Frédérique; tu as eu enfin celui du vieil inconnu qui m'a commandé ce tableau.

FRANTZ.

Il avait l'air d'un vieux fou.

SPIEGEL.

En quoi donc? En ce qu'il aimait ta musique?

FRANTZ.

Ma foi! son entrée chez nous n'était pas d'un homme bien sensé.

SPIEGEL.

Oui; mais sa sortie!... « Voilà cinq cents florins à compte sur votre tableau, monsieur Spiegel! » J'ai trouvé qu'il parlait bien.

FRANTZ.

Les cinq cents florins sont dévorés!

SPIEGEL.

Parbleu! en deux mois, sans compter la maladie de ce pauvre Hermann... A propos, il n'a plus d'argent, il faudra lui porter dix florins.

FRANTZ.

Encore un qui a du talent et qui meurt de faim! Tu as beau dire, Spiegel, le monde va mal.

SPIEGEL.

Le feras-tu aller mieux?

FRANTZ.

Non; mais j'ai bien le droit de me plaindre et de dire que le ciel n'est pas juste.

SPIEGEL.

On n'a peut-être pas pu faire autrement. Ce n'est pas facile de donner les places à des écoliers qui veulent tous être le premier. Il n'y a que les pensionnats de demoiselles où l'on ait résolu le problème, et encore a-t-on été obligé d'inventer le prix de croissance !

FRANTZ.

Ne plaisante pas, Spiegel, ce n'est pas plaisant. Quoi donc ! un tas d'imbéciles nagent dans le luxe et la joie, et nous voilà trois hommes de mérite, Hermann, toi et moi, dont l'un n'a pas de quoi payer le médecin ; dont l'autre n'a pas le loisir de déployer son talent ; dont le troisième enfin ne peut arriver au public ! Que répondras-tu à cela?

SPIEGEL, lui frappant sur l'épaule.

J'ai bien peur, mon enfant, que tu n'aies un grain d'envie au cœur. Prends garde à cela ! c'est une mauvaise herbe qui t'envahira et pompera toute ta séve.

FRANTZ.

Tu parles comme les heureux, Spiegel.

SPIEGEL.

Ah ! ne recommence pas tes déclamations contre la société !

FRANTZ.

Selon toi, je devrais me réjouir d'être opprimé?

SPIEGEL.

Eh ! qui t'opprime ?... On te fait attendre un peu, voilà tout. Diable ! monsieur Frantz, vous êtes un enfant gâté ! Vous vous indignez d'acheter votre chimère par un peu de souffrance, quand cette chimère est la gloire ! On ne monte pas en voiture sur la Yungfrau... Il faut suer, se déchirer les pieds aux cailloux et aux épines, traverser des abîmes sur une planche, avoir le soleil sur la tête et la neige dans les yeux... Mais, si l'on arrive, on a gravi la montagne vierge.

FRANTZ.

Tu es optimiste, Spiegel.

SPIEGEL.

Cela n'est pas plus cher que d'être pessimiste, et c'est plus amusant.

FRANTZ.

Tu n'as donc pas d'ambition, toi?

SPIEGEL.

Non.

FRANTZ.

Si la fortune frappait à ta porte, tu lui ouvrirais pourtant?

SPIEGEL.

Ma foi, je ne sais pas. Je suis un bon pauvre, je serais peut-être un mauvais riche.

FRANTZ.

Toi, la crème des hommes!

SPIEGEL.

Eh! eh! la crème est sujette à tourner. Il y a peut-être en moi une foule de mauvais instincts qui n'attendent qu'un rayon de soleil pour se dresser et siffler... As-tu lu Sénèque, en son *Traité des Richesses?*

FRANTZ.

Non... Et toi?

SPIEGEL.

Jamais de la vie! mais il doit dire de bien bonnes choses.

FRANTZ.

Pourquoi cela?

SPIEGEL.

Parce qu'il y en a beaucoup à dire.

FRANTZ.

Entre autres?

SPIEGEL.

Entre autres... L'opulence est un état difficile à exercer; il faut y être acclimaté pour la pratiquer sainement: elle ressemble à ces contrées d'Amérique qui respectent les habitants et donnent les fièvres aux étrangers... Sénèque ignorait ce détail.

FRANTZ.

C'est fâcheux, car il est concluant.

SPIEGEL.

Figure-toi que tu as un million de rente, que tu peux te passer tous tes caprices sans prendre le temps de la réflexion !... C'est effrayant !

FRANTZ.

Ma foi, non !

SPIEGEL.

Eh bien, moi, cela m'effraye à penser. Exécuter toutes mes fantaisies, juste ciel ! Il m'en passe quelquefois par la tête de si baroques ! je serais bien vexé, une heure après, de les avoir satisfaites. S'il me prenait envie de brûler Rome, comme Néron, juge un peu !

FRANTZ.

Est-ce que l'envie t'en prendrait si tu pouvais le faire?

SPIEGEL.

Eh ! eh ! qui sait? Brûler Rome, c'est appétissant. Qui peut se croire à l'abri de cette lubie, quand elle a pris justement à l'élève de Sénèque?

FRANTZ.

Un monstre !

SPIEGEL.

Qui aurait été peut-être un pauvre délicieux.

FRANTZ.

Enfin ta conclusion?

SPIEGEL.

Ma conclusion? C'est qu'il ne faut pas tant crier contre les riches ; qu'ils nous valent bien, et qu'à leur place beaucoup d'entre nous feraient peut-être comme beaucoup d'entre eux, sinon pis.

FRANTZ.

Eh bien, moi, je ne demande qu'à être mis à l'épreuve.

SPIEGEL.

Et si tu découvrais un trésor demain, combien dînerais-tu de fois après-demain ? combien porterais-tu de paires de souliers l'une sur l'autre, combien de chapeaux?

FRANTZ.

Oh ! la philosophie d'Horace, n'est-ce pas? Je ne ferais qu'un

dîner, je ne porterais qu'un chapeau et qu'une paire de souliers; mais je te commanderais pour cent mille florins de tableaux.

SPIEGEL.

Ah!

FRANTZ.

J'en enverrais dix mille à ce pauvre Hermann.

SPIEGEL.

Très-bien!

FRANTZ.

Je ferais jouer ma symphonie sur un théâtre à moi.

SPIEGEL.

Bravo!

FRANTZ.

Enfin, si tu veux voir le fond de mon cœur et la vraie plaie d'où me vient cette fièvre, j'épouserais celle que j'aime.

SPIEGEL.

Tu es amoureux?...

FRANTZ.

Tais-toi!

SCÈNE II

SPIEGEL, FRÉDÉRIQUE, FRANTZ.

FRÉDÉRIQUE, à Frantz.

Déjà levé, cousin? Bonjour, Spiegel!

FRANTZ.

Cela t'étonne, Frédérique, que je sois aussi matinal que toi?

FRÉDÉRIQUE.

Ce n'est pas ton habitude, au moins; ordinairement, Spiegel et moi, nous vivons depuis trois heures, quand tu parais sur l'horizon.

SPIEGEL.

Pourquoi se lèverait-il aussi tôt que moi, ce pauvre garçon? Il n'est pas obligé, comme moi, de profiter du jour pour son travail.

FRÉDÉRIQUE.

Ni, comme moi, de mettre la maison en ordre. Aussi n'est-ce pas un reproche de paresse que je lui fais. (A Frantz.) Est-ce que tu as mal dormi? Tu es un peu pâle.

FRANTZ.

Oui, j'ai été agité toute la nuit.

SPIEGEL.

Il est dans ses jours de découragement ; grondez-le, Frédérique.

FRÉDÉRIQUE.

Quand donc auras-tu la conscience de ta valeur, mon cher Frantz?

FRANTZ.

Ma valeur! C'est votre amitié à tous deux qui me la prête

FRÉDÉRIQUE.

Et ta défiance qui te l'ôtera? La certitude est la vertu des forts, c'est peut-être leur force.

FRANTZ.

Que veux-tu! j'ai une organisation de femme : l'obstacle me décourage, l'attente m'énerve.

FRÉDÉRIQUE.

Ce n'est pas ta faute, mon pauvre Frantz; tu as toujours été traité en enfant gâté, par ton père d'abord, par nous ensuite. La moindre résistance chez les autres t'étonne et t'irrite.

FRANTZ.

Je n'ai pas votre sérénité d'âme à tous deux, je l'avoue; je prends parfois ma faiblesse en pitié... Mais enfin, que veux-tu! je souffre, je doute, j'ai l'esprit troublé.

FRÉDÉRIQUE.

Veux-tu que je te joue ta symphonie? C'est le remède souverain à tes défaillances.

FRANTZ, avec humeur.

Eh! ma symphonie!...

FRÉDÉRIQUE, à part.

Pauvre Frantz! tu as raison, ton esprit est malade!

SPIEGEL.

Frantz, passe-moi le vermillon.

FRANTZ, couché sur le divan.

Tiens, Frédérique, il est là. (Il montre une petite étagère.)

FRÉDÉRIQUE va le prendre et le donne à Spiegel, près de qui elle reste.

Cher tableau ! — Vous en ferez une copie que nous garderons, n'est-ce pas, Spiegel?

SPIEGEL.

Si cela vous fait plaisir.

FRÉDÉRIQUE.

Quel souvenir il nous rappelle! et que cet inconnu a été bien inspiré de vous le commander!

FRANTZ.

Ç'a été mon premier triomphe... mon seul! On fait bien de le fixer sur la toile.

FRÉDÉRIQUE.

Vous avez presqne fini, Spiegel?

SPIEGEL.

A part le nez du noble inconnu, que je ne peux pas attraper... La miniature qu'il m'a envoyée est stupide.

FRÉDÉRIQUE.

Notre chien n'est qu'ébauché.

SPIEGEL.

Il ne veut pas poser, le gredin! Depuis que j'ai besoin de lui, il est toujours en course.

FRANTZ.

Eh bien, ôte-le du tableau, ce sera son châtiment.

SPIEGEL.

L'ôter du tableau, ce vieux compagnon? Nous ne serions plus au complet. J'aimerais mieux racler le noble étranger.

FRÉDÉRIQUE.

Il a raison, Frantz. Ce vieux Spark est de la famille.

SPIEGEL.

Mais où se cache-t-il, le scélérat? C'est peut-être par modestie. J'ai justement besoin de lui maintenant.

FRÉDÉRIQUE.

Voici l'heure de son déjeuner; il doit être rentré, je vais tâcher de l'attirer sous un prétexte.

SPIEGEL.

Oh! le vieux sournois ne s'y trompera pas. Mais vous avez de l'influence sur lui, et, en le priant bien, vous le déciderez peut-être.

FRÉDÉRIQUE.

C'est cela; j'aime mieux la franchise. Je vais vous l'amener. (Elle sort.)

SCÈNE III

SPIEGEL, FRANTZ.

SPIEGEL.

Charmante fille, va! Bénédiction!... Ah çà! tu étais en train de me raconter tes amours, mon gaillard!

FRANTZ, allant à Spiegel.

Ce sera bientôt fait... J'aime Frédérique.

SPIEGEL.

Frédérique?... ta cousine?... notre enfant?...

FRANTZ.

Elle était une enfant, quand, après la mort de mon père, qui l'avait élevée, je l'ai recueillie orpheline pour la seconde fois; mais quatre ans ont fait une femme de la petite fille.

SPIEGEL.

Comment t'est venue l'idée de l'aimer, toi qui la tutoies, qui es comme son frère?

FRANTZ.

Est-ce qu'on sait comme cela vient?

SPIEGEL.

Mais... elle... crois-tu qu'elle se doute?... Penses-tu qu'elle t'aime?

FRANTZ.

Je n'en sais rien. Je n'ose pas l'interroger. A quoi bon, d'ailleurs? Je ne peux pas l'épouser... je suis trop pauvre.

SPIEGEL.

Ah!... c'est vrai... tu es trop pauvre.

FRANTZ.

Si j'étais sûr de mon talent, à la bonne heure!

SPIEGEL.

Oui; mais, tant que ta symphonie n'aura pas été jouée, tu ne peux pas, en effet...

FRANTZ.

Tu vois donc bien que mon irritation n'est pas une impatience puérile.

SPIEGEL.

Oui, oui, tu as raison... Est-ce que tu ne vas pas prendre l'air ce matin?

FRANTZ.

Non, je suis triste.

SPIEGEL.

Mais cependant... Ah! il faut porter ces dix florins à Hermann! je n'y pensais plus.

FRANTZ.

Est-ce que cela presse? Tu iras après déjeuner.

SPIEGEL.

Non, non, il les attend; vas-y.

FRANTZ.

Je ne suis bon à rien ce matin.

SPIEGEL.

Cela t'arrive souvent. Faut-il que je quitte mon travail pour que tu puisses rester là les bras croisés?

FRANTZ.

Comme tu me dis cela!

SPIEGEL.

Eh! sacrebleu! c'est vrai. Tu te laisses soigner par nous comme une femme! Hermann ne demeure pas si loin, que diable!

FRANTZ.

J'y vais.

SPIEGEL.

Tiens, voilà ta casquette. (Frantz sort.)

SCÈNE IV

SPIEGEL, seul.

Paresseux! inutile! égoïste! Il se persuade qu'on lui doit tout et qu'il ne doit rien à personne. Voilà ce que c'est que de se vouer corps et âme à ces natures molles, on fait des ingrats... Ah çà! qu'est-ce que j'ai donc contre lui? Est-ce que par hasard?... Non, non!... Spiegel amoureux! ce serait trop drôle! Ce n'est pas mon lot, morbleu! Je ne suis ni beau, ni élégant, ni... enfin je ne suis ni un amant ni un mari, je suis un ami, un oncle! Bah! que Frantz soit heureux et glorieux! ma gloire et mon bonheur seront d'applaudir ses œuvres et de bercer ses enfants... et... et... Veux-tu bien ne pas pleurer, animal! — Ah! il était temps que cette confidence me réveillât, je ne sais pas où j'allais. (Se boutonnant.) N'y pensons plus. (Il chante.) Tra deri dera... Elle ne l'aime peut-être pas... Oh! si, elle doit l'aimer. Assurons-nous-en, et puis... marions-les, car j'ai besoin de mettre une barrière entre elle et moi. — La voici!

SCÈNE V

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL.

FRÉDÉRIQUE.

Spark ne veut décidément pas venir, mon pauvre Spiegel.

SPIEGEL.

Tant mieux! J'ai à vous parler sans témoins.

FRÉDÉRIQUE.

Un secret... même pour Spark?... Il est pourtant discret.

SPIEGEL.

Il s'agit de savoir si vous aimez votre cousin.

FRÉDÉRIQUE.

Singulière question, mon ami! Je serais bien ingrate de ne pas l'aimer. C'est son père qui m'a recueillie et élevée; quand il est mort, il m'a dit : « Je te lègue à Frantz. » Je suis venue à Munich, et Frantz m'a fait une place dans son cœur et à son foyer.

SPIEGEL.

Ne fallait-il pas vous laisser dans la rue? Frantz n'a fait là que le devoir d'un parent.

FRÉDÉRIQUE.

Et pour vous, Spiegel, était-ce aussi le devoir d'un parent? car vous avez votre part dans le bienfait : vos deux pauvretés se sont cotisées pour recueillir l'orpheline.

SPIEGEL.

Pardieu! quand il n'y a pas pour deux, ça n'est pas plus ruineux d'être trois.

FRÉDÉRIQUE.

Mais ce dont je serai éternellement reconnaissante, ce qui me touche au fond du cœur, depuis que je suis en âge de réfléchir et de comprendre, c'est la dignité que vous avez mise tous deux dans votre existence de jeunes gens, par respect pour votre fille. Votre maison d'artistes est devenue maternelle dès l'instant que j'y ai posé le pied, comme si le tapage de votre jeunesse était sorti par une porte tandis que j'entrais par l'autre.

SPIEGEL.

C'est là ce qui vous acquitte et au delà envers nous. Vous avez installé ici l'ordre et le travail; votre innocence s'est emparée du logis, et nous nous sommes mis à marcher sur la pointe du pied comme dans la chambre d'un enfant qui dort.

FRÉDÉRIQUE.

Comment donc ne vous aimerais-je pas, et que veut dire votre question?

SPIEGEL, à part.

C'est vrai que ma question...

FRÉDÉRIQUE.

C'était là le grand secret que Spark ne peut pas entendre?

SPIEGEL, à part.

Ah! une idée. (Haut.) Écoutez, Frédérique, Frantz est bien triste; il a un chagrin.

FRÉDÉRIQUE.

Et lequel, mon Dieu?

SPIEGEL.

Il est amoureux.

FRÉDÉRIQUE.

Amoureux! lui?... Non, c'est impossible!...

SPIEGEL.

D'une femme qu'il ne peut pas épouser, parce qu'il est trop pauvre.

FRÉDÉRIQUE.

Est-ce lui qui vous a dit qu'il était amoureux?

SPIEGEL

Oui, tout à l'heure.

FRÉDÉRIQUE.

Il vous l'a dit? Alors, c'est donc vrai!

SPIEGEL.

Qu'y a-t-il là d'étonnant?

FRÉDÉRIQUE.

Rien... c'est tout simple.. il est d'âge à se marier... mais je n'avais jamais songé qu'il se marierait. Et... vous êtes sûr qu'il l'aime?

SPIEGEL.

Que trop sûr!

FRÉDÉRIQUE.

Que trop? Elle n'est donc pas digne de lui? Il faut lui ouvrir les yeux, alors, l'empêcher... Peut-être ne l'aime-t-elle pas?

SPIEGEL.

Hélas! elle l'adore sans le savoir.

FRÉDÉRIQUE.

Sans le savoir?

SPIEGEL.

Son âme est si pure, qu'elle prend son amour pour de l'amitié; mais elle est jalouse de lui, elle pâlit à l'idée de lui en voir épouser une autre... sa voix s'altère, sa main tremble. (A part.) Je casserais bien quelque chose.

SCÈNE VI

FRÉDÉRIQUE, LE BARON DE BERGHAUSEN, SPIEGEL, PETERMANN.

LE BARON, en dehors.

A bas! à bas donc, vilaine bête!

SPIEGEL.

On vilipende Spark, maintenant!

LE BARON, entrant.

Pardon d'entrer sans plus de cérémonie; mais il n'y a pas de marteau chez vous, et la clef est sur la porte; ce qui m'a paru vouloir dire : « Entrez sans frapper. »

SPIEGEL.

C'est en effet l'habitude ici, monsieur.

LE BARON.

Cependant votre concierge m'a sauté aux jambes.

SPIEGEL.

Votre physionomie lui aura déplu.

LE BARON.

Il n'a pourtant pas le droit d'être difficile.

SPIEGEL, à part.

Il ne l'est pas.

LE BARON, apercevant Frédérique.

Mademoiselle!... (A Spiegel.) C'est à M. Frantz Wagner que j'ai l'honneur?...

SPIEGEL.

Non, monsieur, c'est à M. Spiegel.

LE BARON, insistant.

On m'avait pourtant dit que M. Frantz Wagner demeurait ici.

SPIEGEL.

Alors, ce doit être moi qui me trompe.

LE BARON.

Monsieur est facétieux.

SPIEGEL.

Non, monsieur, je suis peintre. (Spiegel va à son chevalet.)

FRÉDÉRIQUE.

M. Frantz demeure en effet ici, monsieur; mais il est sorti pour le moment.

LE BARON.

Tant pis! tant pis! Je suis pressé.

FRÉDÉRIQUE.

Si c'est une chose qu'on puisse lui redire, voilà M. Spiegel, son ami intime.

LE BARON.

Merci! j'aime mieux l'attendre. Je prends la peine de m'asseoir. (Il passe à droite près du divan.)

SPIEGEL.

Je vous y autorise.

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Soyez-donc plus poli.

SPIEGEL, de même.

Il nous déplaît, à Spark et à moi. Or, Spark a bon nez... et moi aussi.

LE BARON, assis et à part.

Les artistes ne sont pas la crème de la société. La petite est jolie... La maîtresse d'un de ces drôles, sans doute.

FRÉDÉRIQUE, au baron.

Vous n'attendrez pas longtemps, monsieur; car j'entends M. Frantz.

SCÈNE VII

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL, FRANTZ LE BARON.

LE BARON, se levant, à Frantz.

Monsieur, je suis votre serviteur.

FRANTZ.

A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur?

LE BARON.

Au baron de Berghausen. (A part.) Celui-ci a l'air mieux élevé. (Haut.) Je venais vous entretenir d'une petite affaire.

FRANTZ.

Je regrette, monsieur le baron, que vous ayez eu l'ennui de m'attendre.

LE BARON.

Ne regrettez rien, monsieur; votre ami m'a reçu avec une bonne grâce...

SPIEGEL, à Frédérique, assise près du chevalet.

Ah! que d'indulgence!

FRANTZ.

L'affaire en question veut-elle un secret, monsieur?

LE BARON.

Nullement, jeune homme; elle concerne votre métier.

FRANTZ.

Mon mét...?

LE BARON.

Je voulais dire votre art. Vous devez avoir dans vos cartons un *Requiem*, une messe des morts, un *De Profundis*, quelque chose de larmoyant?

FRANTZ.

Vous savez, monsieur, que les musiciens inconnus, comme moi, ont toujours leurs tiroirs pleins d'essais de tous genres. Mais puis-je savoir ce qui me vaut l'honneur de votre demande? car je n'ai aucune notoriété.

LE BARON.

C'est bien simple, jeune homme; je suis cousin du comte Sigismond d'Hildesheim.

FRANTZ.

Celui qui vient de mourir?

LE BARON.

Il m'avait souvent dit qu'il voulait à ses obsèques un *Requiem* de votre façon, et je tiens à accomplir cette fantaisie bizarre d'un mourant.

FRANTZ.

C'est étrange! Je ne connaissais pas le comte Sigismond.

LE BARON.

Il paraît qu'il avait entendu de votre musique quelque part. Toujours est-il qu'il faisait grand cas de votre talent.

FRANTZ.

Alors, monsieur, pour la rareté du fait, et pour remercier mon seul admirateur, permettez-moi de vous offrir ce que vous veniez acheter.

LE BARON.

Non pas, non pas! Il faut que chacun vive de son travail.

FRANTZ.

Vous me ferez plaisir, monsieur.

LE BARON.

Impossible, mon cher; comprenez donc! ce serait inconvenant. (Frantz va chercher la musique sur le piano.)

SPIEGEL, allant au baron.

Alors, monsieur le baron, c'est cinq cents florins.

LE BARON.

Plaît-il?

SPIEGEL.

Cinq cents florins.

LE BARON.

A la bonne heure!

FRANTZ.

Voici la chose. (Il présente au baron un rouleau de musique.)

LE BARON.

Mais dites-moi donc, jeune homme, c'est énorme, cela... Il y a là de quoi enterrer vingt personnes.

FRANTZ.

Rassurez-vous, c'est l'orchestration qui fait tout ce volume.

LE BARON.

Très-bien! (Il appelle.) Petermann? (Entre un domestique.) Prenez ce paquet. — Monsieur Frantz, je vous remercie. Voici les cinq cents florins demandés, il n'y a pas moins dans cette bourse; s'il y a davantage, tant mieux pour vous! (Il tend une bourse à Frantz; Spiegel fait un mouvement pour la prendre; Frantz lui arrête le bras; la bourse tombe sur le parquet.)

FRANTZ, poussant la bourse du pied.

Petermann, le paquet est lourd, voici votre pourboire.

PETERMANN.

Monsieur le baron, dois-je...?

LE BARON.

Comme il vous plaira, mon prince. (Il sort. — Petermann ramasse la bourse et sort.)

SCENE VIII.

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL, FRANTZ.

FRANTZ.

Tu as vu, Spiegel, l'insolence de ce riche!

SPIEGEL.

Tu as fait voir, en revanche, l'orgueil de ce pauvre! Ces cinq cents florins auraient été bien commodes à Hermann et à nous.

FRANTZ.

Pas tant qu'il m'ont été agréables à jeter au nez de cet impertinent. J'ai eu du plaisir pour plus de mille florins.

SPIEGEL.

Alors c'est une économie nette de cinq cents florins que tu as faite. Je n'ai plus rien à dire.

FRANTZ.

As-tu remarqué la figure de ce vieux fat? Il est peint comme une vieille femme.

SPIEGEL.

Encore est-il mal peint; c'est une croûte.

FRANTZ.

Le fait est que son visage à l'air d'un mauvais portrait.

SPIEGEL.

Qui aurait bien besoin d'être rentoilé. Mais laissons là cette gouache; nous avons à causer de choses plus intéressantes: de toi, Frantz; de vous, Frédérique.

FRÉDÉRIQUE, se levant.

De moi?

SPIEGEL.

Oui...

SCÈNE IX

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL, DOROTHÉE, LA MARGRAVE, FRANTZ. Un laquais ouvre la porte et annonce.

UN LAQUAIS.

Madame la margrave de Rosenfeld.

SPIEGEL, à part.

Est-ce que tout l'almanach de Gotha va défiler?

LA MARGRAVE.

Lequel de vous, messieurs, est M. Frantz Wagner?

FRANTZ.

C'est moi, madame.

LA MARGRAVE.

J'ai un service à vous demander, monsieur.

FRÉDÉRIQUE, approchant une chaise.

Veuillez vous asseoir, mesdames.

LA MARGRAVE.

Merci, madame; je n'ai que deux mots à dire à monsieur votre mari. (Elle s'assied sur le divan avec Dorothée.)

FRÉDÉRIQUE, à part.

Mon mari!...

FRANTZ.

Il ne fallait pas prendre la peine de vous déranger, madame; il fallait me faire dire de passer chez vous.

LA MARGRAVE.

J'y avais songé, monsieur; mais les préparatifs d'un départ, les visites d'adieu, les emplettes, occupent tellement ma journée, que je n'aurais su quelle heure vous assigner, et il m'a semblé plus court de venir moi-même, d'autant que vous étiez sur mon chemin.

FRANTZ.

C'est beaucoup d'honneur pour ma pauvre maison.

LA MARGRAVE.

Vous devez avoir dans vos cartons un *Requiem.*

SPIEGEL, toujours peignant.

Non, madame, non, il n'y en a plus. On vient d'enlever le dernier; mais, si vous voulez une marche funèbre, il nous en reste une en très-bon état.

LA MARGRAVE.

Quelle est cette plaisanterie?

FRANTZ.

La vérité, madame : il sort d'ici un certain baron de Berghausen...

LA MARGRAVE.

Le baron de Berghausen?... Tout s'explique.

SPIEGEL.

Il a fait rafle sur les *Requiem.*

LA MARGRAVE.

Je suis contrariée de cette circonstance, monsieur; elle m'en-

lève la consolation de satisfaire un dernier désir de mon bien-aimé parent. Mais je ne me tiens pas pour battue, et, puisque le baron, s'est emparé du *Requiem*, je pourrai m'arranger de la marche funèbre dont parlait votre ami.

FRANTZ.

C'est bien, madame.

LA MARGRAVE, à Frantz.

Les œuvres d'un homme comme vous ne se marchandent pas monsieur; veuillez fixer vous-même...

FRANTZ.

Je ne peux pas vous demander un prix, madame, après avoir offert pour rien au baron...

LA MARGRAVE.

Pour rien?...

FRANTZ.

Il ne m'a pas fait la grâce d'accepter, je dois le dire. Il a tenu à me jeter un pourboire.

LA MARGRAVE, se levant.

J'accepte votre musique avec reconnaissance, monsieur, à condition que vous me permettrez d'envoyer à madame un souvenir de moi.

SPIEGEL, à part.

A la bonne heure, celle-là est polie!

DOROTHÉE, qui s'est approchée du chevalet de Spiegel

Oh! maman, venez donc voir...

LA MARGRAVE.

Quoi, ma fille?

DOROTHÉE.

Le portrait de notre cousin, le comte Sigismond!

FRANTZ.

Est-il possible?

LA MARGRAVE.

Très-ressemblant.

SPIEGEL.

Tiens, tiens, tiens, c'était lui!

FRANTZ.

Je comprends à présent.

LA MARGRAVE.

Vous faisiez son portrait sans savoir son nom?

SPIEGEL.

Parfaitement! — C'est-à-dire, parfaitement...

LA MARGRAVE.

Et pourquoi figure-t-il dans cette scène? Il y a une histoire là-dessous.

FRÉDÉRIQUE.

Oui, madame, et une histoire qui nous est bien chère.

DOROTHÉE.

Oh! contez-nous-la, s'il vous plaît. J'adore les histoires.

LA MARGRAVE.

Vous êtes indiscrète ma fille.

FRÉDÉRIQUE.

Au contraire, madame, nous aimons à raconter ce trait du comte Sigismond, qui jusqu'ici s'appelait chez nous le grand inconnu. (La Margrave s'assied sur une chaise près du chevalet; Frantz, pendant le récit, met en ordre la partition de la marche funèbre.) — Nous étions réunis tous trois dans cette chambre, un soir d'été; Frantz venait de terminer une symphonie, et je la jouais sur le piano; aux dernières notes, la porte s'ouvre et nous voyons entrer un étranger...

SPIEGEL.

Vieux, grand, sec, nez en bec d'aigle, canne à pomme d'ivoire, bague de cornaline au doigt.

DOROTHÉE.

C'était bien lui!

FRÉDÉRIQUE.

« Je passais devant votre fenêtre, nous dit-il, votre musique m'a arrêté; je me suis assis sur le banc de pierre et j'ai tout écouté. Apprenez-moi quel est l'auteur de cette symphonie digne de Beethoven? »

SPIEGEL.

« Elle est de mon ami Frantz Wagner, » lui dis-je fièrement. Alors

il pria Frédérique de la recommencer, et, quand elle eut fini, il s'approcha de Frantz, et, lui imposant la main sur le front : « Monsieur Frantz, lui dit-il, vous êtes un maître. » Il s'y connaissait.

FRÉDÉRIQUE.

Alors il s'assit entre nous et nous questionna sur notre existence avec une si paternelle bonté, que nous lui avons tout raconté, et que le récit a duré jusqu'à onze heures du soir. « Je reviendrai, dit-il en nous quittant, j'ai passé près de vous les plus douces heures de ma vie... Monsieur Spiegel, faites-moi la grâce de composer un tableau de cette scène. »

SPIEGEL.

Il tira de son portefeuille un billet de cinq cents florins qu'il me remit pour à-compte, et il partit sans que nous songions à lui demander son nom. Nous ne l'avons pas revu.

DOROTHÉE.

C'est tout?

LA MARGRAVE.

Il est tombé malade vers la fin du printemps; malgré nos soins, il ne s'est plus relevé.

SPIEGEL.

Pauvre brave homme!

DOROTHÉE.

Il avait de singulières idées d'entrer ainsi chez les gens... C'est égal, le tableau est très-ressemblant. Ah! monsieur, quel délicieux passe-temps que la peinture!

SPIEGEL, *d'un air gracieux.*

Ah! mademoiselle... Et le battage en grange, donc!...

LA MARGRAVE.

Votre récit m'a tellement intéressée, que j'ai oublié mes courses. Je vous remercie, madame, des douces heures qu'a passées près de vous le comte Sigismond. Vous voudrez bien accepter de moi une bagatelle... qui ne m'acquittera pas envers votre mari.

FRÉDÉRIQUE.

Je vous rends grâces, madame, en mon nom, au nom de mon cousin.

LA MARGRAVE.

Votre cousin?... Ah!... Venez, ma fille. François, prenez ce rouleau. Messieurs, ne vous dérangez pas. (Elle sort avec sa fille; le laquais les suit.)

SCÈNE X

SPIEGEL, FRANTZ, FRÉDÉRIQUE.

FRANTZ.

A la bonne heure! voilà une vraie grande dame!

FRÉDÉRIQUE.

Elle est très-gracieuse!

SPIEGEL.

As-tu remarqué, Frantz, qu'elle s'est refroidie tout à coup en apprenant que Frédérique n'est pas ta femme?

FRANTZ.

Non.

LE LAQUAIS DE LA MARGRAVE, rentrant.

Madame la margrave envoie ceci à M. Frantz avec ses compliments. (Il remet un petit rouleau, salue et sort.)

FRANTZ, prenant le rouleau et le donnant à Frédérique.

Déjà son souvenir à Frédérique!

FRÉDÉRIQUE et SPIEGEL.

Ah! voyons!...

SPIEGEL.

Ce souvenir ressemble terriblement à un rouleau d'or.

FRANTZ.

Allons donc!

FRÉDÉRIQUE, défaisant le rouleau.

C'est vrai, de l'or!

SPIEGEL.

Tu vois!

FRANTZ.

C'est une impertinence pire que celle du baron!

SPIEGEL, prenant le rouleau des mains de Frédérique et le mettant dans sa poche.

La margrave a raison. Elle avait promis un souvenir à ta femme, et non à ta... cousine.

FRANTZ.

Ah! je comprends! Elle a cru... Mordieu! je cours après elle pour lui dire...

SPIEGEL.

Rien qu'elle puisse croire. Le monde, qui n'est pas dans le secret de notre existence, a le droit de juger sur les apparences.

FRÉDÉRIQUE.

Que voulez-vous dire, Spiegel?

SPIEGEL.

Cela ne vous regarde pas. (A Frantz.) Frédérique n'est plus une enfant, tu me le disais toi-même; que veux-tu qu'on pense de son séjour ici? Tu vois qu'à notre premier contact avec le monde, la fausseté de la position se fait sentir.

FRANTZ.

C'est vrai.

SPIEGEL.

Il faut couper court aux interprétations, et le moyen est simple. Frédérique t'aime d'amour.

FRÉDÉRIQUE.

Moi! Qui vous l'a dit?

SPIEGEL.

Je l'ai parbleu bien vu tout à l'heure!

FRÉDÉRIQUE.

Mais, Spiegel, en vérité, je ne sais pourquoi...

SPIEGEL.

Que de façons, mon Dieu! C'est vous qu'il aime.

FRÉDÉRIQUE.

Est-ce vrai, Frantz?

FRANTZ, souriant.

Puisqu'il te le dit!

FRÉDÉRIQUE.

Oh! que je suis heureuse! Vilain Spiegel, qui m'avait fait croire... (Elle lui saute au cou.)

SPIEGEL, à part.

Voilà mon rôle de père qui commence!

FRANTZ.

Et moi, Frédérique?

FRÉDÉRIQUE.

Vous? (Elle lui tend la main.)

SPIEGEL.

Tu vas l'épouser dans huit jours... le temps de publier les bans.

FRANTZ.

Mais nous sommes trop pauvres pour nous marier.

SPIEGEL.

C'est justement parce que tu es pauvre qu'il faut te marier. L'amour est la seule chose qui ne s'achète pas. Dans un palais ou dans un taudis, il remplit tout, il est meublant. Nous en avons plus besoin ici que dans un château.

FRANTZ.

Tu ne vois guère loin, mon ami!

SPIEGEL.

Ah! oui, les enfants, n'est-ce pas? Tes enfants feront comme nous; ils se porteront bien sans se douter qu'ils sont pauvres... C'est l'âge riche, l'enfance!... S'ils ne mangent que pour dix kreutzers par jour, ils dormiront pour cent mille florins par an, et, quand ils seront grands, parbleu! ils travailleront. — Qu'en pensez-vous, Frédérique?

FRÉDÉRIQUE.

Je suis de votre avis, Spiegel, nous sommes riches puisque nous sommes jeunes.

FRANTZ.

Eh bien, donc, à la grâce de Dieu! Mon amour sera aussi cou-

rageux que le tien, chère Frédérique. Bien fou qui sacrifie sa jeunesse à sa vieillesse! Mangeons notre bonheur en herbe, de peur de la grêle.

SPIEGEL.

Va, va, c'est une plante vivace qui repousse du pied.

FRANTZ, à Frédérique.

Dans huit jours, tu seras ma femme.

FRÉDÉRIQUE.

Bon Spiegel!...

SPIEGEL, à part.

Eh bien!... J'ai un poids de moins sur la poitrine.

SCÈNE XI

SPIEGEL, FRANTZ, UN FACTEUR DE LA POSTE, FRÉDÉRIQUE.

FRÉDÉRIQUE.

Une lettre pour M. Frantz... un demi-florin. (Il remet une lettre à Frédérique, qui le paye, et il sort.)

SPIEGEL, à Frantz.

Tu reçois des lettres d'un demi-florin!... Sardanapale!

FRANTZ, tenant la lettre.

Le format est respectable!

SPIEGEL.

Encore une commande de *Requiem*?

FRANTZ.

Cachet noir, justement!... et d'une belle largeur.

SPIEGEL.

Quel malheur de casser cette moulure! Il le faut, cependant.

FRANTZ, lisant la lettre.

« Monsieur, conformément aux dernières volontés du comte Sigismond d'Hildesheim, je vous invite, ainsi que M. Spiegel, votre ami, et mademoiselle Frédérique, votre cousine, à vous

trouver au château d'Hildesheim, jeudi prochain sur le coup de midi, pour assister à la lecture du testament dudit comte d'Hildesheim.

» Je vous salue.

» GOTTLIEB, notaire royal. »

SPIEGEL.

Il nous salue... tout simplement... à la bonne franquette, sans être plus fier de l'honneur qu'il se fait... Voilà un patriarche! Irons-nous à ce château?

FRANTZ.

Parbleu!... Gageons que ce brave comte nous laisse quelque chose.

SPIEGEL.

Au fait, il était assez braque pour cela.

FRÉDÉRIQUE.

Et puis ce sera un voyage!

SPIEGEL.

Je vais commander une berline à quatre chevaux

FRANTZ.

Tu es fou!

SPIEGEL.

Est-ce trop de quatre chevaux? Alors, allons à pied.

FRANTZ.

Nous prendrons une patache. Veux-tu pas que Frédérique fasse la route le sac sur le dos?

SPIEGEL.

C'est juste! j'emporterai ma boîte à couleurs et je ferai quelques études en chemin.

FRÉDÉRIQUE.

Ce sera charmant!

FRANTZ.

Au fait, jeudi, c'est après demain... Nous n'avons pas de temps à perdre.

SPIEGEL, mettant sa boîte à couleurs sur son dos.

En route ! les paquets sont faits.

FRANTZ.

Laisse-moi prendre une valise pour Frédérique et moi.

SPIEGEL.

Buckingham!... Va chercher tes bijoux, va! (Frantz sort par la gauche.) Vous voilà contente, Frédérique?

FRÉDÉRIQUE.

Oui... et pourtant, si nous laissions le bonheur ici?

SPIEGEL.

Eh bien, nous saurons où il est, nous reviendrons le chercher.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Une grande salle au château d'Hildesheim avec porte d'entrée au fond. A gauche, une table avec un fauteuil ; à droite, trois fauteuils sur une même ligne diagonale au théâtre, derrière lesquels sont placées trois chaises à une certaine distance.

SCÈNE PREMIÈRE

STURM, DOMESTIQUES.

STURM.

Mettez entre les fauteuils et les chaises un intervalle respectueux... C'est cela. La réunion est pour midi, les héritiers ne sauraient tarder. Préparez-vous à les recevoir avec tous les honneurs dus à leur rang et à leurs qualités.

UN DOMESTQUE.

Oui, monsieur l'intendant.

STURM.

Pour M. le baron, l'appartement de l'aile droite; pour madame la margrave et sa fille, celui de l'aile gauche.

LE DOMESTIQUE.

Où logera-t-on les trois autres ?

STURM.

Les trois autres?

LE DOMESTIQUE.

Oui, ceux qui doivent s'asseoir sur les chaises.

STURM.

On ne les logera pas; il y a une auberge dans le village. (Tirant

sa montre.) Onze heures, et personne encore d'arrivé! Maître Gottlieb, lui-même...

LE DOMESTIQUE.

Faites excuse, monsieur l'intendant, M. le notaire est depuis deux heures dans la salle à manger.

STURM.

A propos, tenez prête une collation. Pour M. le baron, un pâté de venaison et un flacon de johannisberg; pour la margrave et sa fille, des sirops, des gâteaux et les plus beaux fruits du verger.

LE DOMESTIQUE.

Et pour les trois autres?

STURM.

Les trois autres passeront à l'office, et vous veillerez à ce qu'ils n'y fassent par trop de dégâts. La margrave et sa fille! Sortez. (Les domestiques sortent par la gauche.)

SCÈNE II

STURM, LA MARGRAVE, DOROTHÉE.

STURM, saluant.

Madame la margrave... Mademoiselle...

LA MARGRAVE.

Qu'est-ce à dire, maître Sturm? Personne dans les antichambres!... On entre ici comme dans une auberge.

STURM.

Quand vous êtes entrée, madame, j'étais occupé à donner des ordres...

LA MARGRAVE.

C'est moi seule que ce soin regarde désormais.

STURM.

Ah!

LA MARGRAVE.

Ce château est mal tenu; le perron est en ruine, le parc m'a semble négligé.

DOROTHÉE.

Il est plein de mouches.

LA MARGRAVE.

L'herbe et les ronces poussent dans les allées.

STURM.

Madame la margrave n'ignore pas que M. le comte était bizarre en tout. Il aimait à voir pousser en paix les grandes herbes et voulait qu'on respectât autour de lui ce qu'il appelait le travail du bon Dieu.

LA MARGRAVE.

Esprit charmant! belle âme que le ciel jaloux a trop tôt reprise à la terre! — Sans plus tarder, maître Sturm, vous ferez sabler et ratisser les allées du parc... vous m'entendez?

STURM.

Parfaitement, madame la margrave, parfaitement. (A part.) C'est clair, c'est elle qui hérite.

LA MARGRAVE.

M. le baron n'a point paru?

STURM.

Pas encore, madame la margrave.

LA MARGRAVE.

Que font là ces trois chaises?

STURM.

Ces trois chaises, madame la margrave, attendent de petites gens à qui M. le comte aura voulu faire quelque galanterie posthume... des artistes... des histrions... C'est le notaire qui les a convoqués.

LA MARGRAVE.

Je devine... C'est bien!... laissez-nous. (Sturm sort.)

SCENE III.

DOROTHÉE, LA MARGRAVE

DOROTHÉE.

Enfin, je vais donc pouvoir me marier!

LA MARGRAVE.

Vous dites?

DOROTHÉE.

Je dis qu'à présent que me voilà riche, rien ne s'oppose plus à mon mariage avec Corand.

LA MARGRAVE.

Vous me comptez pour rien?...

DOROTHÉE.

Mais, maman, quand vous vouliez me faire épouser le comte Sigismond, vous me disiez qu'une fois veuve, j'épouserais Corand.

LA MARGRAVE.

Êtes-vous veuve?

DOROTHÉE.

Ce n'est pas ma faute, si je ne le suis pas.

LA MARGRAVE.

Est-ce la mienne?

DOROTHÉE.

Non, maman; mais...

LA MARGRAVE.

Vous êtes sous mon autorité, et, sachez-le, jamais la margrave de Rosenfeld ne jettera sa fille, une des plus riches et des plus nobles héritières d'Allemagne, à la tête d'un petit lieutenant de chevau-légers.

DOROTHÉE.

Puisque je l'aime!

LA MARGRAVE.

C'est son uniforme que vous aimez.

DOROTHÉE.

Il est bleu de ciel!

LA MARGRAVE.

Bleu de ciel, ou bleu de Prusse, vous ferez ce que je jugerai convenable. Vous avez assez d'esprit, Dorothée, pour savoir que vous n'en avez pas?

DOROTHÉE.

Oh! oui, maman.

LA MARGRAVE.

Reposez-vous donc sur moi du soin de votre bonheur. Vous épouserez un conseiller aulique, ou bien un feld-maréchal. Soyez raisonnable, et je vous laisserai arranger ce château à votre fantaisie.

DOROTHÉE.

Vrai, maman?

LA MARGRAVE.

Je vous le promets.

DOROTHÉE.

C'est moi qui choisirai les tentures?

LA MARGRAVE.

Vous seule.

DOROTHÉE.

Eh bien, alors, ce salon sera bleu de ciel.

SCÈNE IV

DOROTHÉE, LE BARON, LA MARGRAVE.

LE BARON, qui est entré depuis un instant.

Gorge de pigeon, mon petit ange.

DOROTHÉE.

Comment?...

LE BARON.

C'est la nuance que je préfère.

DOROTHÉE.

Bleu de ciel, monsieur de Berghausen; c'est ma couleur de prédilection.

LE BARON.

Chère margrave!... (Il lui prend la main.)

LA MARGRAVE.

Bonjour, baron.

LE BARON, après lui avoir baisé la main.

Voilà ce qu'aucun revers de fortune ne saurait vous ravir... la

plus jolie main de toute la Bavière (Se tournant vers Dorothée.) Mon petit ange, il sera gorge-de-pigeon.

DOROTHÉE.

Bleu ! bleu ! bleu ! Pas vrai maman ?

LA MARGRAVE.

Taisez-vous ! — Baron, compteriez-vous hériter, par hasard?

LE BARON.

Et vous?

LA MARGRAVE.

Je m'en flatte.

LE BARON.

Moi, j'en suis sûr.

LA MARGRAVE.

J'aurais cru que vous aviez passé l'âge des illusions.

LE BARON.

Ah ! margrave, quand je pense encore tant de bien de vous !

LA MARGRAVE.

Mon pauvre baron, on vous avait noirci dans l'esprit du comte Sigismond.

LE BARON.

Moi, madame ! Et comment, je vous prie?

LA MARGRAVE.

On lui avait parlé de vous.

DOROTHÉE.

Oui, oui... il en savait de belles sur votre compte !... Il disait que vous étiez un bourreau d'argent, un panier percé, un gouffre sans fond ; que vous aviez déjà englouti deux fortunes, et que, s'il vous laissait la sienne, vous n'en feriez qu'une bouchée.

LE BARON.

Oh ! oh !

LA MARGRAVE, allant à Dorothée.

Ménagez vos expressions, Dorothée !... Excusez-la, baron, c'est une enfant. Alors même qu'il parlait de vous, le comte Sigismond

ne se départait jamais des égards qu'on se doit entre parents. Parfois même il avait la bonté de vous plaindre; seulement, comme il savait que vous comptiez sur sa succession pour payer vos dettes, il vous plaignait moins que vos créanciers.

DOROTHÉE.

Ce sont les nôtres qui vont être contents!...

LE BARON.

Ah! parfait!

LA MARGRAVE, bas, à sa fille.

Sotte que vous êtes!

LE BARON.

La malice d'un démon et la naïveté d'un ange! Je ne m'explique pas que notre cher parent ait résisté à tant de séductions.

LA MARGRAVE.

Que voulez-vous dire?

LE BARON.

Qu'à sa place, moins sage que lui, je me serais pris au piége de ces beaux yeux... (Il regarde Dorothée.)

LA MARGRAVE.

Que signifie?...

LE BARON.

Voyons, madame la margrave, entre parents aussi tendrement unis que nous le sommes, on se dit tout! Ne vouliez-vous pas lui faire épouser votre fille?

LA MARGRAVE.

Dites donc plutôt que c'est vous qui vouliez vous faire adopter par lui.

LE BARON.

Il se trouvait un peu mûr pour conduire à l'autel une jeune épousée.

LA MARGRAVE.

Il se trouvait un peu jeune pour avoir un fils de votre âge.

LE BARON.

Entre nous, madame la margrave, le comte Sigismond, tout en s'amusant de la petite comédie que vous donniez à sa vieillesse, vous en voulait un peu du rôle que vous lui réserviez.

LA MARGRAVE.

Vous croyez peut-être qu'il vous savait gré de l'honneur que vous lui ménagiez?

LE BARON.

« Mon cousin, me disait-il parfois, il y aura, après ma mort, bien des cupidités déçues! »

LA MARGRAVE.

« Ma cousine, me disait-il souvent, l'ouverture de mon testament trompera bien des convoitises. »

LE BARON.

Eh bien, madame la margrave, précisément voici maître Gottlieb qui porte nos destinées sous son bras.

SCÈNE V

DOROTHÉE, LA MARGRAVE, GOTTLIEB, LE BARON.

GOTTLIEB, un portefeuille sous le bras et saluant.

Madame la margrave!... Mademoiselle!... Monsieur le baron!...

LE BARON.

Bonjour, Gottlieb, bonjour.

GOTTLIEB, bas, au baron.

Le comte Sigismond avait mis en moi toute sa confiance; dans quelques instants, vous allez sans doute hériter de tous ses droits.

LE BARON.

C'est votre sentiment?

GOTTLIEB.

Il vous appréciait... Puis-je espérer?...

LE BARON.

Vous pouvez me compter au nombre de vos clients.

GOTTLIEB, bas, à la margrave.

Le comte Sigismond avait mis en moi toute sa confiance; dans quelques instants, madame la margrave, vous allez sans doute hériter de tous ses droits.

LA MARGRAVE.

C'est votre opinion?

GOTTLIEB.

Il vous appréciait... Puis-je espérer?...

LA MARGRAVE.

Ma clientèle vous est acquise.

LE BARON.

Ah çà! la réunion est complète...

GOTTLIEB.

Pas tout à fait, monsieur le baron.

LE BARON.

Qui donc manque-t-il?

GOTTLIEB.

Quelques bohémiens que j'ai dû convoquer conformément aux ordres du testateur.

LE BARON.

Des bohémiens?

GOTTLIEB.

Un M. Wagner..., un M. Spiegel.

LE BARON, à lui-même.

Tiens, mes artistes!

GOTTLIEB.

S'ils ne sont pas arrivés à midi sonnant...

LE BARON.

Mais il est midi.

GOTTLIEB, tirant sa montre.

Moins trois minutes, monsieur le baron...; c'est moi qui règle le soleil.

LE BARON.

Toujours de l'esprit, mon gaillard!... Mais quel est ce tapage?

GOTTLIEB.

Sans doute les voici. (Il va se placer à la table.)

SCÈNE VI.

DOROTHÉE, LA MARGRAVE, GOTTLIEB, FRANTZ, FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL, LE BARON.

SPIEGEL, se disputant avec Sturm dans la coulisse.

Que diable! laissez entrer mon chien!

STURM.

Encore une fois, les chiens n'entrent pas ici.

SPIEGEL, montrant sa tête.

Messieurs et dames, dites, je vous en prie, qu'on laisse entrer mon chien.

LE BARON, à Gottlieb.

Le chien de monsieur est-il convoqué?

GOTTLIEB.

Je ne le pense pas, monsieur le baron.

LE BARON.

Eh bien, alors, il n'a que faire ici.

SPIEGEL, parlant à son chien dans la coulisse.

Tu l'entends, mon vieux, on n'entre pas sans billet. Va, mon bonhomme, va m'attendre sous la charmille. (Frantz, Frédérique et Spiegel entrent en scène.)

LE BARON, saluant Frédérique.

Mademoiselle!... Eh! bonjour, monsieur Wagner.

FRANTZ.

Monsieur le baron...

LE BARON.

Enchanté, mon jeune ami, que le comte Sigismond ait pensé à vous.

FRANTZ.

Madame la margrave, voilà quelques jours, je vous ai présenté ma cousine...; permettez-moi de vous présenter aujourd'hui ma fiancée.

LA MARGRAVE.

Je vous en félicite, monsieur. Il n'est jamais trop tard pour sortir d'une position équivoque.

FRANTZ.

Madame!...

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Qu'a-t-elle dit?

SPIEGEL, bas.

Une frivolité.

LE BARON, à Spiegel.

Vous vous mariez donc, vous autres?

SPIEGEL.

Et parfois même il nous en cuit... comme à vous autres.

LA MARGRAVE.

Qui attendons-nous encore, maître Gottlieb?

GOTTLIEB.

Mesdames et messieurs, veuillez vous asseoir.

LE BARON, allant offrir la main à la margrave.

Madame la margrave!... (Il la conduit à un fauteuil.)

FRANTZ, à Frédérique, la conduisant à une des chaises.

Quel luxe, ma pauvre enfant! que c'est grand! que c'est beau! (Dorothée, la margrave et le baron prennent place sur les fauteuils; Frantz, Frédérique et Spiegel sur les chaises.)

LA MARGRAVE.

Maître Gottlieb, nous vous écoutons.

GOTTLIEB, debout devant la table en face de l'auditoire, et tirant de son portefeuille un pli qu'il lui montre.

Voici le testament de très-haut et très-puissant seigneur Louis-Ulrick Sigismond, comte d'Hildesheim. La veille de sa mort, le comte Sigismond l'a déposé lui-même entre mes mains, fermé et scellé de ses armes. — Vous voyez tous que les trois sceaux sont intacts.

SPIEGEL, se soulevant à moitié.

Ils sont parfaitement intacts... tous les quatre.

LE BARON.

Oui, oui, allez, Gottlieb.

GOTTLIEB, déployant le testament.

Le testament est écrit en entier de la main du testateur; c'est ce

que nous autres, officiers publics, nous appelons un testament olographe.

LE BARON.

Mais allez donc, Gottlieb !... à quoi pensez-vous?... Vous n'êtes pas ici pour professer le notariat, mon cher.

GOTTLIEB.

Je commence. (Lisant d'un ton solennel, après avoir toussé.) « Ceci est l'expression libre, pleine et entière de mes dernières volontés. Ayant toujours pensé que la richesse n'était qu'un dépôt entre mes mains... »

LA MARGRAVE.

Belle âme !

LE BARON.

Noble cœur !

GOTTLIEB, lisant.

« Et ne m'étant considéré moi-même que comme le distributeur des bienfaits de la Providence... »

SPIEGEL, à Frantz.

Tu vois bien qu'il y en a de bons.

GOTTLIEB, lisant.

« Je désire que l'œuvre de justice et de charité que j'ai poursuivie de mon vivant ne soit pas interrompue par ma mort. »

LA MARGRAVE.

Sois tranquille, âme généreuse !

LE BARON.

Oui, repose en paix !

GOTTLIEB, lisant.

« En conséquence : à la margrave de Rosenfeld, ma cousine au dix-huitième degré, je lègue en toute jouissance, sa vie durant, et réversible, après sa mort, sur la tête de son aimable fille... une « rente de six mille florins...

LA MARGRAVE et DOROTHÉE, se levant.

Six mille florins !...

LA MARGRAVE.

C'est impossible !...

GOTTLIEB.

J'ai parfaitement lu, madame la margrave. (Relisant.) « Une rente de six mille florins. »

LA MARGRAVE.

C'est tout?

GOTTLIEB.

C'est tout.

DOROTHÉE.

Allons-nous-en, maman.

LA MARGRAVE, se rasseyant.

Pas encore.

LE BARON, lui offrant un flacon de sels.

Chère margrave!

SPIEGEL, à Frantz et à Frédérique.

Ah! mais je m'amuse, moi!

LA MARGRAVE, d'un air aimable.

Continuez, maître Gottlieb.

GOTTLIEB, lisant.

« A mon cousin au dix-neuvième degré, Rodolphe-Alfred, baron de Berghausen, ancien diplomate, commandeur de l'ordre du Saint-Sépulcre, je lègue en toute jouissance... une rente viagère de six mille florins... »

LE BARON, se levant.

Hein?...

GOTTLIEB, répétant.

« Une rente de six mille florins. »

LE BARON.

C'est tout?

GOTTLIEB.

Oui, monsieur le baron.

LA MARGRAVE, lui offrant son flacon de sels.

Cher baron!

SPIEGEL.

Ah! mais je m'amuse beaucoup, moi!

LE BARON.

Ah çà! qui donc hérite?... Le chien de monsieur?

GOTTLIEB.

Nous allons le savoir. (Lisant.) « A mademoiselle Frédérique Wagner... »

FRÉDÉRIQUE, se levant.

A moi?

GOTTLIEB, lisant.

« Je laisse ma bague de cornaline, en priant cette honnête et belle personne de la porter en souvenir de moi. »

FRÉDÉRIQUE.

Excellent homme!... Je la porterai toute ma vie avec respect. (Elle se rassied.)

SPIEGEL.

Mais qu'il était gentil, ce comte Sigismond!

GOTTLIEB.

Silence ! (Lisant.) « A M. Spiegel... »

SPIEGEL, se levant.

Présent!

GOTTLIEB, continuant.

« Peintre, demeurant à Munich... »

SPIEGEL.

Rue des Armuriers, nº 9.

GOTTLIEB, continuant.

« Désirant récompenser son admirable dévouement à son ami Wagner... »

SPIEGEL.

Quelle idée!

GOTTLIEB, continuant.

« Et lui permettre en même temps de cultiver son art en toute liberté... »

SPIEGEL.

A la bonne heure!

GOTTLIEB.

« Pour prix du tableau que je lui ai commandé et qui reste acquis à ma succession, je lègue une somme de quatre-vingt mille florins. »

SPIEGEL.

Quatre-vingt mille florins!...

FRÉDÉRIQUE, se levant et prenant les mains de Spiegel, que Frantz vient féliciter aussi.

Quel bonheur!

SPIEGEL.

Brave homme, va! brave homme!...

LE BARON, à la margrave.

Voilà de l'argent bien placé!

LA MARGRAVE.

Quelle pitié!

FRANTZ, à Spiegel.

Tu as de la chance, toi!

SPIEGEL.

Eh bien, Frantz, est-ce que cette fortune n'est pas à nous deux, à nous trois?

GOTTLIEB.

Silence donc! je n'ai pas fini. (Lisant.) « Quant à Frantz Wagner, musicien à Munich... comme la musique a été, avec l'amour du bien, l'unique passion de ma vie, et que j'ai reconnu chez ce jeune homme un véritable génie musical... »

SPIEGEL.

Bien!

GOTTLIEB.

« Voulant donner à ce génie tout le loisir de se développer... »

SPIEGEL.

Très-bien!

GOTTLIEB.

« Ne doutant pas, d'ailleurs, que Frantz Wagner ne fasse de la richesse l'usage que j'en ai fait moi-même... »

FRANTZ et FRÉDÉRIQUE, se levant.

Oh! ciel!...

SPIEGEL.

Je réponds de lui !

GOTTLIEB, à Frantz.

Noble jeune homme ! le génie comme la vertu trouve toujours sa récompense ici-bas...

SPIEGEL.

Achevez, mais achevez donc !...

GOTTLIEB, achevant de lire.

« C'est lui, c'est Frantz Wagner que j'institue mon légataire universel. »

LE BARON.

Voilà le bouquet ! (Il se lève ; la margrave et Dorothée en font autant, et tous trois passent à gauche.)

FRANTZ.

Moi !

FRÉDÉRIQUE.

Cher Frantz !...

FRANTZ.

Spiegel, Frédérique !... Mes amis !... est-ce un rêve ?...

SPIEGEL.

C'est ton rêve réalisé !... Tu voulais la richesse, tu l'as.

FRANTZ.

Nous l'avons !...

SPIEGEL.

Parbleu !...

FRANTZ.

Ah ! merci, comte Sigismond !... La richesse... et bientôt la gloire !...

SPIEGEL.

Plus de leçons, plus de cachets. (En montrant Frantz.) Il rendra à l'Allemagne Beethoven et Mozart.

FRANTZ.

Tu lui rendras Holbein et Albert Durer.

SPIEGEL.

Oui !

FRÉDÉRIQUE.

Et nous n'oublierons jamais que nous sommes les trésoriers du pauvre.

SPIEGEL et FRANTZ.

Jamais. (Gottlieb s'approche de Spiegel, qui lui saute au cou.)

FRANTZ.

Et toi, chère Frédérique, tu m'aimeras toujours?...

FRÉDÉRIQUE.

Oh! toujours, mon cher Frantz! J'ai tant aimé ta pauvreté, que je puis, sans scrupule, aimer ton opulence.

SPIEGEL.

Allons visiter nos propriétés...

FRANTZ.

C'est cela... notre château...

FRÉDÉRIQUE.

Nos jardins!

SPIEGEL.

Notre parc...

TOUS TROIS.

Oui, oui, allons! (Ils se dirigent vivement vers le fond.)

GOTTLIEB, à Frantz, qui ne l'écoute pas.

Le comte Sigismond avait mis en moi sa confiance... Puis-je espérer?...

SPIEGEL, dans la coulisse.

Vive Sigismond! (Frédérique et Frantz sortent à la suite de Spiegel.)

GOTTLIEB, regardant le baron et la margrave.

Que leur dire?... Ma foi! puisqu'ils n'héritent pas, bonsoir! (Il s'esquive.)

SCÈNE VII

LE BARON, LA MARGRAVE, DOROTHÉE. Le baron et la margrave se regardent un moment en silence.

LE BARON.

Eh bien, margrave?

LA MARGRAVE.

Eh bien, baron?

LE BARON.

Mais où diable cette ganache de Sigismond avait-il connu ces espèces?

LA MARGRAVE.

Je ne sais... dans leur atelier... Ce benêt de Frantz lui avait joué une symphonie de sa façon... Il n'en a pas fallu davantage.

LE BARON.

Vertudieu! voilà une symphonie qui n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd.

LA MARGRAVE.

Mais les choses n'en resteront pas là. Il y a des juges à Munich!... Nous ferons casser le testament.

DOROTHÉE.

Tiens! ça se casse donc, maman, les testaments?

LE BARON.

Comme du verre, mon petit ange. Chère margrave, j'y avais pensé... Malheureusement, c'est impossible.

LA MARGRAVE.

Pourquoi?

LE BARON.

Parce que, n'étant, ni vous ni moi, parents du défunt au degré successible, nous n'avons pas le droit d'attaquer ses dernières dispositions.

LA MARGRAVE.

En insinuant que la musique lui avait détraqué la cervelle?

LE BARON.

Si vous m'en croyez, nous ne lèverons pas ce lièvre-là, il n'entrerait pas dans notre gibecière.

LA MARGRAVE.

Que voulez-vous dire?

LE BARON.

Que, le testament une fois cassé, le domaine public hériterait du tout, et qu'à ce jeu nous aurions perdu, vous et moi, six mille florins de rente.

LA MARGRAVE.

Mais c'est affreux, cela!...

LE BARON.

Ce n'est pas gai.

DOROTHÉE.

Maman, est-ce qu'à présent je vais pouvoir épouser Conrad?

LA MARGRAVE, préoccupée.

Épouser Conrad!...

LE BARON, bas.

Chère margrave...

LA MARGRAVE, de même.

Quoi?

LE BARON, de même.

Éloignez votre fille.

LA MARGRAVE, de même.

Pourquoi?

LE BARON, de même.

Éloignez-la.

LA MARGRAVE.

Allez, Dorothée, allez dire adieu à vos propriétés. (Elle passe à droite.)

DOROTHÉE, faisant un pas vers le fond.

Adieu? Je ne leur ai pas encore dit bonjour.

LE BARON.

Vous ferez d'une pierre deux coups.

LA MARGRAVE.

Allez, ma fille.

DOROTHÉE, à part.

On me renvoie toujours. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE VIII

LE BARON, LA MARGRAVE.

LE BARON.

Jouons cartes sur table. Nous avons besoin d'une franchise réciproque. Je vais vous en donner l'exemple. Je suis perdu.

LA MARGRAVE.

Voilà le résultat de vos prodigalités et de vos folies.

LE BARON.

Mes folies? Je suis tout simplement le plus grand financier des temps modernes. Je me flatte d'avoir apporté dans ma vie un ordre et une prévoyance dignes de Salomon.

LA MARGRAVE.

Je serais curieuse...

LE BARON.

Rien de plus simple. Maître à vingt ans de mon patrimoine, qui n'allait qu'à cent mille florins de rente, j'avais devant moi l'héritage d'une tante et celui de mon cousin Sigismond. Ma tante, selon toutes probabilités, devait durer encore quinze ans. J'employai ces quinze années à manger magnifiquement le bien de mon père. Vous savez, margrave, si j'ai dignement soutenu l'éclat de ma maison... Au bout de quinze ans, il ne me restait pas un florin.

LA MARGRAVE.

Et votre tante mourait à point?

LE BARON.

Elle fut exacte. Me voilà donc à la tête de cent cinquante mille florins de revenu. Tout bien calculé, le comte Sigismond n'avait plus que quinze ans à vivre... s'il était raisonnable ; je divisai ma tante en quinze parts égales.

LA MARGRAVE.

Malheureusement, le comte Sigismond se fit attendre un peu.

LE BARON.

Vous savez, il était flâneur par nature ; il fut en retard de dix-huit mois, pendant lesquels il eût été absurde de diminuer mon train. J'hypothéquai la succession de cinq cent mille florins. Pouvais-je prévoir qu'elle me glisserait entre les doigts? Maintenant, si je veux payer mes créanciers, il faudra vendre ma terre de Berghausen, que j'ai respectée jusqu'ici, et j'en serai réduit à vivre de la petite rente que m'a laissée ce mauvais plaisant de Sigismond.

LA MARGRAVE.

Pauvre baron!

LE BARON.

Mais, vous-même, pauvre margrave!

LA MARGRAVE.

Oh! moi, vous savez que mon existence a toujours été simple; il n'y a que deux manières de porter un grand nom : avec magnificence ou avec austérité. Vous avez pu choisir la première... j'ai dû me résigner à la seconde. Mais, je l'avoue, j'avais rêvé pour ma fille une vie plus brillante que la mienne. La voilà maintenant bien difficile à marier. Elle est jolie et de grande maison, mais elle est sans dot!

LE BARON.

Oui, ce drôle de Wagner nous escamote quatre cent mille florins de rente. Nous le regarderions comme notre débiteur que nous serions dans notre droit.

LA MARGRAVE.

Nous n'avons pas d'action contre lui.

LE BARON, finement.

Mais sur lui!

LA MARGRAVE.

Est-ce que vous entrevoyez?...

LE BARON.

J'entrevois que la tête va lui tourner. Quatre cent mille florins de rente qui vous tombent du ciel sont bien faits pour bouleverser les idées d'un pauvre diable... de celui-là surtout. Je ne l'ai vu qu'un moment, mais je suis édifié sur son compte. Il a une vanité!...

LA MARGRAVE.

Quel parti pouvons-nous tirer?...

LE BARON.

Vous n'entrevoyez rien, vous?

LA MARGRAVE.

Non.

LE BARON.

Il est très-gentil, ce petit Wagner.

LA MARGRAVE.

Vous croyez?

LE BARON.

Très-gentil! Il me rappelle mon fils, mon pauvre Christian. Ne trouvez-vous pas qu'il lui ressemble?

LA MARGRAVE.

Pas du tout!

LE BARON, finement, lui prenant la main.

Je vous assure que si.

LA MARGRAVE.

Ah! ah!

LE BARON.

Oui! — Et savez-vous que, s'il était gentilhomme, ce serait un parti superbe?

LA MARGRAVE.

C'est possible... c'est vrai... vous avez raison!

LE BARON.

Or çà, chère margrave, nous nous sommes fait la guerre, et nous savons ce qu'il nous en coûte...

LA MARGRAVE.

Voici ma main.

LE BARON.

Voici la mienne. Nous sommes gens d'honneur...

LA MARGRAVE.

Le traité d'alliance est signé.

SCÈNE IX

LE BARON, LA MARGRAVE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, sur le seuil de la porte du fond.

Puis-je rentrer?

LA MARGRAVE.

Oui.

DOROTHÉE, descendant en scène.

Dites, maman, vais-je pouvoir épouser Conrad?

LA MARGRAVE.

Moins que jamais.

SCÈNE X

SPIEGEL, FRANTZ, FRÉDÉRIQUE, LE BARON, LA MARGRAVE, DOROTHÉE.

SPIEGEL, dans la coulisse.

C'est superbe, ce parc! c'est une forêt vierge.

FRANTZ.

Au château, maintenant! (Ils entrent. Bas, à Spiegel.) Ah! diantre, encore ici! Ils doivent être furieux.

FRÉDÉRIQUE, bas.

Pauvres gens!

LA MARGRAVE.

Nous vous attendions, monsieur Wagner. J'ai un petit compte à régler avec vous.

FRANTZ.

Avec moi, madame?

LA MARGRAVE.

Oui; à notre première rencontre, il y a eu entre nous un malentendu que je tiens à réparer. J'avais promis à madame Wagner un souvenir... Permettez-moi de l'offrir à votre fiancée.

FRANTZ.

Madame!...

LA MARGRAVE.

Dorothée, venez ici. (Elle détache la croix de Dorothée.)

DOROTHÉE, bas.

Est-ce que vous allez donner ma croix à cette demoiselle?

LA MARGRAVE.

Taisez-vous!

DOROTHÉE, à part.

C'est agréable!

LA MARGRAVE, à Frédérique.

Voulez-vous bien, mademoiselle, que je mette à votre cou la croix de ma fille?

FRÉDÉRIQUE.

Que vous êtes bonne, madame!

SPIEGEL, à part.

C'est gentil, ce qu'elle fait là!

LA MARGRAVE.

Elle n'a de valeur que celle que vous voudrez bien y attacher.

FRÉDÉRIQUE, à Dorothée.

Voulez-vous que nous soyons amies, mademoiselle ?

DOROTHÉE, d'un air souriant, sur un signe de sa mère.

Je le veux bien, mademoiselle. (Frédérique va auprès d'elle.)

FRANTZ.

En un jour comme celui-ci, madame, le procédé est deux fois charmant.

LE BARON, entre la margrave et Frantz, montrant celui-ci.

Margrave, que vous disais-je?

LA MARGRAVE.

C'est vrai ; il y a quelque chose.

LE BARON.

Quelque chose? Il y a tout.

FRANTZ.

Qu'est-ce donc?

LE BARON.

Rien... une ressemblance! — Allons, chère margrave, il est temps de prendre congé.

FRANTZ.

Vous partez?

LA MARGRAVE.

Pour Munich.

FRÉDÉRIQUE.

Mais, madame, vous arrivez à peine... Mademoiselle doit être fatiguée de la route... La chaleur est accablante.

DOROTHÉE.

Ah ! oui, il fait bien chaud.

FRANTZ.

Ma cousine a raison, madame ; dans notre joie, nous n'avons pas songé... et puis nous n'aurions pas osé... mais à présent...

FRÉDÉRIQUE.

Vous ne pouvez partir aujourd'hui... Faites-nous la grâce de

vous reposer ici au moins une nuit... Vous êtes chez le comte Sigismond.

LA MARGRAVE.

Je ne sais si je dois.

FRANTZ.

Assez généreuse pour pardonner à ma fortune, vous êtes trop bonne pour vouloir l'humilier.

SPIEGEL, à part.

Ce diable de Frantz, quelle élocution!

FRANTZ.

Monsieur le baron, soyez assez aimable pour donner l'exemple à madame.

LE BARON.

Voyons, margrave, acceptons, pour la rareté du fait. Ce sera plaisant de voir les parents qui n'héritent pas rester, ne fût-ce qu'un jour, chez les étrangers qui héritent. Ce sera plaisant et de très-bon goût.

LA MARGRAVE.

Eh bien, baron...

FRANTZ.

Vous restez. Croyez, madame, que je sens tout le prix d'une faveur si grande.

LE BARON, à Spiegel.

Parbleu! mon jeune Apelles, je veux que nous vidions un vieux flacon et que nous trinquions tous ensemble à la mémoire du défunt.

SPIEGEL.

Ça me va. (A part.) Il n'a pas plus de rancune qu'un poulet.

SCÈNE XI

SPIEGEL, STURM, FRANTZ, LE BARON, LA MARGRAVE, FRÉDÉRIQUE, DOROTHÉE.

FRANTZ, à Sturm, qui entre.

Que voulez-vous, mon ami?

STURM.

Je viens prendre les ordres de mon nouveau maître.

FRANTZ, montrant Spiegel.

Adressez-vous à monsieur.

SPIEGEL.

A moi?

FRANTZ.

Oui, cher Spiegel, je veux que le premier ordre soit donné par toi.

STURM, à Spiegel.

Parlez, monsieur.

SPIEGEL, après avoir réfléchi.

Faites entrer mon chien.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Un joli salon style Louis XIV, avec porte au fond et portes latérales ; une fenêtre au premier plan à droite, sur le devant, à droite un canapé ; à gauche, un métier à broder. Fauteuils et chaises.

SCENE PREMIÈRE

DOROTHÉE, LA MARGRAVE, assises à gauche devant le métier à broder; FRANTZ, assis à côté d'elles, mais un peu au-dessus; LE BARON, assis et tenant un journal ; SPIEGEL, assis à gauche sur un tabouret et dessinant auprès de FRÉDÉRIQUE, qui brode assise sur le canapé.

LE BARON.

Mon jeune ami, vous ne pouvez plus vous défendre de m'avoir sauvé la vie : c'est imprimé.

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Encore cette sotte histoire !

FRANTZ.

Imprimé ?

LE BARON.

Oui, c'est un méchant tour que la *Gazette de Munich* joue à votre modestie. Écoutez ! (Lisant.) « Décidément, le château d'Hildesheim paraît prédestiné aux aventures romanesques. On connaît le testament bizarre du comte Sigismond ; on pouvait croire raisonnablement qu'il donnerait lieu à litige et que les héritiers naturels déclareraient la guerre au légataire universel. Bien loin de là, la margrave de Rosenfeld et le baron de Berghausen sont installés depuis trois semaines chez M. Frantz Wagner, et vivent avec lui dans une intimité des plus cordiales. Ce miracle est dû à l'intervention d'un sanglier monstrueux qui s'apprêtait à découdre le baron dans une partie de chasse, quand M. Frantz Wagner se jeta devant son hôte, lui fit un rempart de son corps et plongea son couteau dans la gorge du monstre, payant ainsi sa dette à la famille du comte Sigismond. » (A Frantz) Qu'en dites-vous, mon jeune ami?

FRANTZ.

Je dis, monsieur le baron, qu'en tuant ce sanglier je n'ai sauvé absolument que moi. Vous étiez à quinze pas de la bête...

DOROTHÉE, au baron.

Derrière un petit mur. Je vous ai bien vu du fond de la calèche.

LA MARGRAVE, bas, à Dorothée.

Taisez-vous! (Haut.) Ils sont rares, cher baron, les créanciers assez délicats pour nier leur créance.

LE BARON.

Très-rares.

FRANTZ.

Pas plus que les débiteurs imaginaires, monsieur le baron.

LE BARON.

Prenez garde, mon cher! si vous niez si obstinément mon danger, on finira par croire que la peur m'avait troublé l'esprit, et votre délicatesse tournera à ma confusion.

FRANTZ.

Allons, monsieur le baron, puisque vous le voulez... je vous ai sauvé la vie.

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Et ces gens-là n'ont pas un plan?

SPIEGEL, bas.

Bah!

FRANTZ.

Mais comment cette fable... je veux dire cette histoire, est-elle arrivée jusqu'à Munich?

LE BARON.

Je l'ai racontée à quelques gentilshommes du voisinage, à qui je n'ai pas demandé le secret.

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Je jurerais que c'est lui qui a envoyé la note au journal.

SPIEGEL, bas.

A quoi bon?

FRÉDÉRIQUE, bas.

Nous ne le saurons que trop tôt.

LE BARON, à Frantz.

Ah çà! mon jeune ami, je vous présente aujourd'hui chez le feld-maréchal. Il a toute la noblesse des environs à sa fête; on va vous complimenter sur votre courage; n'allez pas faire le modeste, au moins, car ce serait à mon détriment.

LA MARGRAVE.

Il faut vous résigner à cette ovation.

FRANTZ.

Ce sera un triomphe à peu de frais; mais, puisque M. le baron l'exige, je triompherai.

LA MARGRAVE.

Vous triompherez deux fois! — Car c'est à cette fête, mademoiselle, que M. Frantz doit annoncer son mariage avec vous.

FRÉDÉRIQUE.

Qu'importe mon mariage à cette noble société!

LA MARGRAVE.

Pardonnez-moi, mademoiselle, on s'en occupe. On vous sait gré d'avoir retardé votre bonheur d'un mois, par respect pour la mémoire du comte Sigismond.

FRÉDÉRIQUE.

C'était la seule façon que nous eussions de porter son deuil, et l'idée nous en fût venue, quand même vous ne nous l'eussiez pas suggérée.

LA MARGRAVE.

J'en suis si convaincue, que je vous en ai laissé tout l'honneur, et voilà ce dont le monde vous sait gré.

FRANTZ.

Serez-vous assez bon, monsieur le baron, pour m'emmener dans votre voiture? car je n'ai trouvé ici que des carrosses antédiluviens.

LE BARON.

Très-volontiers.

LA MARGRAVE.

Est-ce que vous n'allez pas remonter votre maison?

FRANTZ.

Pardonnez-moi, madame. Le comte Sigismond m'a laissé beaucoup à faire à cet égard. Je compte d'abord remplacer ses domestiques, qui sont véritablement impossibles.

FRÉDÉRIQUE.

On va chasser ces vieux serviteurs ?

FRANTZ.

Les chasser? Non pas. Je les renvoie à leurs métairies ; car la plupart sont de vrais paysans. J'en garde quelques-uns, les plus vieux.

LA MARGRAVE.

Oui, les serviteurs à tête blanche font bien dans une grande maison.

FRANTZ.

Je voudrais vous soumettre une question très-grave. — Aurai-je un huissier dans mon antichambre ?

LA MARGRAVE.

Oui, cela aurait bon air.

FRANTZ.

Frac noir, chaîne d'argent, épée à poignée d'acier.

LA MARGRAVE.

Savez-vous, monsieur Frantz, que vous avez très-bon goût. Où avez-vous appris toutes ces futilités de la vie des grands seigneurs?

LE BARON.

C'est dans le sang, ces choses-là. Notre ami est un gentilhomme changé en nourrice.

FRANTZ.

Ah! monsieur le baron!...

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Vous voyez, Spiegel, il est flatté du compliment.

SPIEGEL.

Voudriez-vous qu'il s'en fâchât ?

LE BARON.

Et vos équipages, sont-ils commandés?

FRANTZ.

Pas tous... l'indispensable seulement : une berline, un landau, un tilbury, un briska, un char à bancs...

SPIEGEL, à part.

Et un char de triomphe à quatre places.

LE BARON.

Et que mettra-t-on sur les panneaux ?

FRANZ.

J'avais bien songé à une devise ; mais elle est peut-être trop ambitieuse.

LE BARON.

Voyons-la.

FRANTZ.

IPSIUS ATAVUS. (Se tournant vers la margrave.) Ancêtre de soi-même, son propre ancêtre.

LA MARGRAVE.

C'est très-joli.

DOROTHÉE.

Mais ce n'est pas possible !...

LE BARON.

Devise fière et modeste à la fois ! Je l'envierais si je n'avais la mienne.

FRANTZ.

Le vôtre, monsieur le baron?

LE BARON.

SANGUINE SOLVAM... Je paye avec mon sang.

SPIEGEL, à part.

Ça fait bien la jambe à ses fournisseurs.

FRANTZ.

Elle est superbe, en effet.

DOROTHÉE.

Pourquoi M. Frantz ne prend-il pas des armes de fantaisie? Par exemple, une lyre soutenue par deux anges.

LA MARGRAVE.

Dont l'un ressemblerait à mademoiselle Frédérique.

SPIEGEL.

Et l'autre à moi.

FRANTZ.

Il m'a semblé, monsieur le baron, que vous avez de très-belles armes.

LE BARON, se levant.

Je porte d'azur au lion d'argent armé, à la queue tortillée et passée en sautoir, au chef de gueules à trois besans d'or.

SPIEGEL, bas, à Frédérique.

Tout simplement.

LA MARGRAVE.

Ces trois besans d'or indiquent, monsieur Frantz, qu'il y a eu des Berghausen aux croisades.

FRANTZ, qui s'est levé en même temps que le baron.

Il est beau, monsieur le baron, d'avoir de pareils souvenirs dans sa famille, et l'art héraldique qui les consacre n'est pas si vain qu'on veut bien le dire.

LA MARGRAVE.

Que décidez-vous pour vos panneaux?

FRANTZ.

Ni chiffre ni devise, madame.

LA MARGRAVE, bas, au baron.

Vos armoiries l'ont découragé...

DOROTHÉE.

Maman, la matinée musicale du feld-maréchal commence à trois heures... Il est temps de penser à notre toilette...

LA MARGRAVE, se levant, ainsi que Dorothée.

Ne parlez pas de toilette devant M. Spiegel.

DOROTHÉE.

Je n'avais pas l'intention de vous rien dire de désagréable, monsieur. Est-ce que je vous ai piqué?

SPIEGEL.

Il n'y a pas de rose sans épines.

LA MARGRAVE.

Charmant !... Venez, ma fille.

DOROTHÉE.

Quel bonheur! nous allons enfin quitter le deuil.

LA MARGRAVE.

Venez-vous, baron?

LE BARON.

Dans un instant, margrave. J'ai deux mots à dire à notre hôte. (La margrave sort avec Dorothée par la droite.)

SCÈNE II

LE BARON, FRANTZ, SPIEGEL, FRÉDÉRIQUE.

LE BARON.

J'ai perdu hier six mille florins chez le vicomte de Berlinghem. Je n'ai pas cette bagatelle ici... Vous savez que les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures...

FRANTZ.

Tout à vous, monsieur le baron.

LE BARON, souriant.

Vous m'aurez sauvé la vie et l'honneur.

FRANTZ.

Souhaitez-vous que je fasse porter au vicomte la somme de votre part?...

LE BARON.

Inutile... Il sera chez le feld-maréchal. Je vous présenterai à lui, et c'est lui qui sera mon débiteur.

FRANTZ.

Très-bien, monsieur... Je vous remettrai cette misère en partant.

LE BARON.

Merci. (Il sort.)

SCÈNE III

SPIEGEL, FRANTZ, FRÉDÉRIQUE.

FRANTZ, placé derrière le canapé.

Ah çà! Spiegel, est-ce que tu comptes porter cette veste toute ta vie?

SPIEGEL.

Hélas! non. Il faudra songer à la remplacer dans un an ou deux.

FRANTZ.

Ne vois-tu pas que la margrave se moque de toi?...

SPIEGEL.

Oh! ne t'en préoccupe pas; ça m'est égal.

FRANTZ.

Elle a raison. Cette tenue est inconvenante...; je vais plus loin, elle est indécente.

SPIEGEL, se levant et allant à gauche.

Indécente? En quoi offusqué-je ta pudeur?

FRANTZ.

Eh! ce n'est pas pour moi! Mais tu devrais comprendre que la margrave n'est pas habituée à coudoyer de pareilles souquenilles.

SPIEGEL.

Je ne recherche pas ses coudes, sois-en sûr.

FRANTZ.

Et pour nos gens eux-mêmes...

SPIEGEL.

Les domestiques me trouvent mal mis! Ah! que me dis-tu là? J'en suis navré.

FRANTZ.

Cela nuit à ta considération.

SPIEGEL.

Diantre! je n'y avais pas songé. Heureusement qu'on me voit dans la familiarité d'un élégant... car tu es furieusement bien vêtu! Est-ce que cet habit-là est à toi?...

FRANTZ.

Et à qui donc?

SPIEGEL.

Et les boutons aussi?... Je t'en félicite.

FRANTZ.

Je t'en ai fait venir un tout pareil de Munich.

SPIEGEL.

A moi?... Ah! non, non, non!

FRANTZ.

Qu'est-ce que ça te fait?

SPIEGEL.

Qu'est-ce que ça me fait? Un habit bleu à boutons d'or! ça me fait mal aux yeux.

FRANTZ.

Tu es absurde. Il faut s'habiller comme tout le monde.

SPIEGEL.

Ma foi, non, quand tout le monde s'habille mal; je ne ferai pas cette concession à tes palefreniers.

FRANTZ.

Pas à eux, mais à moi.

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel, qui s'est levé et est passé à gauche.

Cédez-lui.

SPIEGEL.

Allons qu'on me mène au vestiaire.

FRANTZ.

Tu trouveras dans ta chambre une garde-robe complète.

SPIEGEL.

Faut-il tout mettre?

FRANTZ, riant.

Oui. Tout ce que tu pourras. Je veux que la margrave te voie propre avant de partir.

SPIEGEL.

Il suffit. (Il va pour sortir.)

FRANTZ.

A propos, veille donc un peu sur ton chien.

SPIEGEL.

Qui cela, mon chien?

FRANTZ.

Parbleu! Sparck...

SPIEGEL.

Alors tu pourrais dire notre chien.

FRANTZ.

Ce matin, je l'ai trouvé sur un canapé de brocatelle, et j'ai eu toutes les peines du monde à l'en chasser.

SPIEGEL.

Dame! il se croit toujours dans notre petite maison où les meubles étaient moins fiers.

FRÉDÉRIQUE.

Pauvre bête! notre changement de fortune va le reléguer à la cuisine.

SPIEGEL.

Pas du tout; il habitera ma chambre. Il prendrait de belles manières avec les domestiques. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV

FRÉDÉRIQUE, FRANTZ.

FRÉDÉRIQUE.

Et moi, mon ami, suis-je assez élégante pour tes hôtes?...

FRANTZ.

Pourquoi cette question? et surtout pourquoi cet air triste?

FRÉDÉRIQUE.

Je ne suis pas triste, mon cher Frantz.

FRANTZ.

Si fait. Je le remarque depuis quelques jours. Tu ne dis rien, tu te tiens à l'écart.

FRÉDÉRIQUE.

C'est que peut-être tu m'y laisses.

FRANTZ.

Allons! voilà maintenant que c'est moi... Mais, ma chère, il faut pourtant bien que je fasse les honneurs de ma maison à mes hôtes.

FRÉDÉRIQUE.

Ils ne devaient rester que vingt-quatre heures.

FRANTZ.

Quoi de plus simple? je les ai priés de rester jusqu'à notre mariage.

FRÉDÉRIQUE.

A quoi bon?

FRANTZ.

Ne comprends-tu pas que leur présence chez moi est d'un effet excellent dans le pays? Elle répond aux interprétations plus ou moins bienveillantes auxquelles a dû nécessairement donner lieu le testament du comte Sigismond. Et puis ils vont m'ouvrir les portes du seul monde où je puisse être désormais à ma place. Tu ne penses pas, j'espère, que, toi, Spiegel et moi, nous allions manger à nous trois quatre cent mille florins de revenu?

FRÉDÉRIQUE.

Non, mon ami.

FRANTZ.

Alors, pourquoi t'étonner que j'aie retenu le baron et la margrave?...

FRÉDÉRIQUE.

Je ne m'en étonne pas; mais je m'étonne qu'ils soient restés.

FRANTZ.

A ton compte, ils devraient m'en vouloir?

FRÉDÉRIQUE.

Il me semble qu'un peu de rancune de leur part...

FRANTZ.

Mais, ma pauvre enfant, tu ne connais pas ce monde de la noblesse. L'argent n'est à ses yeux qu'une puissance subalterne... J'aurais voulu que tu entendisses l'autre jour la margrave parler de tout cela... Et puis le baron, à tort ou à raison, s'est mis dans la tête que je lui ai sauvé la vie... Je lui rappelle son fils... Voyons, mon enfant, qu'est-ce qui t'effarouche?... Pourquoi leur fais-tu froide mine? pourquoi ne veux-tu jamais être de nos parties de plaisir?

FRÉDÉRIQUE.

Que te dirai-je? je me sens gênée avec ces gens-là,... et puis je tiens compagnie à Spiegel.

FRANTZ.

Que Spiegel vive dans son coin comme un ours, si c'est son

goût; mais, toi qui dois être la châtelaine d'Hildesheim, profite de l'occasion qui se présente de prendre les façons et le ton du grand monde. Tu ne les as pas, ma chère enfant, et ton éducation est à faire... comme la mienne.

FRÉDÉRIQUE.

Tu me trouves gauche, n'est-ce pas?

FRANTZ.

Un peu... Ce n'est pas ta faute ; mais...

FRÉDÉRIQUE.

Tu ne t'en apercevais pas autrefois...

FRANTZ.

C'est que la grâce et l'élégance de la pauvreté ne sont pas celles de la richesse. Le pot de réséda, qui était autrefois le luxe de ta fenêtre, humilierait tes serres aujourd'hui. Ta condition a changé, fais comme elle!

FRÉDÉRIQUE.

Eh bien, mon ami, j'essayerai. (La margrave paraît sur la porte à droite.)

FRANTZ.

Eh bien, tu t'en vas?

FRÉDÉRIQUE.

Oui... je ne sais pas ce que j'ai... Une autre fois... Adieu... (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE V

FRANTZ, LA MARGRAVE.

LA MARGRAVE.

Est-ce moi qui fais fuir mademoiselle Frédérique?

FRANTZ.

Vous ne le croyez pas, madame! Est-ce que nous partons tout de suite?

LA MARGRAVE.

Oh! avant que le baron soit prêt!... Il donne à sa toilette plus de temps que ma fille.

FRANTZ.

C'est qu'il a davantage à faire.

LA MARGRAVE.

Pauvre baron! il pourrait s'écrier comme le Corrége : « Et moi aussi, je suis peintre! »

FRANTZ.

Comment se fait-il qu'un homme d'un esprit si distingué donne dans ce travers?...

LA MARGRAVE.

Cette question m'a longtemps tourmenté moi-même; mais j'ai fini par lui trouver une solution que je crois ingénieuse et qui m'a rendu le sommeil.

FRANTZ.

Y aurait-il de l'indiscrétion à vous l'emprunter?

LA MARGRAVE.

Pas du tout. Vous saurez que, chez les Berghausen, la beauté est une tradition de famille; il y a toujours eu à la cour un Berghausen qu'on appelait le beau Berghausen. Le baron, qui a été un cavalier accompli, ne vous y trompez pas, a brillamment tenu l'emploi pendant une vingtaine d'années. Il s'apprêtait à le résigner entre les mains de son fils Christian, quand il a eu le malheur de le perdre; pareil à la sentinelle qu'on ne relève pas, il continue héroïquement sa faction, et, pour l'honneur des Berghausen, il veut garder son poste de jeune homme jusqu'à ce qu'il y meure de vieillesse.

FRANTZ.

Noble lutte contre les années!

LA MARGRAVE.

Malheureusement, le courage va bientôt succomber sous le nombre. Le baron sent lui-même les approches de la défaite. Sa figure s'allonge sous son fard; le regret de son fils s'accroît de jour en jour; il dit que la solitude lui pèse et qu'il s'ennuie... mais je jurerais que son chagrin n'est que le désespoir du vaincu.

FRANTZ.

Vous le calomniez, madame.

LA MARGRAVE.

Je plaisante; mais il y a un peu de vrai là dedans. Le baron tient beaucoup à la beauté du sang. Un jour que je le voyais dans un accès de tristesse, je lui suggérai l'idée d'adopter le chevalier de Blumenthal... « Ma foi, non! me répondit-il; il est trop laid; il

me ferait des petits-fils affreux ! j'aimerais mieux adopter un hallebardier du roi. »

FRANTZ.

Est-ce qu'il ne s'est pas présenté de candidat plus séduisant?

LA MARGRAVE.

Ce ne sont pas les candidats qui manqueraient, car les plus nobles seraient fiers d'écarteler leur blason aux armes de Berghausen. Mais mon vieil ami, après avoir caressé quelque temps cette idée d'adoption, a fini par y renoncer. « Christian, m'a-t-il dit, vit toujours dans mon cœur. Le jour où je donnerais ce nom de fils à un étranger, il me semble que Christian mourrait une seconde fois... » Et, là-dessus, il a repris intrépidement sa faction.

FRANTZ.

Est-ce que l'adoption incorpore complétement l'adopté à la noblesse de l'adoptant?

LA MARGRAVE.

Comme la greffe à l'arbre.

FRANTZ.

Trouvez-vous, en effet, que je ressemble au fils du baron?

LA MARGRAVE.

Il y a quelque chose...

SCÈNE VI.

FRANTZ, LA MARGRAVE, SPIEGEL, en habit très-habillé, entrant par la gauche et venant à l'extrême droite.

SPIEGEL, à part.

Oh ! la margrave ! (Haut et grasseyant.) Aurai-je la témérité, belle dame, de vous baiser la main?... Bonjour, cher ! bonjour ! Et votre charmante fille?...

LA MARGRAVE.

Quelle galanterie aujourd'hui !... et surtout quelle élégance !

SPIEGEL.

C'est de la propreté, voilà tout... Mais vous-même, belle dame... voilà une toilette qui avait plus besoin de vous que vous n'aviez besoin d'elle.

LA MARGRAVE.

Charmant!... on n'y saurait tenir... je vous cède la place. (Elle sort par la droite, Spiegel passe à gauche.)

SCÈNE VII

SPIEGEL, FRANTZ.

FRANTZ.

Ah çà! qu'est-ce qui te prend?

SPIEGEL.

Ai-je été assez délicieux!... C'est-à-dire que mon habit n'est que de la Saint-Jean à côté de mes manières... toutes les traditions de l'ancienne cour.

FRANTZ.

Que le diable t'emporte!

SPIEGEL.

Je crois la margrave éblouie; j'attends le baron maintenant.

FRANTZ.

Fais-moi l'amitié de laisser le baron en paix. Tes plaisanteries d'atelier sont d'un goût exécrable, et je n'entends pas que mes hôtes te servent de plastron.

SPIEGEL.

C'est donc l'arche sainte, le baron?

FRANTZ.

Tant qu'il est chez moi, oui; considère-le comme tel, je t'en prie très-sérieusement.

SPIEGEL.

Et même très-sèchement.

FRANTZ.

C'est qu'aussi tu es intolérable. Tu seras bien avancé quand tu les auras forcés de quitter la place.

SPIEGEL.

J'en serais inconsolable.

FRANTZ.

Je le serais, moi.

SPIEGEL.

Ah çà ! décidément, tu les adores donc?

FRANTZ.

Je serais un ingrat de ne pas les aimer, et puis, s'il faut le dire. j'ai une idée...

SPIEGEL.

Laquelle?

FRANTZ, allant s'asseoir sur le canapé.

Mets-toi donc là, mon vieux; il y a si longtemps que nous n'avons causé ensemble!

SPIEGEL, s'asseyant à la droite de Frantz.

Parbleu! les descendants d'Arminius t'absorbent.

FRANTZ.

Tu détestes donc bien les nobles?

SPIEGEL.

Moi? Je ne déteste que les sots.

FRANTZ.

Aimerais-tu à être gentilhomme?

SPIEGEL.

Oui, et joli homme aussi.

FRANTZ.

Si tu avais eu le choix de ton père...?

SPIEGEL.

Je serais prince, parbleu!... Mais est-ce là les épanchements?...

FRANTZ.

Selon toi, la noblesse est donc un mérite?

SPIEGEL.

Non, mais un avantage.

FRANTZ.

Si l'on t'offrait de devenir gentilhomme par un coup de baguette, tu accepterais donc?

SPIEGEL.

Dame! si le coup de baguette pouvait, en même temps, me donner le physique de l'emploi...

FRANTZ.

En sorte que, si tu avais la désinvolture aristocratique, tu accepterais?

SPIEGEL.

Subitement. — Mais où diable veux-tu en venir?

FRANTZ, se levant et passant à gauche.

Eh bien, mon cher, je suis bien aise d'avoir ton approbation ; je puis, avec un peu d'adresse, être le fils du plus ancien baron de la Bavière.

SPIEGEL.

Comment cela?

FRANTZ.

En me faisant adopter par M. de Berghausen.

SPIEGEL, se levant.

M. de Berghausen?... A ta place, je choisirais mieux...

FRANTZ.

Qu'as-tu à lui reprocher? Sais-tu quelque chose contre lui?

SPIEGEL, se levant et gravement.

Oui, et toi aussi. Nous savons tous qu'il a été déshérité par le comte Sigismond, qui ne l'a pas jugé digne de continuer son œuvre. Rappelle-toi les premiers mots du testament : voilà le langage, voilà les sentiments de l'honnête homme, du vrai gentilhomme!

SCÈNE VIII

FRANTZ, FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL.

SPIEGEL.

Dites-lui votre opinion, Frédérique... Il veut se faire adopter par le baron de Berghausen.

FRÉDÉRIQUE.

Que vous disais-je, Spiegel! Leur plan se découvre.

SPIEGEL.

Vous aviez raison... La farce du sanglier s'explique.

FRANTZ.

Vous êtes fous tous deux... Quel intérêt le baron aurait-il à m'adopter? Regardez ses équipages, ses livrées... il est riche...

SPIEGEL.

Moins que toi...

FRANTZ.

En tout cas, est-ce lui qui hériterait de moi, ou moi qui hériterais de lui?... D'ailleurs, il ne songe pas à m'adopter. C'est une idée qui me vient à l'instant, qui n'appartient qu'à moi.

FRÉDÉRIQUE.

Tu as eu cette idée de toi-même?

FRANTZ.

Pourquoi pas?...

FRÉDÉRIQUE.

Pourquoi pas?... Et ton père! est-ce en reniant son nom que tu comptes payer ta dette à sa mémoire? Ne sais-tu pas au prix de quels sacrifices il a fait de toi un artiste, au lieu d'un artisan que tu devais être? Si tu l'as oublié, je m'en souviens, moi qui tenais ta place dans sa pauvre maison... Ame tendre! cœur simple et dévoué! Pendant sa dernière maladie, comme il sentait sa fin prochaine: « Va, ma fille, me disait-il, n'appelle pas de médecins; ils coûtent cher, et Frantz a besoin d'argent là-bas. » Il mourut en bénissant le travail qui te retenait loin de lui... et tu veux quitter son nom!

FRANTZ.

Qui parle de le quitter? Je l'illustrerais, au contraire, en y joignant l'éclat d'un titre, et mon père lui-même, dont je n'ai pas oublié la tendresse, se réjouirait de me voir anobli.

FRÉDÉRIQUE.

Non, Frantz, non.

FRANTZ.

Vous m'en aimeriez donc moins, vous autres?...

SPIEGEL.

Je ne dis pas cela.

FRÉDÉRIQUE.

Je t'aimerais toujours, c'est ma destinée; je ne sais pas ce qui pourrait t'arracher de mon cœur... mais je serais malheureuse...

FRANTZ.

Malheureuse d'être baronne?

FRÉDÉRIQUE.

Ah! c'est déjà trop de ta richesse! Si tu m'aimes, laisse-moi dans mon obscurité, Frantz. Ne me conduis pas dans un monde

où je serais toujours déplacée. — Je suis gauche, tu me l'as dit toi-même... je veux toujours l'être... Cette gaucherie dont tu te plains, c'est la sincérité d'une âme honnête. Tu auras beau faire ; la pauvre fille qui vint un soir frapper à ta porte avec son petit paquet sous le bras, ne sera jamais une grande dame. T'aimer, élever tes enfants, vivre pour toi, porter dignement ton nom, le nom de ton père, voilà mon rôle, à moi ; ne m'en cherche pas d'autre.

SPIEGEL.

Écoute-la, Frantz... C'est ton ange gardien qui parle.

FRANTZ.

Vous êtes deux enfants... Heureusement, je suis un homme et j'ai de la tête pour trois. (Sturm paraît sur la porte.) Entrez, entrez, monsieur Sturm... vous ne nous dérangez pas. (Il passe à droite.)

SCÈNE IX

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL, STURM, FRANTZ.

STURM.

Je venais demander à monsieur s'il faut atteler la berline.

FRANTZ.

Non... M. le baron me donne une place dans sa voiture. — A propos, vous lui remettrez six mille florins.

STURM.

C'est fait, monsieur... M. le baron a déjà touché la première année de sa rente.

FRANTZ, à Spiegel.

Ah!... Comment se fait-il alors qu'il songe à me les emprunter?...

STURM.

Il aura sans doute envoyé la somme à Munich, pour apaiser quelques créanciers impolis.

SPIEGEL.

Des créanciers?... Il a donc des dettes?...

STURM.

Il en est criblé.

SPIEGEL.

Boum!...

FRANTZ.

Que signifie? et comment savez-vous?...

STURM.

Il est complétement ruiné. Le comte Sigismond, qui soupçonnait la chose, m'avait chargé de la tirer au clair, du temps que M. le baron voulait se faire adopter par lui.

FRANTZ.

Le baron voulait se faire adopter par le comte Sigismond, dites-vous?... A quoi bon, puisqu'il devait hériter du comte?...

STURM.

C'est qu'il craignait que madame la margrave ne réussît à lui faire épouser sa fille.

SPIEGEL.

Boum!... complet!...

FRANTZ.

C'est bien, monsieur Sturm... Vous remettrez à M. le baron les six mille florins... Allez... (Il s'assied sur le canapé. Sturm se dirige vers la porte.)

SPIEGEL.

Un mot encore, monsieur Sturm. Vous avez connu le fils du baron?

STURM.

M. Christian?... Oui, monsieur.

SPIEGEL.

Ressemblait-il à M. Frantz?

STURM.

Pas du tout! Il avait les cheveux rouges!...

SPIEGEL.

Merci, monsieur Sturm. (Sturm sort.)

SCENE X

FRÉDÉRIQUE, FRANTZ, assis; SPIEGEL.

SPIEGEL, allant à la gauche de Frantz par derrière le canapé.

Eh bien, mon pauvre Frantz?...

FRÉDÉRIQUE, s'approchant aussi de Frantz.

Est-ce assez clair maintenant, mon ami?

SPIEGEL.

Reviens à nous, va!...

FRÉDÉRIQUE.

A nous qui t'aimons...

SPIEGEL.

Nous ne voulons de toi que ton amitié, nous autres.

FRÉDÉRIQUE.

J'ai cru un instant que tu nous échappais; si tu savais comme me voilà heureuse!... Mon bonheur n'était pas perdu, et pourtant il me semble que je le retrouve.

SPIEGEL.

Pour l'honneur de la noblesse, il faut que Frantz jette ces gens-là à la porte.

FRANTZ, se levant et venant en scène.

Sous quel prétexte les mettre à la porte? Ils ne se sont pas assez avancés pour que je puisse les confondre.

FRÉDÉRIQUE.

Fais-leur sentir par ta froideur que tu les as pénétrés!... Ils se retireront d'eux-mêmes.

SPIEGEL.

Commence par ne pas les accompagner à cette fête.

FRANTZ.

Il faut pourtant bien que je me crée des relations.

SPIEGEL.

Est-ce que tu n'en as pas? Fais venir nos amis de Munich; fonde ici un prytanée d'artistes : des musiciens, des peintres, des poëtes... Ce sera charmant! quelle bonne vie nous mènerons! Pourquoi Hermann n'est-il pas déjà ici? L'air de la campagne lui ferait du bien.

FRÉDÉRIQUE.

Que nous faut-il pour être heureux? Qu'y a-t-il de changé pour nous depuis que tu es riche?... La nature est-elle moins belle? l'art est-il moins noble et moins charmant, moins digne d'occuper la vie?... S'il en était ainsi, le comte Sigismond nous eût appauvris au lieu de nous enrichir.

SCÈNE XI

FRÉDÉRIQUE, LA MARGRAVE, FRANTZ, LE BARON, DOROTHÉE, SPIEGEL

LE BARON.

Nous partons, mon jeune sauveur.

SPIEGEL, à part.

Nous restons, monsieur le sauvé.

LA MARGRAVE.

Venez-vous, monsieur Frantz?...

FRÉDÉRIQUE.

Nous le gardons, madame.

LA MARGRAVE.

Comment?

FRÉDÉRIQUE.

Ne nous enviez pas cette joie; c'est la première que nous aurons eue depuis que nous sommes riches.

DOROTHÉE.

La richesse ne fait pas le bonheur.

SPIEGEL.

Vous avez des opinions avancées, mademoiselle.

LA MARGRAVE.

Vous ne venez pas, monsieur Frantz?

FRANTZ.

Vous le voyez, madame, on me retient... Vous voudrez bien m'excuser auprès du feld-maréchal.

LE BARON.

Prenez garde!... le maréchal est susceptible.

LA MARGRAVE.

Très-susceptible.

LE BARON.

A cheval sur l'étiquette. Ne pas vous rendre à son invitation, c'est repousser les avances qu'il vous a faites, et il n'en fait pas à tout le monde.

LA MARGRAVE.

C'est lui qui donne le ton dans le pays; que son salon vous soit fermé, aucun ne s'ouvrira devant vous.

SPIEGEL.

C'est tout profit.

LE BARON.

Au surplus, cela vous regarde... nous n'insistons pas...

LA MARGRAVE, à Frantz.

Vous sera-t-il permis, du moins, de me donner la main jusqu'à ma voiture? (Frantz lui donne la main.)

LE BARON, à Dorothée.

Mon petit ange!...

DOROTHÉE, lui prenant le bras.

Nous ne resterons pas jusqu'à la fin, n'est-ce pas?

LE BARON.

Vous n'aimez donc pas la musique?...

DOROTHÉE.

Je n'aime que la musique militaire... Avez-vous entendu celle des chevau-légers? (Ils sortent.)

SCÈNE XII

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL.

FRÉDÉRIQUE.

Quelle bonne journée nous allons passer!... nous l'avons retrouvé! (Elle s'assied à gauche.)

SPIEGEL.

Il n'était pas perdu... ils sont vexés, les autres!... (Il s'approche de la fenêtre du fond.) Voilà qu'il les met en voiture... la margrave d'abord... la petite... M. du Sanglier... Eh bien!... que diable peut-il leur dire sur le marchepied?... Oh! c'est trop fort...

FRÉDÉRIQUE.

Quoi donc?...

SPIEGEL.

Il part avec eux. (La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Un immense salon brillamment éclairé ; portes latérales et trois grandes portes au fond donnant sur un autre salon également illuminé.—Au premier plan, de chaque côté, consoles avec des vases de fleurs. — Un portrait en pied du comte Sigismond sur un pan coupé au fond à gauche. — Canapés, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARGRAVE, LE BARON. Ils entrent par la droite, de la salle du fond.

LE BARON.

Quel luxe! quel éclat! c'est princier.

LA MARGRAVE.

C'est royal.

LE BARON.

Que voilà bien nos parvenus! Il y a un mois à peine, c'était trop gueux pour entrer en ménage, et ça tranche aujourd'hui du grand seigneur! Ça donne une soirée de contrat, à laquelle est conviée toute la noblesse du pays.

LA MARGRAVE.

L'accueil qu'il a reçu chez le feld-maréchal lui a tourné la tête. Je savais bien ce que je faisais en l'introduisant dans ce monde, qu'on peut railler de loin, mais où nul n'est entré sans en subir le charme. Il en est sorti enivré.

LE BARON.

Oh! il a été le roi de la fête.

LA MARGRAVE.

Je l'avais bien prévu ; toutes les bizarreries de sa situation, le testament du comte Sigismond, notre séjour ici, l'histoire du sanglier, tout cela faisait de lui le point de mire d'une curiosité qu'il

a pu prendre pour de l'empressement. Puis il s'est mis au piano, il a joué sa fameuse symphonie, qui a été couverte d'applaudissements polis; bref, il a pu se croire complétement accepté par l'aristocratie, et il a trouvé tout simple de l'inviter sans façon à venir fêter son contrat.

LE BARON.

Oh! il va vite! Je n'aurais pas osé compter moi-même sur des progrès si rapides.

LA MARGRAVE.

Oui, c'est une riche nature. Ses instincts, qui végétaient dans le froid de la pauvreté, ont éclaté tout à coup, comme les fleurs des tropiques, dans la serre chaude de la richesse. Et, à mesure que la température s'élève autour de lui, ses vanités jettent de nouvelles pousses, de nouveaux bourgeons. A peine enrichi, il étalait devant nous toutes les puérilités du faste; la vue seule de nos armoiries a suffi pour lui montrer l'infériorité de la fortune; il n'a fait qu'entrevoir notre monde, et son orgueil n'admet déjà plus qu'on puisse en voir un autre. De là à vouloir la noblesse, il n'y a qu'un pas, et, une fois de notre caste, je suis tranquille, il n'en prendra que les préjugés, mais il les prendra tous.

LE BARON.

En attendant, le contrat se signe ce soir.

LA MARGRAVE.

Ce n'est pas fait.

LE BARON.

Hum! Il n'est pas douteux que Frantz n'ait pénétré nos projets.

LA MARGRAVE.

Oh! ce n'est pas douteux. Les allusions délicates de M. Spiegel...

LE BARON.

Le drôle! Tout à l'heure encore, n'est-il pas venu me prévenir d'un air mystérieux qu'il y avait un huissier dans l'antichambre! J'en ai frissonné, margrave.

LA MARGRAVE.

Il y avait de quoi. Mais, en fin de compte, notre hôte n'a pas fait la moindre allusion, et, puisqu'il n'a pas rompu la glace, notre position est entière. Le reste me regarde. Vous avez sur vous la lettre du feld-maréchal?

LE BARON.

La voici. Il nous donne là, sans s'en douter, un fameux coup d'épaule, grâce à sa morgue habituelle!

LA MARGRAVE.

Quelle lettre!

LE BARON.

Il a un peu raison, au fond.

LA MARGRAVE.

Oui, mais la forme!

LE BARON.

Elle est féroce, j'en conviens. Que voulez-vous! il écrit avec son épée!

LA MARGRAVE.

Et il se bat avec sa plume.

LE BARON.

Ah! margrave!... Le fait est que sa lettre est tout au plus polie pour nous... Il a trop oublié que Wagner est notre hôte.

LA MARGRAVE.

Croyez-moi, baron, ne nous en plaignons pas.

FRANTZ, au dehors.

C'est entendu...

LA MARGRAVE.

Voici Wagner... laissez-moi seule avec lui. (Ils remontent vers la droite.)

FRANTZ, à la cantonade du fond, à gauche.

Le feu d'artifice immédiatement après la signature du contrat. Pendant toute la durée du bal, les plateaux ne cesseront pas de circuler... les buffets renouvelés d'heure en heure... le souper dans l'orangerie.

LE BARON, à la margrave.

Au train dont il y va, ce garçon-là va nous ruiner. (Il sort par la droite.)

SCÈNE II

FRANTZ, LA MARGRAVE.

FRANTZ.

Ah! madame la margrave...

LA MARGRAVE.

Vous venez à propos, monsieur Wagner... J'admirais l'ordonnance de votre fête.

FRANTZ.

Une petite fête, toute simple, sans prétention.

LA MARGRAVE.

C'est digne d'un prince. Et pourtant ce que j'admire ici, c'est moins encore la magnificence que le goût qui se révèle en tout.

FRANTZ.

Madame la margrave, vous allez me donner de l'orgueil.

LA MARGRAVE, à part.

Où le logerait-il? (Haut.) Non, sans flatterie...

FRANTZ.

Eh bien, madame, je vous prends au mot : que peut-il en effet manquer à une fête que vous honorez à la fois de votre présence et de votre suffrage?

LA MARGRAVE.

Prenez garde!... Il y manque encore quelque chose.

FRANTZ.

Et quoi donc?

LA MARGRAVE.

Faut-il vous le dire? Presque rien... un gentilhomme pour en faire les honneurs. Le comte Sigismond a laissé son œuvre inachevée; pour un homme tel que vous, la richesse ne suffit pas, et tant que vous n'y aurez pas joint la noblesse, vous serez comme une colonne sans chapiteau.

FRANTZ, se croisant les bras.

Vous allez me proposer de me faire adopter par le baron?

LA MARGRAVE.

Précisément. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que, le baron et moi, nous caressons ce projet.

FRANTZ.

Vous en convenez?

LA MARGRAVE.

Pourquoi m'en défendrais-je? Il est né dans notre esprit en même temps que notre amitié pour vous. Depuis quinze jours, c'est là notre unique préoccupation; si nous ne vous en avons pas parlé plus tôt, c'est que vous n'étiez pas encore en état de comprendre vos véritables intérêts; mais nous étions certains que le moment viendrait, et nous préparions toutes choses à votre insu. Cette

révélation vous donne la clef de bien des énigmes. Vous comprenez maintenant l'aventure du sanglier... Il fallait justifier d'avance votre adoption aux yeux du monde et vous en assurer ainsi les avantages.

FRANTZ.

Ma foi, madame, je tombe des nues! Le baron n'est donc pas ruiné?

LA MARGRAVE.

Il est parfaitement ruiné.

FRANTZ.

Mais alors, c'est un marché que vous me proposez là?

LA MARGRAVE.

C'est un marché sans doute, mais qui n'a rien d'odieux, s'il se conclut entre gens qui s'aiment et s'estiment. Si vous n'avez pour le baron ni estime ni affection, tout est dit. Quant à lui, il vous aime et fait grand cas de vous. Êtes-vous assez modeste pour vous en étonner, assez ingrat pour vous en plaindre?

FRANTZ.

Ce n'est pas par modestie, madame; mais il est difficile de croire à la sincérité d'une affection si dispendieuse. Les dettes du baron sont un gouffre où je n'entends pas jeter ma fortune. Je ne veux pas que son nom me coûte aussi cher...

LA MARGRAVE.

Que lui a coûté votre symphonie, n'est-ce pas? Vous voyez bien qu'en payant ses dettes, vous ne feriez qu'une restitution. Rassurez-vous, vous ne feriez même qu'une avance. Le baron doit en tout cinq cent mille florins hypothéqués sur sa terre de Berghausen, qu'il s'est interdit d'aliéner et qui vaut six cent mille florins. Vous dégrèveriez la terre, dont vous hériteriez un jour, et, jusque-là, le baron vivrait honorablement du revenu. — Vous voyez qu'il n'y a là rien de semblable à un marché de dupe.

FRANTZ.

C'est vrai, madame, et je suis heureux de ces explications. Je vous avoue que j'avais pénétré vos intentions et que je souffrais pour vous de ce qu'il y avait de singulier dans votre conduite. Encore une fois, je suis heureux de croire à votre franchise et à votre loyauté.

LA MARGRAVE.

Dites : et à notre amitié. Et maintenant que pensez-vous de ma proposition?

FRANTZ.

C'est un traité fort acceptable. Le nom de Berghausen vaut bien un million pour un homme qui ne pourrait pas s'en passer. Mais je n'en suis pas là. L'aristocratie à laquelle vous avez eu l'obligeance de me présenter m'a complétement accepté ; ma fortune, ma qualité d'artiste, le talent qu'elle veut bien m'accorder, m'assurent de sa bienveillance. Je n'ai donc pas besoin d'un titre pour en avoir les bénéfices.

LA MARGRAVE.

C'est possible; un grand artiste est l'égal d'un prince, et je conçois que vous ne vouliez pas mêler à ce lustre naturel un éclat emprunté...

FRANTZ.

Et qui me coûterait un million.

LA MARGRAVE.

N'en parlons plus ; si je me suis mêlée de cette affaire, c'était par intérêt pour vous, par amitié pour le baron.

FRANTZ.

Veuillez lui expliquer mon refus de la façon la moins désobligeante.

LA MARGRAVE.

Il est homme à le comprendre. Je vais lui donner vos raisons en deux mots, et soyez sûr que, tout en renonçant à l'espoir d'être votre père, il restera pour vous le meilleur et le plus dévoué des amis. — A tout à l'heure, mon cher Frantz. (A part.) Tout va bien. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE III

FRANTZ, seul; puis STURM, venant du fond à droite.

FRANTZ.

Elle a beau dire, au fond de tout cela, il reste un gentilhomme qui cherche à trafiquer de son nom, et ce trafic, pour ne plus être une supercherie, n'en est pas moins un trafic. Grâce au ciel, pour

m'élever jusqu'à la noblesse, je n'ai pas besoin de m'abaisser jusque-là.

STURM.

Le notaire est arrivé, monsieur.

FRANTZ.

Qu'il attende. (Il passe à droite.)

STURM.

Monsieur est-il content de l'ordonnance de sa fête?

FRANTZ, s'asseyant.

Point mécontent... c'est convenable.

STURM.

Monsieur est-il satisfait de la décoration de ses salons?

FRANTZ.

Cela ne manque pas de goût, j'en suis assez satisfait, monsieur Sturm.

STURM.

Monsieur ne souhaite pas qu'il y soit rien changé?

FRANTZ.

Pourquoi cette question?

STURM.

C'est que M. Spiegel prétend que monsieur l'a autorisé à couvrir de peintures tous les murs du château.

FRANTZ, à part, avec humeur.

Ma parole d'honneur, il se croit chez lui. (Haut.) Je ne veux pas dans ce salon d'autre peinture que le portrait du comte Sigismond.

STURM.

Dans tous les cas, si monsieur se décide à commander des peintures à M. Spiegel, je ne pense pas qu'il veuille y mettre le prix qu'y mettait le comte Sigismond... quatre-vingt mille florins pour un tableau!

FRANTZ.

Pardieu! vous m'y faites penser... Quatre-vingt mille florins, un tableau... (à part) de Spiegel! (Haut, se levant.) Dites-moi, monsieur Sturm, vous avez beaucoup connu le comte Sigismond? Est-ce qu'il n'était pas un peu...? (Il se frappe le front avec le doigt. — Sturm cligne des yeux en souriant.)

FRANTZ.

Voilà !... Avez-vous délivré le legs à M. Spiegel?

STURM.

Pas encore.

FRANTZ.

Ne négligez point cette affaire. (Il se rassied. — A part.) Quatre-vingt mille florins! Il a eu de la chance de me connaître, celui-là.

STURM.

Monsieur n'a pas d'autres ordres à me donner?

FRANTZ.

Pas pour l'instant... (Sturm sort.)

SCÈNE IV

SPIEGEL, FRANTZ.

SPIEGEL.

Bonjour, monsieur Sturm. (A Frantz.) Suis-je à ton goût?

FRANTZ. Il se lève.

A la bonne heure!

SPIEGEL.

Et je n'ai pas fumé de la journée, mon cher! La bouche fraîche comme une rose!... Demain matin, les papillons viendront se poser sur mes lèvres.

FRANTZ.

Décidément, tu te ranges, mon cher Spiegel.

SPIEGEL. Tout en parlant, il passe à droite.

Je m'étonne moi-même... Sais-tu que c'est diablement bien éclairé ici? Qui nous eût dit cela quand nous étions tous trois dans notre petite chambre; qui nous eût dit que tu te marierais sur tes terres, dans ton château, et que toute la noblesse des environs viendrait signer à ton contrat?

FRANTZ.

Mais, mon cher, on a vu des choses plus surprenantes.

SPIEGEL.

Pas beaucoup... pas beaucoup. Dis donc, est-ce que je vais être obligé de danser?

FRANTZ.

Non.

SPIEGEL.

Bonne affaire! Ah! à propos, que je te dise : je te ménage une surprise.

FRANTZ.

Une surprise?... Tu me fais frémir! qu'est-ce que c'est?

SPIEGEL.

Tu verras!... une idée mirobolante... un trait de génie!

FRANTZ.

Mais quoi encore?

SPIEGEL.

Puisque c'est une surprise...

FRANTZ.

Tiens, Spiegel, la, vrai, tu m'épouvantes!... Il est temps d'en finir avec les enfantillages de notre vie d'artistes... Tout cela pouvait être charmant; mais la saison en est passée.

SPIEGEL.

Sois donc tranquille!... tu seras surpris et charmé. Attention! Voici des princesses.

FRANTZ.

Déjà! — Non, ce n'est que Frédérique et mademoiselle de Rosenfeld.

SPIEGEL.

Que ça! Frédérique! (A part.) Qu'elle est belle!... Allons! est-ce que ça me regarde?

SCÈNE V.

SPIEGEL, FRANTZ, FRÉDÉRIQUE, DOROTHÉE.

FRANTZ, à Frédérique.

Ce n'est pas ma richesse qu'on enviera ce soir.

FRÉDÉRIQUE.

Cher Frantz... Tu me trouves belle?

FRANTZ.

Comme le jour.

FRÉDÉRIQUE.

Tant mieux, mon ami!... Mais, vois donc, que mademoiselle est charmante !

FRANTZ.

Oui, charmante.

DOROTHÉE.

Près de mademoiselle Frédérique, il est bien difficile de paraître jolie.

SPIEGEL.

Très-difficile... excessivement diffi...

FRANTZ.

Tais-toi donc !

FRÉDÉRIQUE.

Eh bien, mon bon Spiegel, c'est ce soir que vous faites votre entrée dans le monde?

SPIEGEL.

Le petit vicomte m'a dit qu'il n'était bruit que de cela à la cour.

DOROTHÉE.

Si vous croyez qu'on s'occupe de vous à la cour !...

SPIEGEL.

Je le croyais, mademoiselle... Vous effeuillez une de mes dernières illusions.

DOROTHÉE, à Frédérique.

Nous pouvons nous asseoir ; il y a de la place. (Elles s'asseyent l'une près de l'autre à droite.)

FRANTZ, tirant sa montre.

Dix heures... et personne encore... (Il se promène dans le salon du fond.)

SPIEGEL, se promenant de son côté.

C'est amusant, le monde !

DOROTHÉE, à Frédérique.

Vous devez être bien contente, mademoiselle: vous avez une soirée de contrat comme n'en ont pas beaucoup de duchesses.

FRÉDÉRIQUE.

Ce n'est pas là ce qui me rend contente, mademoiselle ; j'aurais voulu autour de mon bonheur moins d'éclat et de bruit.

DOROTHÉE.

Pourquoi donc ?... Vous aimez la danse ?

FRÉDÉRIQUE.

Je n'en sais rien... je n'ai jamais dansé.

DOROTHÉE.

Oh ! que c'est drôle ! (Un laquais leur présente un plateau chargé de glaces.)

FRANTZ, qui paraît un instant. — Un laquais lui présente un plateau chargé de verres de punch.

Non !... (Le laquais présente le plateau à Spiegel, qui est assis à gauche ; il prend un verre.)

SPIEGEL, après avoir bu.

Qui a fait ce punch ?

LE LAQUAIS.

Ce n'est pas moi, monsieur.

SPIEGEL.

Je vous en félicite, mon bon ami... Dis donc, Frantz, le punch est faible.

FRANTZ.

Eh ! qu'est-ce que cela me fait ? (Il sort.)

DOROTHÉE.

Est-ce que M. Spiegel va demeurer ici avec vous ?

FRÉDÉRIQUE.

Sans doute.

DOROTHÉE.

Je ne vous en fais pas mon compliment.

FRÉDÉRIQUE.

C'est que vous ignorez, mademoiselle, tout ce que son cœur renferme de dévouement et de bonté.

DOROTHÉE.

Connaissez-vous M. Conrad ?

FRÉDÉRIQUE.

M. Conrad ?

DOROTHÉE.

De Stolzenfeld... Un officier de chevau-légers.

FRÉDÉRIQUE.

Non, mademoiselle, je ne le connais pas.

DOROTHÉE.

C'est lui qui est joli avec son uniforme bleu de ciel !

FRÉDÉRIQUE.

Bleu de ciel !... Il doit être en effet bien joli ?...

DOROTHÉE.

Mais nous sommes seules ici ; M. Spiegel s'endort poliment ; M. Frantz est sorti...

FRÉDÉRIQUE.

Voulez-vous que nous allions faire un tour dans la galerie ?

DOROTHÉE.

Je le veux bien. (Elles sortent par la droite.)

SCÈNE VI

SPIEGEL, endormi ; FRANTZ.

FRANTZ, rentrant par le fond, à droite.

Onze heures... Personne encore... c'est étrange !... (Frappant sur l'épaule de Spiegel.) Réveille-toi donc !

SPIEGEL, se réveillant en sursaut.

Est-ce qu'on arrive ?

FRANTZ.

Eh ! non ; mais on ne peut tarder. — Onze heures !

SPIEGEL.

Dis donc, ça me fait bien l'effet qu'il ne viendra personne.

FRANTZ.

Impossible... Ils auraient écrit...

SPIEGEL.

A cette heure-ci, ils sont tous couchés. (Il tire un cigare de sa poche.)

FRANTZ.

Eh bien, tu vas fumer ?

SPIEGEL.

Pas ici, sois tranquille ! (Il sort.)

SCÈNE VII

FRANTZ, seul; puis LE BARON.

FRANTZ. Il tire sa montre.

Personne!... Qu'est-ce qui peut les empêcher de venir? Il faut qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire, quelque grand événement que j'ignore. Je n'ai pas lu le journal aujourd'hui : y aurait-il bal à la cour? Oh! non, le baron et la margrave le sauraient.

LE BARON, entrant, et prenant la droite de Frantz.

Mauvaise nouvelle, mon cher Frantz.

FRANTZ.

Quoi donc?

LE BARON.

Vous n'aurez personne.

FRANTZ, avec effroi.

Est-ce que le roi est mort?

LE BARON.

Rassurez-vous, Sa Majesté se porte à merveille.

FRANTZ.

Eh bien, alors?

LE BARON.

Voici une lettre que je reçois à l'instant du feld-maréchal; mais je ne sais si je dois...

FRANTZ.

Donnez, donnez... Je suis prêt à tout.

LE BARON.

Vous l'exigez? Eh bien, du courage, mon cher enfant. (Il lui donne la lettre.)

FRANTZ, lisant.

« Mon cher Alfred, ton petit millionnaire se moque-t-il du monde de nous inviter à son contrat de mariage avec mademoiselle Javotte? »

LE BARON.

Assez, mon cher Frantz.

FRANTZ.

Non, non, je vous l'ai dit, je suis prêt à tout. (Reprenant.) « Avec mademoiselle Javotte. Se figure-t-il, parce que je l'ai reçu poliment, que nous ayons couru le cachet ensemble? Il a donné assez de leçons pour en recevoir une à son tour, et, afin qu'elle soit complète, personne de nous ne daignera s'excuser auprès de ce petit monsieur. Quant à son art... »

LE BARON.

Assez, mon cher Frantz... Ce diable de maréchal!

FRANTZ.

Non, non, j'irai jusqu'au bout. (Reprenant.) « Quant à son art, conseille-lui d'y renoncer. Lorsqu'on a le malheur d'avoir écrit une symphonie payée dix-huit millions, on n'a plus le droit de faire de la musique. Son génie, si tant est qu'il en ait, serait toujours fort au-dessous de son salaire.

« Tout à toi. »

(Il rend la lettre au baron. — Silence.)

FRANTZ.

Monsieur le baron, votre nom est à vendre, je vous l'achète.

LE BARON.

A qui croyez-vous parler, monsieur?... Vous vous méprenez étrangement. Oui, j'ai pu penser à rentrer, en vous adoptant, dans une partie de mon héritage, mais à la condition d'y rentrer tête haute. Vos manières m'avaient plu, et, dans ma pensée, vos intérêts étaient consultés pour le moins autant que les miens. Dès que vous le prenez sur ce ton...

FRANTZ.

Pardon, monsieur... j'ai la tête perdue... vous devez le comprendre... Si, comme on me l'a dit, vous avez de l'amitié pour moi, eh bien, relevez-moi, faites-moi l'égal de ceux qui me foulent aux pieds.

LE BARON.

Vous venez de rendre la chose difficile, monsieur.

FRANTZ.

Ah! monsieur le baron, ne m'accablez pas... Je vous l'ai dit, j'ai la tête perdue. Vous seul pouvez effacer le soufflet que je viens de recevoir... et je vous supplie!

LE BARON.

A la bonne heure... Mais, si j'y consentais, il est bien entendu que vous vous regarderiez comme mon obligé, et qu'une fois adopté, vous auriez pour moi les égards qu'un fils doit à son père.

FRANTZ.

Oh ! je vous le jure, monsieur.

LE BARON.

C'est bien, monsieur. Soyez sûr que, de votre côté, quand je vous aurai donné mon nom, vous trouverez chez moi un appui sérieux.

FRANTZ.

J'y compte, monsieur, et je vous remercie... Partons pour Munich.

LE BARON.

Allons, monsieur, partons. Je présenterai demain votre requête au roi. Ce soir, on n'est pas venu chez le musicien Wagner ; on viendra dans huit jours chez le chevalier de Berghausen. — Faites atteler une berline pendant que je vais prendre un costume de voyage. (Fausse sortie ; il redescend à la gauche de Frantz.) Ah çà ! plus de symphonie ?

FRANTZ.

Soyez tranquille.

LE BARON.

Les Berghausen aiment la musique, mais ils n'en font pas ; vous n'irez plus divertir les gens à domicile ?

FRANTZ.

C'est assez d'une fois... c'est trop.

LE BARON.

Faites atteler. (Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE VIII

FRANTZ, seul ; puis FRÉDÉRIQUE et SPIEGEL.

FRANTZ, après un silence.

C'est fait ! (Entrent Spiegel et Frédérique.) Ah ! c'est vous ? Adieu, je pars pour Munich... une affaire de la dernière importance...

SPIEGEL.

Et le contrat ?

FRANTZ.

Dans huit jours.

FRÉDÉRIQUE.

Dans huit jours ?

FRANTZ.

Oui, oui, sois tranquille... dans huit jours.

FRÉDÉRIQUE.

Mais, mon Dieu ! qu'as-tu donc, Frantz ? Est-ce qu'il nous est arrivé un malheur ?

FRANTZ.

Non... non... ne t'inquiète pas... je n'ai pas le temps de vous expliquer... Adieu ! (Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE IX

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL.

SPIEGEL.

Que le diable emporte la richesse ! Les riches ont toujours un tas d'affaires plus pressées que le bonheur.

FRÉDÉRIQUE.

Allons ! nous signerons le contrat dans huit jours. Frantz aura pensé que nous sommes assez jeunes pour perdre une semaine.

SPIEGEL.

Il ne s'agit pas seulement du contrat... je ménageais une surprise à Frantz, moi.

FRÉDÉRIQUE.

Une surprise !... Vous ne m'en avez pas parlé.

SPIEGEL.

C'est que je vous la ménageais, à vous aussi.

FRÉDÉRIQUE.

Oh ! dites-moi ce que c'est.

SPIEGEL.

Vous savez que Frantz n'a jamais eu la joie d'entendre sa

symphonie à grand orchestre. Autrefois, il était trop pauvre pour se donner ce plaisir...

FRÉDÉRIQUE.

Aujourd'hui, il est trop riche pour avoir le temps d'y penser.

SPIEGEL.

Eh bien, moi, l'autre jour, sans en rien dire à personne, j'étais allé à Munich, j'avais retiré la partition de la Société des concerts, je l'avais distribuée aux musiciens qui sont là, et tout à l'heure la symphonie devait éclater sur nos têtes pendant qu'on aurait signé votre contrat... Une fameuse idée, n'est-ce pas? la Gloire couronnant le Bonheur. Une petite allégorie. Mais à quoi pensez-vous?

FRÉDÉRIQUE.

Je pense, mon ami, à tout ce que votre cœur renferme de choses exquises et charmantes. Vous avez des délicatesses de femme.

SPIEGEL.

Oh! oh! je ne suis pas méchant.

FRÉDÉRIQUE.

C'est moi qui aurais dû avoir cette idée... et, pourtant, j'aime mieux qu'elle vienne de vous.

SPIEGEL.

Pourquoi?

FRÉDÉRIQUE.

Parce qu'à vous voir, on ne se douterait pas des raffinements de tendresse dont vous êtes capable.

SPIEGEL.

Bah! je ne suis qu'un vieil égoïste... j'ai commencé par me donner le plaisir que je voulais vous faire. J'ai entendu hier la répétition générale de la symphonie... Si vous saviez comme c'est beau!

FRÉDÉRIQUE.

Je le sais.

SPIEGEL.

Ouich!... vous ne l'avez entendue qu'au piano... C'est bien autre chose à grand orchestre... Voyez-vous, je buvais du nectar, je voyais défiler devant mes yeux tous les tableaux que je n'ai pas faits. Et quand je pensais que je suis l'ami de cet homme-là!...

FRÉDÉRIQUE.

Oui, vous avez le droit d'être fier quand vous songez à Frantz ; vous avez été le père nourricier de son génie.

SPIEGEL.

Ah ! sa symphonie l'acquitte envers moi... Mais, dites donc, Frédérique, les violons sont payés. Qui nous empêche de nous donner ce luxe à nous deux ?

FRÉDÉRIQUE, montrant le portrait du comte Sigismond.

A nous trois.

SPIEGEL.

Oui, digne homme, cela te réjouira. (Disposant deux fauteuils en face de la porte de gauche, à la cantonade.) Commencez, messieurs, l'assemblée est au complet !

FRÉDÉRIQUE.

Que ce monde a bien fait de ne pas venir ! Chère symphonie ! cher poëme de nos belles années ! pas une note n'en tombera ailleurs que dans nos cœurs. — En l'écoutant, nous entendrons chanter les douces heures de notre pauvreté. Oh ! cher et bon Spiegel. (Elle lui tend la main ; Spiegel la conduit à un fauteuil et s'assied auprès d'elle sans quitter sa main ; il fait signe aux musiciens à gauche. — On entend la symphonie, qui, après quelques mesures, s'arrête brusquement à la voix de Frantz.)

FRANTZ.

Silence, malheureux ! silence donc !

SPIEGEL, se levant.

Frantz !

FRÉDÉRIQUE, se levant.

Qu'a-t-il donc ?

SCÈNE X

LES MÊMES, FRANTZ, en costume de voyage.

FRANTZ, tenant la partition et entrant furieux par la gauche.

C'est la surprise que tu me ménageais, Spiegel ? J'aurais dû m'en douter. (Il déchire la partition.)

SPIEGEL.

Que fais-tu ?

FRANTZ.

Je déchire mon passé, je ne suis plus un artiste. (Spiegel le saisit par le bras, et le fait retourner vers le portrait du comte.)

SPIEGEL.

Dis-lui donc ça, à lui ! (Frantz reste immobile, les yeux baissés.)

LE BARON, entrant, à Frantz.

Eh bien, partons-nous ?

FRANTZ, brusquement.

Partons.

FRÉDÉRIQUE.

Le malheureux ! renier son génie !

SPIEGEL.

C'est qu'il n'en avait pas !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

GOTTLIEB, FRANTZ. Frantz est assis à droite.

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. le notaire.

FRANTZ.

Qu'il entre. — Bonjour, Gottlieb.

GOTTLIEB.

M. Frantz Wagner avait mis en moi toute sa confiance ; j'ose espérer que M. le chevalier de Berghausen ne me la retirera pas.

FRANTZ.

Asseyez-vous. (Gottlieb s'assied à l'extrême droite.) Je vous ai fait appeler pour m'entendre avec vous sur les modifications que mon titre nécessite dansle contrat : au nom de Wagner, vous ajouterez celui de Berghausen.

GOTTLIEB.

J'écrirai donc : « M. Frantz Wagner, chevalier de Berghausen. »

FRANTZ.

Non, vous mettrez : « Le chevalier Wagner de Berghausen. »

GOTTLIEB.

N'y a-t-il rien de changé dans les clauses du contrat?

FRANTZ.

Si fait. Je constituais en dot à la future trois cent mille florins : vous y substituerez ma terre de Ransberg, qui représente la même valeur, et vous ajouterez le nom de la terre à celui de ma cousine.

GOTTLIEB.

Mademoiselle Frédérique Wagner de Ransberg.

FRANTZ.

C'est cela.

GOTTLIEB.

M. le chevalier a eu là une idée des plus heureuses.

FRANTZ.

Je ne vous demande pas votre opinion.

GOTTLIEB, à part.

S'il croit que je la lui donne! (Entre Spiegel.)

SCÈNE II

SPIEGEL, FRANTZ, GOTTLIEB.

SPIEGEL.

Bonjour. J'ai à te parler.

FRANTZ.

Tu vois bien que je suis en affaires. (A Gottlieb, qui s'est levé et se confond en salutations.) Ne vous dérangez donc pas, monsieur Gottlieb. (A part.) Une explication! des reproches! (Gottlieb se rassied. A Gottlieb.) Demain, à huit heures du soir, la signature du contrat.

GOTTLIEB.

C'est entendu. M. le chevalier n'a plus rien à me dire?

FRANTZ.

Si fait. Comment vont vos petites affaires, maître Gottlieb?

GOTTLIEB.

M. le chevalier est trop bon.

FRANTZ.

Se marie-t-on beaucoup dans le pays?

GOTTLIEB.

Peu, peu; mais on y meurt pas mal. Je me rattrape sur les testaments.

FRANTZ.

Quel âge avez-vous donc, monsieur Gottlieb?

GOTTLIEB.

Cinquante-cinq ans, monsieur le chevalier.

FRANTZ.

Vous vous portez bien?... (Voyant que Spiegel s'assied à gauche; à part.) Allons, décidément, il faut en passer par là. (Haut.) Au revoir, maître Gottlieb.

GOTTLIEB, saluant.

Monsieur le chevalier... (Il sort par le fond; en même temps, Spiegel se lève et se tient debout au milieu du théâtre.)

SCÈNE III

FRANTZ, SPIEGEL.

FRANTZ, après un silence.

Si tu viens me faire des remontrances sur mon adoption, je te préviens qu'elles sont inutiles. Les lettres royales sont signées, et le baron, qui est resté à Munich pour en presser l'expédition, doit les apporter aujourd'hui. Ainsi, il n'y a plus à revenir là-dessus.

SPIEGEL.

Est-ce que je t'ai parlé de cela depuis ton retour?

FRANTZ.

Je vois bien sur ton visage que je n'ai pas l'honneur de ton approbation.

SPIEGEL.

Je pense que tu t'en passes.

FRANTZ.

Parfaitement... quand j'ai le témoignage de ma conscience.

SPIEGEL.

Ta conscience! Non, rien... je ne veux pas parler de cela.

FRANTZ.

Pourquoi donc? Crois-tu que je redoute l'entretien?

SPIEGEL.

Il serait inutile. D'ailleurs, il s'agit d'autre chose.

FRANTZ, allant et venant devant Spiegel, qui reste immobile.

J'ai fait ce que j'ai cru nécessaire à ma position.

SPIEGEL.

Rien de mieux.

FRANTZ.

Ce que j'ai cru devoir à moi, à ma cousine.

SPIEGEL.

D'accord.

FRANTZ.

Et au comte Sigismond lui-même.

SPIEGEL.

Qui dit le contraire?

FRANTZ.

Enfin, j'ai fait ce qui m'a plu, tu m'entends?

SPIEGEL.

Tu as raison.

FRANTZ.

Si j'ai raison, pourquoi me boudes-tu?

SPIEGEL.

Je ne te boude pas.

FRANTZ.

Il n'y a moyen de rien tirer de toi! Va te promener avec tes airs de victime.

SPIEGEL.

J'irai tout à l'heure, quand je t'aurai parlé.

FRANTZ, à la droite de Spiegel.

Alors, dépêche-toi!

SPIEGEL.

J'ai reçu une lettre d'Hermann. Il entre en convalescence.

FRANTZ.

Tant mieux pour lui!

SPIEGEL.

Mais il n'a pas le sou.

FRANTZ.

Tant pis pour lui!

SPIEGEL.

Je lui ai écrit tes intentions à son égard.

FRANTZ.

Mes intentions?

SPIEGEL.

Ne veux-tu pas lui envoyer dix mille florins?

FRANTZ.

Moi? Je n'ai pas parlé de cela.

SPIEGEL.

Tu as la mémoire courte. Tu ne te souviens pas de ce que tu disais dans notre atelier? « Si je devenais riche, je ferais jouer ma symphonie sur un théâtre à moi. »

FRANTZ.

Bon, bon!

SPIEGEL.

« J'enverrais dix mille florins à Hermann. »

FRANTZ.

Dix mille seulement? Es-tu sûr que ce ne soit pas cent mille?

SPIEGEL.

Je n'ai entendu que dix mille; mais tu as le droit d'envoyer davantage... tu es assez riche.

FRANTZ.

Riche, moi? Je n'ai pas un écu disponible; j'ai payé quatre-vingt-douze mille florins de legs; la succession a trois procès en train ; il faut réparer la toiture du château qui menace ruine; tout mon revenu se trouve absorbé.

SPIEGEL, mettant la main à sa poche.

C'est triste. Veux-tu que je te prête quelque monnaie?

FRANTZ.

Je n'ai pas dix mille florins à jeter par la fenêtre.

SPIEGEL.

Il faut donc qu'Hermann meure de faim.

FRANTZ.

Est-ce qu'on meurt de faim? C'est une phrase inventée par les paresseux. Je ne veux pas être la vache à lait de tous les bohémiens que j'ai connus. J'aime les arts, j'entends protéger les artistes, mais les véritables artistes, et non pas ces fainéants qui abritent leur paresse sous une prétendue vocation. S'ils ont du talent, qu'ils travaillent et ils s'enrichiront.

SPIEGEL.

Comme toi, n'est-ce pas? (Entre Frédérique, qui s'arrête au fond de la scène et écoute, les bras croisés sur sa poitrine.)

SPIEGEL.

N'en parlons plus! J'enverrai la somme à Hermann sur le legs du comte Sigismond. Toute sa fortune n'est pas tombée en mauvaises mains.

FRANTZ.

Voyons, puisque tu le veux absolument, je m'exécuterai.

SPIEGEL.

Il est trop tard. Tu as dit un mot de trop. Hermann ne peut plus rien accepter de toi.

FRANTZ.

Parbleu! pour un mot qui m'est échappé.

SPIEGEL.

Ces mots-là n'échappent pas aux cœurs bien placés; un cygne ne secoue pas de plumes noires.

FRANTZ.

Oh! alors, prends-le comme tu voudras. J'ai offert d'envoyer l'argent, tu ne veux pas, je m'en lave les mains.

SPIEGEL.

C'est un mot connu! — Tiens, je vois le fond de ta pensée : tu veux te brouiller avec Hermann parce qu'il te tutoie et que son père n'était qu'un petit marchand — comme le tien.

FRANTZ.

Crois-tu m'humilier en me le rappelant?

SPIEGEL.

Je crois te le rappeler.

FRANTZ.

Sais-tu que tes aigres façons de censeur sont parfaitement ridicules, que tu abuses des droits de l'amitié, et que je ne suis ni d'âge ni d'humeur à supporter ce contrôle perpétuel de toutes mes actions?

SPIEGEL.

Crois-tu, toi, parce que tu es riche et anobli, que tu échappes au jugement de tes amis? Espères-tu traiter mon estime en pays conquis?

FRANTZ.

Si ce qui se fait ici te déplaît!...

SPIEGEL.

Si j'y suis encore, crois bien que ce n'est pas à cause de toi...Tu n'as pas de cœur.

FRANTZ.

Si un autre me parlait ainsi!

SPIEGEL.

Provoque-moi, chevalier! cela t'achèvera de peindre.

FRANTZ.

Tiens! je m'en vais, car je finirais par m'oublier.(Il sort par la porte de droite sans voir Frédérique.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL.

FRÉDÉRIQUE.

Oh! malheureuse! Vous l'avez dit... il n'a pas de cœur. (Elle tombe dans un fauteuil en pleurant.)

SPIEGEL.

Vous avez entendu?...

FRÉDÉRIQUE.

Tout, Spiegel, tout!

SPIEGEL, à part.

Pauvre enfant! Elle l'aime encore! (Haut.) Ne pleurez pas!

FRÉDÉRIQUE.

Quelle dureté! quelle sécheresse!

SPIEGEL.

Mais non... vous vous trompez... vous n'avez pas tout entendu... C'est ma faute, je m'y suis mal pris... Vous savez... je suis maladroit... je l'ai irrité... Ne pleurez pas... (Il se met à genoux devant Frédérique et lui prend les mains.) Vous me brisez le cœur... Je vous dis qu'il n'est pas méchant... je suis sûr qu'il reviendra de lui-même... Je vais lui demander pardon... il est bon... il vous aime... Mais, au nom du ciel, ne pleurez pas!...

FRÉDÉRIQUE.

Ah! je suis perdue, Spiegel, je suis perdue! Lâche que je suis! pourquoi suis-je restée?... (Elle se lève.) Partons! emmenez-moi.

SPIEGEL.

Non; vous l'aimez toujours... ne partez pas.... vous ne pourriez pas vivre sans lui... au nom de votre bonheur...

FRÉDÉRIQUE.

Mon bonheur!... vous savez bien que je l'ai perdu jour par jour, heure par heure, depuis que je suis ici... Ne sentez-vous pas qu'il rougira de moi, comme il a rougi de son père et de son art?

SPIEGEL.

Rougir de vous! si je le croyais! mais non, Frédérique... nous avons fait un mauvais rêve... tout cela n'est pas vrai... nous allons nous réveiller... Et puis, dans tous les cas, nous aurons fait notre devoir jusqu'au bout.

FRÉDÉRIQUE.

Et pourtant, vous voulez partir, vous!

SPIEGEL.

Eh bien, je resterai, je resterai pour vous, pour vous aider, pour vous soutenir... et je ne partirai que lorsque vous serez heureuse.

FRÉDÉRIQUE.

Vous êtes mon véritable ami, vous!

SPIEGEL.

Vous ne savez pas combien je vous aime, vous ne le saurez jamais.

FRÉDÉRIQUE.

Tenez, voici le père qu'il s'est donné. Allons-nous-en! (Elle sort par le fond.)

SPIEGEL, regardant le baron qui entre.

Vieux misérable! (Il sort à la suite de Frédérique.)

SCÈNE V

LE BARON, seul; puis FRANTZ.

LE BARON.

Je leur fais l'effet de la tête de Méduse... Ah çà! est-ce que monsieur mon fils ne m'attend pas, qu'il n'est pas venu à ma rencontre?... Ah! (Frantz entre par la porte de gauche, suivi par Sturm.)

STURM.

On l'enchaîne bien, mais M. Spiegel le détache toujours.

FRANTZ.

Eh bien, qu'on m'en débarrasse, qu'on ne m'en rompe plus la tête. Allez. (Sturm sort. Frantz allant au baron.) J'apprends votre arrivée, monsieur, et j'accours...

LE BARON.

Monsieur?... Voici qui vous donne le droit de m'appeler désormais votre père. (Il lui tend un parchemin; Frantz l'ouvre et le parcourt des yeux.) Êtes-vous content, chevalier?

FRANTZ.

Merci! (Tirant des papiers de sa poche.) Vous n'avez plus qu'un seul créancier, et celui-là ne vous tourmentera pas.

LE BARON, prenant les papiers de la main de Frantz.

Bien, mon fils!

FRANTZ.

Je dois vous apprendre, monsieur, que mon contrat de mariage avec ma cousine se signe demain...

LE BARON.

Demain!... pourquoi cette précipitation?

FRANTZ.

Il faut en finir.

LE BARON.

Qui vous y force?

FRANTZ.

L'honneur... ma parole.

LE BARON.

Votre parole?... Le chevalier de Berghausen est-il obligé de tenir les engagements de M. Frantz Wagner? L'honneur... Devez-vous donc une réparation à mademoiselle Frédérique? l'avez-vous compromise? Vous l'avez recueillie, élevée, nourrie... Elle vous doit tout... vous ne lui devez rien...

FRANTZ.

Je me dis tout cela... et pourtant... j'aime Frédérique.

LE BARON.

Que diable! mon cher, vous pouviez faire un mariage d'inclination, quand vous n'étiez qu'un artiste; mais un gentilhomme n'a pas le droit d'épouser une grisette.

FRANTZ.

Une grisette?

LE BARON.

Eh ! sans doute. Aux yeux du monde, votre cousine ne sera jamais autre chose. Vous vous perdez par le ridicule. On se demandera si vous n'avez revêtu un grand nom que pour le salir. C'est tout simplement impossible. Je comprends votre situation. Ce n'est pas l'amour qui vous retient, mais une mauvaise honte. Je me charge de tout. Soyez tranquille ; c'est votre cousine qui vous rendra votre parole ; vous lui donnerez cent mille florins de dot, pour mettre votre conscience en paix, et vous épouserez mademoiselle de Rosenfeld.

FRANTZ, qui à écouté jusque-là les yeux baissés, regardant le baron.

Vous vous acquittez envers la margrave, monsieur.

LE BARON.

Vous êtes un enfant. Ce mariage est une excellente affaire pour vous. J'en ai parlé à Sa Majesté, qui le verra d'un très-bon œil.

FRANTZ.

Vous pensez que le roi...?

LE BARON.

Le roi vous tiendra compte d'avoir relevé la fortune d'une des plus anciennes maisons du royaume, et l'aristocratie vous saura gré d'avoir saisi une occasion de restituer l'héritage du comte Sigismond à sa famille. La petite est jolie ; tant mieux pour vous ! Elle est bête : qu'est-ce que cela vous fait ? En vous donnant sa main, elle complète mon œuvre, elle donne le sacre à votre noblesse. C'est tout ce qu'il vous faut. La voici.

SCÈNE VI

FRANTZ, LE BARON, LA MARGRAVE, DOROTHÉE.

LE BARON, bas, à la marhrave.

Il est à nous ! (Haut.) Bonjour, chère margrave ; le chevalier me parlait justement de votre fille.

LA MARGRAVE.

Et que disait-il ?

FRANTZ.

Des banalités, madame. Je disais qu'elle est charmante et que son mari sera le plus heureux des hommes.

DOROTHÉE.

Vous vous trompez bien, monsieur ; si on me marie contre mon goût, je serai insupportable.

LA MARGRAVE.

Est-ce qu'on vous mariera malgré vous ? Je ne suis pas une mère barbare.

DOROTHÉE.

Je puis choisir ?

LA MARGRAVE.

Oui, pourvu que votre choix soit conforme à votre rang.

DOROTHÉE, à part.

Pauvre Conrad !

FRANTZ.

Vous payez cher votre noblesse, mademoiselle.

DOROTHÉE.

Oh ! oui. — J'aimerais mieux être une simple bergère.

FRANTZ, à part.

Quelle compagne !

LE BARON, bas à Frantz et l'attirant à droite.

Ayez donc l'air plus aimable.

SCÈNE VII

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL, très-pâle, traînant l'intendant par le collet; FRANTZ, LE BARON, LA MARGRAVE, DOROTHÉE.

SPIEGEL.

Est-ce vrai ? est-ce par ton ordre ?

FRANTZ.

Quoi ?

SPIEGEL.

Qu'il a tué Spark ?

FRANTZ.

Par mon ordre ?... Je ne sais ce que tu veux dire...

LE BARON.

Vous le savez très-bien, mon fils... Ayez le courage de vos actes. Vous avez ordonné tout à l'heure qu'on nous délivrât de cette odieuse bête, et vous avez bien fait.

SPIEGEL.

Est-ce vrai?

FRANTZ.

Eh bien, oui. — Après?

FRÉDÉRIQUE.

O mon Dieu!

SPIEGEL, lâchant l'intendant et tombant sur un fauteuil à gauche.

Il l'a tué!... Pauvre Spark! tu avais pourtant partagé sa misère; tu avais couché sur ses pieds l'hiver; tu étais heureux d'une de ses caresses; tu lui étais aussi tendrement dévoué que moi! mais il n'avait plus besoin de toi...; tu n'étais plus bon qu'à l'aimer...; tu n'étais ni beau ni élégant...; tu le gênais... comme moi... comme moi!...

FRÉDÉRIQUE.

Ne pleurez pas devant ces gens-là, Spiegel...; ils riraient de votre douleur.

LE BARON.

Pardon, belle demoiselle, je compatis... un chien qui donnait tant d'espérances!

SPIEGEL, se levant et passant au milieu.

Ce n'est pas lui seulement que je pleure, monsieur, ce n'est pas lui seulement qui est mort; c'est l'amitié qui remplissait ma vie. (A Frantz.) Je crois tout de toi maintenant. Ce dernier trait a déchiré le voile que j'épaississais sur mes yeux, et je vois toute ton âme. O égoïste! ô ingrat! ô lâche!

FRANTZ.

Spiegel!

SPIEGEL.

Tais-toi! Je t'ai nourri, nourri de mon pain, de mon cœur, de mon espérance. J'ai fait de mon talent litière à ton génie... Si tu m'avais demandé mon sang, je te l'aurais donné! Et sache tout! je l'aimais, elle... Oui, je l'aimais comme tu n'es pas capable de l'avoir aimée un seul instant! Ce qui me donnait la force de te sacrifier

ma vie, c'est qu'elle approuvait mon sacrifice, et qu'elle m'en payait par un regard. Eh bien, quand j'ai découvert qu'elle t'aimait, toi! je t'ai pardonné ton bonheur et j'en suis resté le témoin. Et comment m'as-tu récompensé? Tu m'as amené au point de trouver un âcre plaisir à te reprocher mes bienfaits!... Après m'avoir pris mon talent, m'avoir pris Frédérique, tu m'as pris ta gloire, le but et la consolation de tous mes sacrifices. Il me restait mon chien, tu me l'as ôté... Ah! tu devais pourtant bien sentir dans ton cœur que je n'avais pas d'autre ami! Mais tu l'as tué pour te débarrasser de son maître... Sois content... je m'en vais.

FRÉDÉRIQUE.

Nous nous en allons! Il y a longtemps que je me sens de trop ici! Je vous connais aussi maintenant! mon amour a fini en même temps que l'amitié de Spiegel.

SPIEGEL.

Noble fille! (Il lui prend la main.)

FRÉDÉRIQUE, à Frantz.

Restez dans votre fortune et votre noblesse; mais, je vous le dis, votre châtiment commence, votre triomphe sera votre supplice.

SPIEGEL.

Regarde-nous bien, Frantz : c'est le bonheur qui sort de chez toi pour n'y plus rentrer. Garde mon tableau, accroche-le dans ton alcôve; un jour, tes yeux se rempliront de larmes en s'y arrêtant; mais il sera trop tard! adieu! Venez, Frédérique.

FRANTZ.

Arrêtez! Oui, c'est le bonheur qui s'en va... Reste, Frédérique; je ne t'ai rien fait, à toi!... Reste, je t'en supplie!... tu m'aimes encore?

FRÉDÉRIQUE.

Vous êtes rayé de mon cœur. (Montrant Spiegel.) Tout ce que j'aimais en vous n'existait qu'en lui. (A Spiehel.) Tu étais sa bienfaisance, sa bonté, son enthousiasme... Toi parti, il n'a plus d'âme.

FRANTZ.

Vous oubliez que je vous ai recueillie.

FRÉDÉRIQUE.

Ce n'est pas vous, c'est lui; je le comprends, maintenant.

FRANTZ.

C'est bien ! Voici ma réponse à vos outrages : je suis votre seul parent, c'est mon droit et mon devoir de vous doter...

(Spiegel s'élance sur lui ; Frédérique l'arrête.)

SPIEGEL, après un silence.

Partons, Frédérique. (Ils sortent.)

LE BARON.

Bon voyage!

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Conrad de Stolzenfeld !

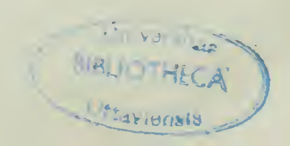
LE BARON.

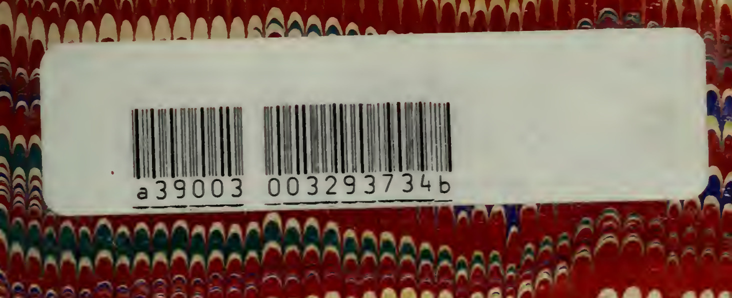
Un de nos amis, mon cher Frantz.

FRANEZ.

Faites entrer.

FIN.




a39003 003293734b




PERSEVERO